

TRAITÉ

DES GRANDES

OPÉRATIONS MILITAIRES.

TOME PREMIER.

TRAITÉ

DES GRANDES

OPÉRATIONS MILITAIRES,

CONTENANT

L'Histoire critique des Campagnes de FRÉDÉRIC II, comparées à celles de L'EMPEREUR NAPOLÉON;

Avec un Recueil des principes généraux de l'art de la guerre;

PAR LE GÉNÉRAL BARON DE JOMINI,

Employé à l'Etat-Major de S. M. L'EMPEREUR.

DEUXIÈME ÉDITION,

Accompagnée d'un Atlas militaire, augmenté de Cartes et Plans de batailles.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,

CHEZ MAGIMEL, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE,

RUE DE THIONVILLE N° 9.

1811.

DÉDIÉ

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

LE PRINCE

DE NEUCHATEL ET DE WAGRAM,

VICE CONNÉTABLE,

MAJOR-GÉNÉRAL DES ARMÉES DE SA MAJESTÉ
L'EMPEREUR ET ROI.

AVERTISSEMENT.

JE crois devoir soumettre au jugement de mes lecteurs la division de mon ouvrage, son but, et les motifs qui m'ont fait adopter la marche que j'ai suivie.

Par une analyse exacte de tous les ouvrages dogmatiques sur l'art de la guerre, on sera facilement convaincu que les auteurs, même les plus célèbres, ont traité plutôt les grands détails, c'est-à-dire, les évolutions, les manœuvres, que les combinaisons importantes de la science militaire. Forcé de recourir aux auteurs histo-

riques, on ne trouve, parmi les modernes, que Lloyd et Tempelhof qui aient écrit sur cette partie essentielle de l'art, d'une manière à la fois satisfaisante, instructive et historique. Le premier présente quelques idées profondes sur les lignes d'opérations, sur les mouvemens stratégiques, et principalement sur les systèmes de bataille ; mais ses idées sont peu développées, peu généralisées, et souvent contradictoires. Lloyd me convainquit néanmoins d'une vérité qui m'était inconnue ; il me démontra que les opérations de la guerre pouvaient être réduites à des principes simples et incontestables.

Tempelhof, malgré quelques discussions un peu fades, et des détails souvent trop lourds, présente, dans ses dernières parties surtout, des relations militaires d'une exactitude rare, et d'un grand intérêt pour les officiers qui aiment à suivre les événe-

mens dans tout leur développement ; il donne, en un mot, une idée assez exacte de la tactique de Frédéric, des causes de sa supériorité, de son système des batailles et de ses grands mouvemens stratégiques. En me mettant à portée de juger de cette tactique, il me prouva qu'elle avait été bien méconnue jusqu'à présent, et surtout qu'on en avait déduit des maximes formellement opposées aux principes du grand homme.

Je résolus dès-lors de faire connaître les bases sur lesquelles doivent reposer les combinaisons des lignes d'opérations et de tous les mouvemens d'armée. Le premier plan était dressé lorsque l'ouvrage du colonel Bulow, qui traite le même objet, tomba entre mes mains. Cet auteur prétend démontrer, par de grands mots scientifiques, des angles, des segmens de cercle et leur périphérie, qu'on peut faire la guerre géo-

métriquement. Il a considéré les lignes d'opérations sous un rapport absolument contraire aux principes les plus reconnus, et les a discutées dans un langage inintelligible pour tout homme qui n'est pas mathématicien, en les justifiant par des raisonnemens hypothétiques, et des figures qui ne prouvent rien.

Instruit par expérience qu'une lutte d'opinion sur des calculs dogmatiques ne pouvait convaincre personne, ni faire connaître aucune vérité, je changeai de plan, et résolus d'appuyer mes maximes par des citations claires, bien développées. Celles du premier projet, resserrées dans des bornes trop étroites, étaient superficielles, et par conséquent difficiles à saisir; elles devenaient donc inutiles, et me faisaient retomber dans l'inconvénient de ne rien prouver par les leçons de l'expérience.

Frappé de cette pensée, j'ai cru pouvoir

rendre un service à l'art, en comparant les lignes d'opérations de la guerre de sept ans avec celles de l'Empereur Napoléon, en rapprochant les marches et les batailles de ces deux périodes célèbres, et en tirant de ce grand ensemble les principes adaptés au système moderne. J'ai appliqué aux lignes d'opérations des maximes contraires à celles de Bulow, souvent opposées à celles de Tempelhof; mais elles seront justifiées par une réunion importante de preuves.

J'avais donné, dans ma première édition, la traduction complète du premier volume de Tempelhof; ses disputes hypothétiques, avec la critique de Lloyd m'ont paru lourdes; je n'ai pas cru pouvoir suivre ce plan dans les parties suivantes, sans m'écarter de mon but, et sans donner dix volumes ennuyeux. Il a donc fallu changer la marche de mon ouvrage, et la rattacher à son but primitif : de là est résultée la différence

frappante entre les deux premiers volumes et les suivans.

La bienveillance avec laquelle on a daigné accueillir les dernières campagnes, jointe à ma propre expérience, m'a convaincu qu'il importait de rétablir ces deux premiers volumes sur le même plan que les autres, et m'a déterminé à donner cette nouvelle édition. Les principes y seront mieux développés, les événemens mieux présentés; j'y ai ajouté quelques maximes pour compléter le système des lignes d'opérations, et un résumé de tous les grands principes de l'art qui se trouvaient répandus et isolés dans le cours de l'ouvrage.

Cette nouvelle édition a été également augmentée d'une relation rapide des deux premières guerres de Frédéric depuis 1740 jusqu'à 1745, qui complètera le tableau de toutes ses opérations. Je réclame l'indulgence des militaires, parce qu'un soldat

écrit toujours assez bien, lorsque l'on peut le comprendre, et celle des littérateurs, parce que je suis étranger. Un travail pareil au mien doit être simple, exempt de phrases; car elles ne tendent qu'à détourner l'imagination du but essentiel : les sophismes, parés des fleurs de l'éloquence, n'en sont que plus dangereux; une vérité nue en est plus belle et plus sensible.

On trouvera, dans les chapitres historiques, des raisonnemens sur les plans d'opérations, qui sont basées sur le système des magasins, et sur toutes les dispositions qui peuvent résulter de ce système; mais on jugera avec moi que si ces raisonnemens sont contraires à deux maximes consacrées dès lors par une longue expérience, il n'en est pas moins vrai que les combinaisons des généraux ne peuvent être rapportées qu'aux principes reconnus dans le temps où ils opéraient : ces combinaisons, que

je m'efforcerai de présenter sous leur vrai point de vue, ne seront donc pas la balance à laquelle on devra peser mes jugemens. Ce n'est que dans les chapitres de mes observations particulières que l'on pourra retrouver les véritables principes qui me servent de guide : tout le reste de mon ouvrage est relatif aux temps et aux lieux.

Je réclame également l'indulgence des lecteurs pour les gravures ; l'énormité des frais qu'exige une pareille entreprise m'a forcé à une économie que je regrette plus que personne, à cause de l'influence qu'elle peut avoir sur l'ouvrage.

TABLEAU DE L'OUVRAGE.

Campagnes de Frédéric comparées à celles de Napoléon-le-Grand.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

Campagne de 1758.

TROISIÈME PARTIE.

Campagnes de 1759 *et* 1760.

QUATRIÈME PARTIE.

Campagnes de 1761 et 1762.

SUITE DU TRAITÉ

DES GRANDES OPÉRATIONS MILITAIRES.

Histoire critique des premières guerres de la révolution depuis 1792, comparées au système de l'empereur Napoléon.

PREMIÈRE PARTIE.

Campagnes de 1792 et 1793.

INTRODUCTION.

Coup-d'œil rapide sur les premières guerres de Frédéric, depuis 1740 jusqu'à 1745.

Mon plan n'est point de donner ici une relation détaillée et didactique de ces deux guerres, qui ont été assez bien décrites par Frédéric, dans l'ouvrage intitulé *Histoire de mon Temps* (1).

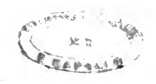
Pour démontrer des principes, il me fallait une série d'événemens qui pussent les justifier; j'ai préféré les prendre dans la guerre de sept ans, parce qu'elle fut bien plus extraordinaire, bien plus célèbre; que les résultats en furent plus grands; qu'elle était plus moderne; enfin que, jusqu'à ce jour, elle n'a bien été décrite que par

(1) Dans ma première édition, je n'ai même pas parlé de ces campagnes; l'aperçu que j'en donne ci-après, est extrait en partie de cet intéressant ouvrage, et en partie d'une traduction du règne de Frédéric, par Muller. J'ai cru faire plaisir aux militaires en leur remettant sous les yeux l'ensemble des faits de ce monarque.

Tempelhof, dont je me servirai pour la partie historique des mouvemens. D'ailleurs, pour comparer le système ancien avec celui de l'empereur Napoléon, je ne pouvais choisir des événemens plus convenables que ceux qui étaient les plus récens et les plus célèbres depuis l'invention des armes à feu.

Je présenterai donc une histoire complète et critique de cette guerre, et me bornerai à faire un tableau rapide des campagnes de 1740 à 1745, afin de réunir dans un même cadre toutes les opérations de Frédéric.

Je ne dirai rien des démonstrations de 1778 et 1779; c'était une parade de part et d'autre; il n'y eut aucune bataille, et jamais les négociations ne furent rompues; elles n'offrent donc aucun intérêt pour l'art militaire.



PREMIÈRE GUERRE.

CAMPAGNE DE 1740—1741.

Etat de la Prusse à l'avènement de Frédéric au trône; invasion de la Silésie; bataille de Molvitz.

A la mort de Frédéric-Guillaume, les revenus de la Prusse ne montaient qu'à 30 millions : sa population pouvait aller à 3 millions d'ames. Ce prince avait laissé une épargne de 33 millions, point de dettes, mais peu de ressources : l'armée était forte de 76,000 hommes, dont à peu près 26,000 étrangers.

L'Europe était en paix, à l'exception de l'Angleterre et de l'Espagne qui se faisaient la guerre en Amérique. L'empereur Charles VI venait de faire la paix avec les Turcs à Belgrade. A la fin de son règne, l'état tomba dans la langueur et le dépérissement. La cause de ses infortunes ne doit s'attribuer qu'à la perte du prince Eugène. Après la mort de ce grand homme, il n'y eut personne qui pût le remplacer, ou du moins le souverain ne sut pas lui trouver un successeur.

L'armée de l'empereur avait été portée à 180,000

hommes par les conseils du prince Eugène; mais le mauvais état des finances la fit réduire, quelques temps après, de nouveau, à 140,000 hommes. Après la guerre de 1734 à 1739, entreprise pour porter l'électeur de Saxe au trône de Pologne, l'armée autrichienne se trouva dans un état de délabrement affreux : elle avait fait des pertes considérables à Widdin, à Mendia, à Panchow, au Timoc, à Crutzka. La proximité des Turcs y avait communiqué la peste : elle était en même temps ruinée et découragée. Après la paix, la plus grande partie des troupes demeura en Hongrie; mais leur nombre ne passait pas 43,000 combattans. Personne ne pensa à recompléter les régimens; l'empereur n'avait que 16,000 hommes en Italie, 12,000 au plus en Flandre, et 5 ou 6 régimens répandus dans les pays héréditaires. Cette armée, qui devait être forte de 175,000 hommes, ne présentait donc pas un effectif de 82,000 combattans; cependant l'empire autrichien, malgré les vices de son gouvernement, figurait encore, en 1740, au nombre des puissances les plus formidables de l'Europe.

L'empereur Charles VI mourut dans ces circonstances, et sa succession devait être un sujet de trouble pour toute l'Europe. Les passions et les intérêts de toutes les puissances se réveillèrent, et Frédéric crut devoir en profiter pour faire valoir ses droits sur la Silésie, dans un moment

où il semblait que l'Autriche ne pouvait pas manquer d'acheter la paix en les reconnaissant, afin de pouvoir faire face à tous ses autres ennemis.

La mort d'Anne, impératrice de Russie, qui suivit de près celle de l'empereur, détermina Frédéric à entreprendre la guerre. La rivalité qui subsistait entre la France et l'Angleterre, assurait au roi une de ces deux puissances. Outre cela, tous les prétendans à la succession de la maison d'Autriche devaient unir leurs intérêts à ceux de la Prusse, et leur alliance promettait de belles chances de succès.

Campagne d'hiver en Silésie.

Quoique le roi fut ferme dans la résolution qu'il avait prise, il jugea cependant convenable de faire des tentatives d'accommodement avec la cour de Vienne. Le comte de Gotter y fut envoyé; il devait déclarer à la reine de Hongrie que, si elle voulait reconnaître les droits du roi sur la Silésie, ce prince lui offrait son assistance contre tous les ennemis qui voudraient démembrer la succession de Charles VI. L'armée prussienne fut plus diligente que cette ambassade; 20 bataillons et 36 escadrons entrèrent en Silésie, deux jours avant l'arrivée du comte de Gotter à Vienne: ils devaient être suivis par 6 bataillons destinés au blocus de la forteresse de Glogau.

Le roi arriva, le 21 décembre, et, deux jours après, l'armée entra en Silésie. Comme la saison rigoureuse empêchait de faire le siége de Glogau dans les formes, on se contenta de la bloquer (1). La cour de Vienne avait donné des ordres précis à Wenzel-Wallis, gouverneur de la place, de ne point commettre les premières hostilités, et il se laissa paisiblement investir.

La plus grande partie de l'armée autrichienne était demeurée en Hongrie, depuis la paix de Belgrade. Au bruit de la rupture des Prussiens, le général Braun fut envoyé en Silésie, où il put à peine rassembler 3,000 hommes. Il tenta de s'emparer de Breslau; mais les habitans de cette ville, qui jouissaient des mêmes priviléges que ceux des villes impériales, résistèrent aux sollicitations de ce général. Sur ces entrefaites, le prince Léopold d'Anhalt était arrivé à Glogau avec 6 bataillons et 5 escadrons; il releva les troupes du blocus, et le roi partit sur-le-champ avec les grenadiers de l'armée, 6 bataillons et 10 escadrons, pour gagner Breslau sans perte de temps. Après quatre jours de marche, il se trouva aux portes de cette capitale, tandis que le maréchal de Schwérin longeait le pied des mon-

(1) Glogau était une mauvaise place, mais l'ignorance des Prussiens dans l'art de diriger un siége, surpassait tout ce que l'on pourrait s'imaginer.

tagnes et dirigeait sa marche par Liegnitz, Schweidnitz et Frankenstein, pour expulser les partis ennemis de la Haute-Silésie.

Le 1.er janvier, le roi, après s'être emparé sans résistance du faubourg de Breslau, fit sommer la ville de se rendre, et l'investit sur les deux rives de l'Oder : comme la place était mal approvisionnée, elle entra en accommodement et promit de ne pas recevoir ni favoriser les Autrichiens.

Quelques jours après, les Prussiens prirent Ohlau, et bloquèrent Brieg où l'ennemi avait jeté 1,200 hommes. Il ne restait plus que Neiss; mais cette place valait mieux pour la force que toutes les autres. On y jeta vainement 1,200 bombes et 3,000 boulets rouges : la fermeté du commandant obligea les Prussiens d'abandonner cette entreprise et d'entrer en quartiers-d'hiver.

Pendant que ces tentatives échouaient, le maréchal de Schwérin, à la tête de 7 bataillons et de 10 escadrons, descendit en Haute-Silésie; il délogea le général Braun de Jægerndorf, de Troppau et du château de Gratz. Les Autrichiens se retirèrent en Moravie.

Les Prussiens prirent leurs cantonnemens derrière l'Oppa, et s'étendirent jusqu'à Jablunka, sur les frontières de la Hongrie.

Après que les troupes furent entrées dans leurs quartiers, le roi quitta la Silésie, et vint à Berlin pour faire les dispositions nécessaires afin d'ouvrir

la campagne suivante de bonne-heure. Il fit partir pour l'armée un renfort de 10 bataillons et de 25 escadrons; et comme les intentions des Saxons et des Hanovriens paraissaient équivoques, il résolut d'assembler, près de Brandebourg, 30 bataillons et 40 escadrons, sous les ordres du prince d'Anhalt, pour veiller sur la conduite de ces voisins.

CAMPAGNE DE 1741.

Les renforts pour l'armée de Silésie arrivèrent à Schweidnitz au mois de février.

De leur côté, les Autrichiens se préparaient également pour la guerre; le commandement de leur armée fut confié au maréchal Neuperg. Ce général assembla ses troupes aux environs d'Olmutz, et détacha le général Lentulus avec un corps pour occuper les gorges de la principauté de Glatz, couvrir la Bohême et joindre ensuite l'armée du maréchal dans les opérations qu'il méditait sur Neiss, contre la longue ligne des cantonnemens prussiens : le roi partit de Schweidnitz pour se rendre à Franckenstein.

La saison n'était pas favorable pour le siége de Glogau, on résolut d'emporter la place d'assaut Cette entreprise fut exécutée, le 9 mars, par le

prince Léopold d'Anhalt; l'attaque se fit sur 5 colonnes; et, en moins d'une heure, la place fut au pouvoir des assaillans. Wallis et toute sa garnison furent faits prisonniers de guerre : un régiment en prit possession, et le prince Léopold joignit le roi avec son corps.

Bataille de Molvitz.

Frédéric, informé que Neuperg menaçait ses cantonnemens dans la Haute-Silésie, y était accouru. Il rassembla son armée à Neustadt, le 5 avril, à l'exception du corps du duc de Holstein, qui ne put rejoindre, et qui resta à Ottmachau. Le roi passa la Neiss, le 8, à Michelau. Ses troupes cantonnèrent dans quatre villages, assez près les uns des autres, pour pouvoir se rassembler en moins d'une heure au rendez-vous.

Le lendemain Frédéric résolut de marcher sur Ohlau, dont l'ennemi menaçait d'enlever la garnison, mais la neige fut si épaisse, qu'à peine on distinguait les objets à vingt pas. Si ce mauvais temps avait continué, l'embarras des Prussiens n'aurait fait que s'accroître; les vivres commençaient à devenir rares, il fallait secourir Ohlau, et, en cas de malheur, il n'y avait aucune retraite; mais la fortune suppléa à la prudence. Le 10 avril, le temps parut clair et serein, et quoique la terre fut couverte de deux pieds de neige, rien

ne s'opposait à ce que l'on voulait entreprendre. L'armée s'assembla dès cinq heures du matin, près du moulin de Pogrel : elle consistait en 27 bataillons, 29 escadrons de grosse cavalerie et 3 de hussards; elle se mit en marche sur 5 colonnes (*aa*, pl. I, n.° 1). Le roi savait que l'ennemi lui était supérieur en cavalerie. Pour obvier à cet inconvénient, il mêla 2 bataillons de grenadiers entre les escadrons de chaque aile : Gustave Adolphe avait fait usage d'une disposition pareille à la bataille de Lutzen, et, selon toute apparence, on ne s'en servira plus. L'armée s'avança dans cet ordre, en suivant la direction du chemin qui mène à Ohlau. Lorsque les colonnes se trouvèrent à deux mille pas environ de Molvitz, elles se déployèrent sans qu'on vit paraître d'ennemis : la droite devait s'appuyer au village de Hermsdorff; M. de Schulenbourg, qui commandait la cavalerie de cette aile, prit si mal ses mesures qu'il n'y arriva point La gauche était appuyée au ruisseau de Lauchwitz, dont les bords sont marécageux et profonds; cependant, comme la cavalerie de la droite s'était trop rejetée sur l'infanterie, on fut obligé de retirer trois bataillons de la première ligne, et on les plaça pour couvrir la droite des deux lignes : cette disposition fut, comme nous le verrons plus bas, la principale cause du gain de la bataille.

Le comte de Rottembourg, avec l'avant-garde,

s'approcha de Molvitz, d'où il vit déboucher les Autrichiens. Il aurait dû les attaquer dans ce moment décisif, mais il avait des ordres précis de ne rien engager, et il ramena sa troupe à l'aile droite dont elle faisait partie. Il semble étonnant qu'un général expérimenté, comme M. de Neuperg, se soit laissé surprendre de cette manière. Il était cependant excusable, puisqu'il avait donné des ordres à différens officiers de hussards de battre la campagne; mais cet ordre avait été mal exécuté, et le maréchal n'eût des nouvelles de l'approche du roi, qu'en voyant son armée en bataille en face de ses cantonnemens. M. de Neuperg fut réduit à former ses troupes (*cc*) sous le feu du canon prussien, qui était bien servi.

L'aile gauche de cavalerie autrichienne (*g*), sous les ordres de M. de Rœmer, arriva la première. Cet officier, intelligent et déterminé, s'aperçut que l'aile droite des Prussiens était plus avancée vers Molvitz que la gauche; il comprit que s'il restait passivement dans sa position, M. de Neuperg risquait d'être battu avant que la cavalerie de l'autre aile fût arrivée; et sans attendre l'ordre de personne, il résolut d'attaquer la droite des Prussiens. M. de Schulenbourg, pour regagner le village de Hermsdorff, avait fait, très-mal-adroitement, un quart de conversion à droite par escadrons: M. de Rœmer le chargea en pleine carrière et en colonne. Les 30 escadrons qu'il

menait culbutèrent bien aisément les 10 escadrons prussiens (h), dont chacun présentait le flanc gauche. Cette cavalerie en déroute passa entre les bataillons de grenadiers qu'on avait mêlés parmi les escadrons, et elle les aurait culbutés, si ces bataillons n'avaient fait feu indistinctement sur les fuyards et sur les Autrichiens, qui perdirent leur brave général. Les deux bataillons de grenadiers se soutinrent seuls et rejoignirent, en bon ordre, la droite de l'infanterie.

Le roi fut entraîné jusqu'au centre de l'armée, où il parvint à rallier quelques escadrons qu'il ramena à la droite. Ils furent obligés d'attaquer les Autrichiens à leur tour; mais des troupes battues et ramassées à la hâte ne tiennent guères; ils se débandèrent de nouveau, et M. de Schulenbourg périt dans cette charge. La cavalerie ennemie, victorieuse, tomba alors sur le flanc droit de l'infanterie prussienne, où nous avons dit que trois bataillons avaient été placés en potence par l'effet du hasard. Cette infanterie fut vigoureusement attaquée à trois reprises, des officiers autrichiens tombèrent blessés dans ses rangs; mais, à force de valeur, elle repoussa toutes les charges dans lesquelles l'ennemi perdit beaucoup de monde. M. de Neuperg saisit ce moment et fit avancer son infanterie pour entraîner la droite des Prussiens abandonnée par ses escadrons. Le maréchal, secondé de sa cavalerie (i), fit des

efforts incroyables pour enfoncer les troupes du roi, mais inutilement. Cette valeureuse infanterie offrait une barrière d'airain à toutes les attaques; et, par son feu nourri, détruisit beaucoup de monde à l'ennemi.

Les affaires allaient un peu mieux à la gauche des Prussiens; cette aile, que l'on avait refusée, était appuyée au ruisseau de Lauchwitz (*ll*); la cavalerie du roi avait chargé celle des impériaux au-delà du ruisseau, et l'avait battue.

Cependant le feu de l'infanterie de la droite durait depuis près de cinq heures avec beaucoup d'acharnement: les munitions des soldats étaient consommées, et ils dépouillaient les morts pour trouver des cartouches. La crise était violente; malgré cela, cette brave infanterie se soutint, et elle gagna même du terrain sur l'ennemi. Dans cet instant décisif, le maréchal de Schwérin fit un mouvement avec sa gauche, et la porta sur le flanc droit des Autrichiens. Cette manœuvre fut le signal de la victoire, et la déroute des ennemis fut totale. La nuit empêcha les Prussiens de poursuivre leurs avantages au-delà du village de Lauchwitz. Cette journée coûta à l'armée autrichienne 180 officiers et 7,000 morts ou blessés, 7 pièces de canon, 3 étendards et 1,200 prisonniers. Du côté des Prussiens, on compta 2,500 morts et 3,000 blessés; parmi les premiers se trouvait le margrave Frédéric, cousin du roi.

Le duc de Holstein avait eu occasion de frapper un grand coup; mais, pour lui, les occasions étaient toujours perdues. N'ayant point reçu d'ordre du roi, il avait marché, sans trop savoir pourquoi, d'Ottmachau à Strehlen, où il se trouvait précisément le jour de la bataille, et entendit le feu des deux armées. Le 11, toutes les troupes Autrichiennes passèrent, en déroute, à deux lieues de son poste, et il en aurait pu défaire les débris; mais faute de savoir prendre une résolution, il laissa le champ libre à M. de Neuperg, qui rassembla ses fuyards en arrière de Neiss; le duc de Holstein joignit tranquillement le roi à Ohlau. Après sa jonction, et l'arrivée d'autres renforts, l'armée fut portée à 43 bataillons, 66 escadrons de grosse cavalerie et 3 régimens de hussards.

Pour profiter de cette victoire, on résolut d'entreprendre le siége de Brieg : le maréchal de Kalckstein fut chargé de le diriger, et l'armée du roi se campa auprès de Molvitz pour le couvrir. Huit jours après l'ouverture de la tranchée, M. Piccolomini, qui était commandant de la place, capitula avant que son chemin couvert fût emporté, et qu'il y eut aucune brêche aux ouvrages.

Frédéric ne sut pas tirer meilleur parti de ses succès; il resta trois semaines au camp de Molvitz, *pour donner le temps de réparer les tranchées et de ravitailler la place*; singulier motif d'une

inaction aussi inconcevable. Mais si l'armée resta oisive, la politique n'en fut que plus active ; le camp du roi ressemblait à un congrès : le bruit de sa victoire de Molvitz avait appris à la France ce que l'on pouvait espérer de son alliance; on lui dépêcha le maréchal de Belle-Isle, avec lequel, après beaucoup de négociations, il conclut un traité. Les armées françaises durent passer le Rhin, longer le Danube et envahir l'Autriche de concert avec les Bavarois. En attendant ces mouvemens, qui ne pouvaient avoir lieu qu'à la fin d'août, le roi résolut cependant de se rapprocher de l'ennemi, et vint camper à Grotkau. M. de Neuperg était campé à cinq lieues de là, derrière Neiss, dans une position très-forte. Les Prussiens se portèrent alors sur les hauteurs de Strehlen, d'où, en s'approchant de Breslau, ils pouvaient tirer leurs vivres, et entretenir la cavalerie pour le reste de la campagne. Ce poste était également à portée de Brieg et de Schweidnitz; il couvrait, d'ailleurs, toute la basse Silésie. On resta encore deux mois dans cette position, et on en profita pour recruter l'infanterie et remonter la cavalerie.

La position que M. de Neuperg avait prise pour couvrir Neiss était bonne; sa droite appuyait à Frankenstein ; sa gauche sur les hauteurs redoutables près de Silberberg; son front était couvert par deux ruisseaux. Le roi, fatigué de le laisser là, prit enfin le parti qu'il aurait dû prendre trois

mois plutôt; mais, au lieu de l'attaquer, il manœuvra seulement pour menacer ses communications avec la Moravie.

Neuperg prit alors la route de cette province; on peut croire qu'il y fut décidé par l'assurance qu'on lui donna de ne pas inquiéter les états de sa souveraine, qui étaient, à cette époque, envahis par une réunion formidable d'ennemis. Dans le fait, Frédéric conclut une trève secrète avec la reine de Hongrie contre laquelle toute l'Europe était liguée. Le maréchal de Broglie avait conduit en Bohême une armée française et bavaroise, tandis que Maillebois marchait en Westphalie. Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, avait fait marcher également ses troupes sur Prague. Lintz était déjà au pouvoir des coalisés.

Le siége de Neiss fut donc fait pour la forme. La ville ne tint que douze jours; la garnison autrichienne n'en était pas encore sortie, que les ingénieurs prussiens y traçaient déjà les nouveaux ouvrages, qui, par la suite, la rendirent une des bonnes places de l'Europe. L'armée du roi se divisa : une partie marcha en Bohême, sous les ordres du prince Léopold d'Anhalt; quelques régimens furent employés au blocus de Glatz, et le reste des troupes, aux ordres du maréchal Schwérin, s'établit dans la Haute-Silésie.

L'acquisition de cette riche province procura au roi une augmentation de revenus de 15 mil-

lions. La plus grande partie de cet argent fut employée à l'augmentation de l'armée, qui fut portée à 106 bataillons et à 191 escadrons.

Cette campagne n'offre aucune combinaison digne de remarque. Le roi n'y fit rien de grand. Neuperg avait résolu de couper les cantonnemens prussiens, isolés sur une longue ligne, et il y eût réussi, s'il avait marché plus vivement; mais on était parvenu, dans ce siècle, à rendre cette opération difficile; il semble même que, sans le bon mot du maréchal de Saxe, on aurait, à cette époque, tout à fait perdu l'usage de marcher à la guerre. Le roi ne manœuvra pas à Molvitz; on se battit en ordre parallèle; ce fut le mouvement de Schwérin qui établit l'emploi d'une masse sur l'extrême gauche autrichienne, et qui gagna la bataille. Il est étonnant qu'après la jonction du duc de Holstein, l'armée victorieuse et supérieure soit restée trois mois dans deux camps! Nous avons vu, par les campagnes de l'empereur Napoléon, ce que l'on peut faire en trois mois.

CAMPAGNE DE 1742.

Frédéric, en faisant une trève avec Marie-Thérèse, avait, sans doute, pour but d'éviter la ruine totale de la maison d'Autriche, et une prépondérance trop décisive de la France. Il espérait que cette princesse, pour sauver le principal, consentirait à lui abandonner la Silésie, et, sans doute, elle joua gros jeu en faisant le contraire. Cette cession n'ayant pas été obtenue, le roi résolut de reprendre les armes, et de porter le théâtre de la guerre jusqu'aux portes de Vienne. Il avait laissé des instructions au maréchal Schwérin, qui pénétra en Moravie, et attaqua Olmutz. La garnison, composée de 1,000 Autrichiens, évacua le 26 de décembre, et obtint de se retirer à Brunn.

Frédéric, qui était retourné de Breslau à Berlin, en partit le 18 de janvier, se rendit, le 19, à Dresde, afin de se concerter avec le roi de Pologne, et continua sa route, le lendemain, pour Prague, où l'électeur de Bavière s'était réuni avec les Français et les Saxons. Le 23, le roi en repartit pour Glatz. Le commandant de cette place l'avait rendue aux Prussiens, le 9, et s'était retiré, avec sa garnison, dans le château, dont le général Derschau continua le blocus.

Le 28, Frédéric se rendit à Olmutz, où il joignit l'armée de Schwérin. Le 9 février, il s'aboucha, à Lang-Biliska, avec les généraux français et saxons, et y concerta une entreprise sur Iglau. Le roi fut joint, le 14, par un corps de troupes de ces deux nations. Le 15, le prince Thierri d'Anhalt-Dessau s'empara d'Iglau avec les Saxons. Les Français retournèrent, peu après, en Bohême.

Frédéric se rendit, le 19, à Znaïm, après avoir ordonné au prince Thierri de diriger sa marche vers les frontières de Hongrie, où la cour de Vienne faisait rassembler un grand nombre de milices qui furent bientôt dissipées; ce détachement rejoignit l'armée le 30. L'avant-garde du roi s'était avancée jusqu'aux portes de Vienne; il voulait la suivre avec toutes ses forces; mais les Français l'ayant quitté, et les difficultés élevées par les généraux saxons le contrariant sans cesse, il renonça à son dessein.

Le général autrichien de Roth, bloqué dans Brunn, prit le parti de dévaster les environs de cette place et de brûler tous les villages, afin d'empêcher le roi d'entreprendre un siége, dont la rigueur de la saison augmentait encore les difficultés. Les Saxons se séparèrent entièrement de l'armée prussienne, le 25 d'avril, et prirent des quartiers dans les environs de Leitmeritz. Frédéric, qui prévoyait, depuis quelque temps, la défection de ses alliés, avait commencé à se re-

plier vers la Bohême pour joindre le prince Léopold d'Anhalt qui s'était avancé à Konigsgratz. Le monarque arriva, le 17, à Chrudim.

Sur ces entrefaites, le prince Charles de Lorraine, qui avait rassemblé 30,000 hommes dans la basse Autriche, suivit les Prussiens en Bohême, pour les empêcher de se réunir, avec le maréchal de Broglie, près de Prague, et pour ruiner, avant leur arrivée, les magasins de Czaslau et de Kollin: le roi pressa le maréchal de lui envoyer des renforts; mais comme il ne put les obtenir, et qu'il jugea indispensable de sauver ses magasins, il fut forcé de marcher, le 15 de mai, avec une partie de ses forces, vers Choltitz et Czaslau. Le prince Léopold le suivit, le lendemain, avec le reste de l'armée. A l'entrée de la nuit, le prince se trouva en présence des Autrichiens qui s'étaient déjà emparés de Czaslau: il campa à peu de distance de cette ville, derrière le village de Chotusitz (Pl. 1.re, n.o 2, *a*).

Le roi, qui s'était avancé jusqu'à Kuttemberg, en revint promptement dans la nuit même, et dans l'instant où le prince de Lorraine venait aussi, par une marche nocturne, pour attaquer le prince d'Anhalt. Le 17 mai, à la pointe du jour, et avant l'arrivée du roi, l'armée autrichienne se mit en bataille (*b*) en face du camp prussien; elle était forte d'environ 30,000 hommes. Le prince Léopold établit sa grosse artillerie sur une hau-

teur (*c*) devant sa droite, et se forma, avec la plus grande promptitude en avant de Chotusitz (*d*). Le roi arriva dans ce moment, et les troupes qu'il amenait se rangèrent en seconde ligne : les forces du monarque consistaient en 23 ou 24,000 hommes. L'aile gauche de la cavalerie autrichienne essuyait un feu terrible, et tandis qu'elle se mettait en bataille, son flanc exposé fournit à la cavalerie prussienne une occasion favorable pour l'assaillir et la culbuter (*e*). Un incident singulier faillit devenir funeste aux vainqueurs. Quelques régimens prussiens ne connaissant pas un corps de hussards nouvellement levé, le prirent pour ennemi, et se sauvèrent en désordre, de peur d'être coupés : les Autrichiens en profitèrent pour se rallier et se retirer.

Le début de l'action avait été également un instant heureux pour la gauche de la cavalerie prussienne; elle avait culbuté la première ligne ennemie et haché deux régimens. Mais le comte de Konigseck ayant résolu de faire un effort sur ce point (*g*), les Autrichiens, soutenus par le mouvement qui en résulta, se rallièrent, firent plier la cavalerie prussienne jusqu'à Chotusitz (*h*), et prirent même le camp (*i*). L'infanterie autrichienne s'étant avancée en même temps vers ce village, il s'engagea un combat très-opiniâtre : le feu supérieur de l'infanterie prussienne triompha enfin de tous les efforts.

L'aile droite du roi, déjà victorieuse, fixa la victoire en débordant l'ennemi près de Chotusitz : ce mouvement fut décisif; les Autrichiens se rejetèrent sur leur droite, qui se trouvait acculée à la Dobroya. Engagés ainsi dans un terrain où ils ne pouvaient pas combattre, le désordre ne pouvait manquer de s'y introduire; bientôt toute la campagne fut couverte de fuyards; le maréchal Buddenbrok se mit à leur poursuite avec 40 escadrons. Le roi campa, avec son armée, près de Czaslau. Les Autrichiens eurent 5,600 tués ou blessés, et 1,200 prisonniers; ils perdirent 17 canons et 1 drapeau. Les Prussiens comptèrent 3,600 hommes hors de combat. Le 1.er de juin, l'armée victorieuse campa entre Kuttenberg et Maleschau.

Frédéric, mécontent des Français et des Saxons, avait résolu de traiter séparément avec la reine de Hongrie par la médiation du roi d'Angleterre. Les préliminaires de paix furent signés à Breslau, le 11. Marie-Thérèse céda à Frédéric le comté de Glatz, avec la Haute et la Basse-Silésie, à l'exception de la principauté de Teschen, de la ville de Troppau, et de ce qui se trouve situé sur la droite de la rivière d'Oppa, ou enclavé dans la Moravie. Le traité définitif fut signé à Berlin, le 28 juillet. La Saxe y accéda le 2 décembre. Georges II, roi de la Grande-Bretagne, conclut avec Frédéric, le 18 de novembre, l'alliance défensive de Westminster, par laquelle ils se ga-

rantissaient réciproquement leurs possessions en Europe. La France se plaignit de ce que la Prusse l'avait abandonnée sans ménagement; Frédéric répondit par une plaisanterie qui peint toute l'originalité de son caractère.

La reine de Hongrie et de Bohême continua avec succès la guerre contre la France et la Bavière. Le prince Charles, débarrassé des Prussiens, resserra Prague, où les Français, commandés par le maréchal de Broglie, étaient réduits à la dernière extrémité, lorsque le maréchal de Maillebois et le comte de Saxe, lieutenant-général, vinrent à leur secours (1). Le prince Charles ayant marché à leur rencontre jusqu'à Egra, M. de Broglie en profita pour quitter Prague avec une partie de ses forces, en y laissant néanmoins

(1) La multiplicité et l'incohérence des entreprises furent, comme dans tant d'autres occasions, la seule cause des revers que les alliés essuyèrent. Les Français voulurent combattre en même temps en Autriche vers Lintz, en Bohême vers Prague, et garder la Westphalie. Frédéric ne put ou ne voulut pas s'entendre avec eux, et laissa la moitié de ses forces en Silésie, tandis qu'il marchait sur Prague avec un détachement. Si la France avait fait un effort avec toutes ses forces réunies à celles des Bavarois, Marie-Thérèse eût certainement succombé. L'histoire moderne nous offre les mêmes résultats produits par les mêmes causes.

22,000 hommes sous le maréchal de Belle-Isle. Le prince Charles reprit alors le blocus, pendant lequel la disette fit des ravages affreux et enleva la moitié de cette garnison. M. de Belle-Isle prit enfin la résolution d'en sortir pendant la nuit, et parvint à faire la retraite la plus glorieuse, jusqu'à Egra, où il arriva, au milieu de décembre, avec environ 9,000 hommes.

L'électeur de Bavière, élu empereur sous le nom de Charles VII, le 4 janvier 1741, n'avait pas trouvé, dans cette dignité suprême, un préservatif contre les revers qui l'accablèrent jusqu'au tombeau. Tandis qu'on le couronnait à Francfort, le comte de Kevenhüller dévastait ses états héréditaires.

La campagne suivante, le lord Stairs renforça l'armée autrichienne sur le Rhin, avec un corps nombreux de troupes anglaises et hanovriennes. Marie-Thérèse acquit, par là, une supériorité décidée sur les Français et sur les alliés du prétendant à la couronne impériale : non-seulement elle ne reconnut point sa dignité impériale, mais elle lui enleva tous ses états et l'obligea à se réfugier successivement à Augsbourg et à Francfort. L'armée combinée, dont le roi d'Angleterre était venu prendre le commandement, gagna, le 27 juin, la bataille de Dettingen sur le maréchal de Noailles, qui fut forcé de repasser le Rhin. Les alliés le suivirent sur la rive gauche de ce fleuve.

Tel fut le résultat d'une guerre qui fut sans exemple pour les changemens rapides de la fortune dans les deux partis. Par des combinaisons singulières, on combattit successivement, ou en même temps, en Moravie, en Bohême, en Bavière et sur les bords du Rhin. Je n'en ai tracé qu'un tableau rapide pour lier ces premiers événemens du règne de Frédéric avec la guerre de sept ans. On ne peut pas trop juger l'ensemble des opérations sous les rapports purement militaires; sans cela, on trouverait trop de fautes criantes à relever: dans le fait, la politique eut beaucoup de part dans les plans du roi. Marie-Thérèse, qui avait vu Frédéric à Brinn, et les Français à Prague et à Lintz, fut assez heureuse d'en être quitte pour la peur et pour la Silésie.

SECONDE GUERRE.

CAMPAGNE DE 1744.

Prague est pris et abandonné.

L'Europe était toujours en combustion; l'Autriche, tranquille du côté des Prussiens, assistée par une armée anglaise et hanovrienne, menaçait le territoire français; Marie-Thérèse, naguères tremblante dans sa capitale, croyait déjà disposer des provinces de France, dicter des lois à l'Europe: elle avait refusé de reconnaître la diète de Francfort, qui avait élu pour empereur l'électeur de Bavière, sous le nom de Charles VII.

Louis XV, ne pouvant plus faire agir ses armées dans l'Empire, se détermina à envahir les Pays-Bas. Il s'y rendit en personne; et tandis qu'il y prenait des places, l'Autriche passait à l'offensive la plus menaçante: le duc Charles de Lorraine franchit la barrière du Rhin et pénétra en Alsace.

Le roi de Prusse avait profité de la paix pour consolider sa puissance et augmenter ses forces. Il s'était attaché à former ses troupes à de nouvelles manœuvres, dont ses deux campagnes lui

avaient fait sentir l'avantage. Frédéric, mécontent de l'entrée des Anglais dans l'Empire, de leur réunion avec les Autrichiens, et surtout de la triple alliance qui avait été signée à Worms, le 10 septembre 1743, entre le roi d'Angleterre, la reine de Hongrie et le roi de Sardaigne, jugea qu'il était temps de s'armer pour le maintien d'un équilibre politique et pour l'indépendance de l'Empire germanique. Il résolut donc de recommencer la guerre, et d'opérer une diversion en faveur de l'empereur, dont l'élection était en partie son ouvrage. Il conclut, le 12 mai, à Francfort, une nouvelle alliance avec la France, l'empereur Charles VII, l'électeur Palatin et le Landgrave de Hesse-Cassel.

Frédéric partit de Berlin, le 13 août, pour se mettre à la tête de ses troupes, montant à 70,000 hommes; il pénétra en Bohême, par la Saxe, tandis que le prince Léopold de Dessau y entrait par la Lusace; et le maréchal de Schwérin par la Silésie. L'armée se réunit devant Prague, le 2 septembre, et l'investit : on ouvrit la tranchée le 10; le margrave Guillaume y fut tué, le 12, par un boulet de canon. Le 16, le général Harsch, commandant de la place, se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison, forte de 12,000 hommes : les Prussiens se répandirent ensuite dans toute la Bohême.

Marie-Thérèse allait se trouver encore une fois

à deux doigts de sa perte; son énergie, le peu d'activité de ses ennemis, la divergence de leurs intérêts la sauvèrent encore une fois. Elle fit assembler un corps de troupes pour couvrir momentanément l'Autriche et la Moravie: elle fit une levée insurrectionnelle de 45,000 Hongrois. Pour surcroît de bonheur, Louis XV, qui accourait des Pays-Bas en Alsace, avec un renfort, pour obliger le prince Charles à repasser le Rhin, tomba malade à Metz, le 24 août. Les maréchaux de Noailles et de Coigni laissèrent regagner trop paisiblement la rive droite du fleuve aux Autrichiens, qui prirent sur-le-champ la route de Bohême, où Frédéric resta alors exposé seul à toutes leurs forces. Le comte de Batyani avait marché d'Autriche en Bohême, avec 25,000 hommes; il remit le commandement au maréchal de Traun, qui enleva plusieurs quartiers des Prussiens. Le comte de Palfi lui amena ensuite un renfort de 20,000 Hongrois; mais le prudent Traun évita toujours une bataille: enfin, le prince Charles de Lorraine arriva d'Alsace à la tête de 30,000 hommes, et fut encore joint par 24,000 Saxons, aux ordres du duc de Saxe Weissenfels.

Les cours de Vienne et de Dresde s'étaient réunies et avaient tourné tous leurs efforts contre le roi de Prusse. Il craignit alors, avec raison, d'être écrasé par des forces aussi supérieures,

ou battu en détail; et, après avoir cherché inutilement à engager une bataille décisive, il se retira en Silésie, en laissant dans Prague une garnison d'environ 11,000 hommes, commandés par le lieutenant-général Einsiedel. Ce général, sentant l'impossibilité de se maintenir, évacua la ville, dans la nuit du 25 au 26 novembre, en abandonnant presque toute son artillerie et ses munitions : il vint passer l'Elbe à Buntzlau, et se dirigea sur Friedland par Leypa et Reichstadt. Arrivé à Reichenberg, et trompé sans doute par ses guides, il tourna à gauche, et rencontra dans les montagnes, sur les frontières de Lusace, un corps Saxon commandé par le général Arnim, qui le resserra d'un côté, tandis que le chevalier de Saxe, qui l'avait poursuivi avec la meilleure partie de l'armée du duc de Weissenfels, l'enveloppa de l'autre. Einsiedel n'était pas homme à perdre courage; il se porta près de Hohwald, dans un terrain fort étroit. Persuadé qu'il est toujours assez tôt de se rendre, il fit rester ses troupes sous les armes et dans la neige jusqu'aux genoux, depuis le 11 jusqu'aux 13 décembre. Enfin, le lieutenant-général comte de Nassau vint le dégager à la tête de 12,000 hommes. Einsiedel gagna alors promptement Friedland, et arriva sur les frontières de Silésie avec 5 ou 6,000 hommes : la disette et la désertion avaient enlevé le reste.

Ces désastres, essuyés par les Prussiens, firent

concevoir à la reine de Hongrie l'espoir de reprendre la Silésie; ses troupes envahirent la partie haute; mais le prince Léopold de Dessau les en chassa et les obligea de rentrer en Bohême.

Cette campagne fit beaucoup d'honneur au maréchal Traun, qui lutta avec prudence contre Frédéric, aussi long-temps qu'il ne fut pas en forces, et qui manœuvra ensuite habilement, après la réunion du prince Charles, pour forcer les Prussiens à quitter la Bohême. Sans doute, qu'avec une supériorité aussi décidée, Traun aurait pu alors opérer de plus grandes choses; mais il avait affaire à un adversaire qui était roi, et lui, était subordonné au conseil aulique. Frédéric, au reste, lui a rendu justice, et a convenu qu'il en avait reçu de bonnes leçons.

Tandis que le roi luttait avec si peu de succès contre la masse des forces de l'Autriche et de la Saxe, les Français occupaient 70,000 hommes pour assiéger Fribourg, qui ne pouvait être secouru par aucune armée; le maréchal de Saxe commandait les troupes de Louis XV, en Flandre, et se maintenait contre l'armée anglo-hanovrienne.

CAMPAGNE DE 1745.

Batailles de Hohenfriedberg, de Soor et de Kesselsdorf; paix de Dresde.

Marie-Thérèse opposa, à l'union de Francfort, l'alliance de Varsovie conclue, le 8 de janvier, avec la Saxe, l'Angleterre et la Hollande. L'empereur Charles VII mourut, le 20, à Munich, où il était retourné. La paix fut signée, à Fuessen, le 22 d'avril, entre le jeune électeur de Bavière et Marie-Thérèse, qui fit élire empereur le duc de Toscane, son époux, sous le nom de François Ier.

Les Autrichiens tentèrent une nouvelle irruption en Haute-Silésie, et s'emparèrent, par trahison, de la forteresse de Kosel; Wallis pénétra dans le comté de Glatz. Le prince Charles et le duc de Saxe Weissenfels rassemblèrent, près de Konigsgratz, l'armée alliée forte de 92,000 hommes. Ils se mirent en mouvement, peu de jours après, et le prince d'Esterhazi, avec l'avant-garde, marcha à Landshut le 27 de mai. Le prince Charles de Lorraine pénétra en Silésie jusqu'à Bolkenhain; tandis que, de son côté, Frédéric avait rassemblé 60,000 hommes à Frankenstein.

Bataille de Hohenfriedberg.

L'armée prussienne quitta Frankenstein et occupa, le 29 mai, le camp de Reichenbach, d'où elle n'avait qu'une petite marche jusqu'à Schweidnitz. Elle passa cette forteresse, le 1.er de juin: les corps de Dumoulin et de Winterfeld firent son avant-garde, et occupèrent la hauteur de Strigau en deçà de la rivière de Strigauer-Wasser. M. de Nassau, avec son corps, garnit le Nonen-Busch, et l'armée se campa dans la plaine qui est entre Jauernick et Schweidnitz. Ces positions mettaient le roi à même d'engager une bataille avec les plus grands avantages.

Le général Wallis, qui commandait l'avant-garde des ennemis, et Nadasti furent les premiers qui se présentèrent sur les hauteurs de Fribourg. Le prince de Lorraine avait pénétré en Silésie par Landshut; de là, il avait poursuivi sa marche sur Reichenau, d'où il se transporta à Hohen-Hennersdorff. Il pouvait, de ce camp, descendre dans la plaine par quatre chemins, savoir: Fribourg, Hohenfriedberg, Schwinahaus et Cander. Le roi fut reconnaître ces environs pour examiner les lieux et le terrain où il pourrait placer son armée, et il employa trois jours à faire préparer les chemins, afin qu'aucun empêchement n'arrêtât ses troupes, et qu'elles pussent voler à l'ennemi

lorsqu'il paraîtrait dans la plaine; c'était ôter au hasard tout ce que la prudence pouvait lui dérober.

Le 2 de juin, les généraux autrichiens et saxons tinrent conseil de guerre sur une hauteur près de Hohenfriedberg. Quoiqu'ils eussent la vue sur toute la plaine, ils n'aperçurent que de petits corps de l'armée prussienne; la partie la plus considérable était couverte par le Nonen-Busch, et par des ravins derrière lesquels on s'était placé exprès pour tenir l'ennemi dans l'ignorance, et pour le confirmer dans l'opinion où il était, qu'il entrait dans un pays où il ne trouverait aucune résistance. Le prince de Lorraine résolut de prendre position, le lendemain, près de Langenœls; Wenzel-Vallis eut ordre de s'emparer, en même temps, du magasin de Schweidnitz, avec son avant-garde, et de poursuivre les Prussiens sur Breslau; le duc de Weissenfels, avec ses Saxons, devait prendre Strigau, et de là se porter sur Glogau pour en faire le siége. Le prince de Lorraine avait oublié, dans son projet, qu'il aurait à combattre une armée de 70,000 hommes, bien résolus à ne pas lui céder un pouce de terrain sans l'avoir défendu jusqu'à l'extrémité.

Frédéric visitait tous les jours ses postes avancés: il était, le 2, sur une hauteur devant le camp de Dumoulin dont on découvrait toute la campagne, les hauteurs de Furstenstein, et même

un bout du camp autrichien près de Reichenau. Le roi s'y était déjà arrêté assez long-temps, lorsqu'il vit une nuée de poussière qui s'élevait dans les montagnes, descendait dans la plaine, et allait en serpentant de Cander à Fregebeutel et Ronstock. La poussière tomba ensuite et l'on aperçut distinctement l'armée des Autrichiens qui était sortie des montagnes sur huit grandes colonnes: leur droite s'appuyait au ruisseau de Strigau et tirait de là vers Ronstock et Hausdorff. Les Saxons, qui faisaient la gauche, s'étendaient jusqu'à Pilgramshain, (Planche 1, n.° 3). M. Dumoulin reçut aussitôt ordre de lever le camp, à huit heures du soir, de passer le ruisseau de Strigau et de se porter sur un rocher devant la ville où se trouve une carrière de topaze dont il a pris son nom (*c*). L'armée se mit en mouvement, le soir à huit heures, filant par la droite sur deux lignes, et observant le plus grand silence; il était même défendu au soldat de fumer. La tête des colonnes arriva à minuit auprès des ponts de Strigau, où l'on attendit que tous les corps fussent bien serrés ensemble. Le 4 juin, à deux heures du matin, le roi rassembla les principaux officiers de l'armée pour leur donner les ordres suivans:

« L'armée se mettra incessamment en marche » par la droite, sur deux lignes; elle passera le » Strigau: la cavalerie se mettra en bataille vis-à- » vis la gauche de l'ennemi, du côté de Pil-

» gramshain. Le corps de Dumoulin couvrira sa
» droite. La droite de l'infanterie se formera à
» la gauche de la cavalerie vis-à-vis des taillis de
» Ronstock. La cavalerie de la gauche s'appuyera
» au ruisseau de Strigau, bien en avant de la
» ville de ce nom. Les 10 escadrons de dragons
» et 20 de hussards, qui composent la réserve,
» se porteront derrière le centre de la seconde
» ligne, pour être employés où il sera besoin. Un
» régiment de hussards se formera, en troisième
» ligne, à chaque aile de cavalerie pour en cou-
» vrir le flanc, ou pour servir à la poursuite.

» La cavalerie chargera impétueusement l'en-
» nemi, l'épée à la main; elle ne fera point de
» prisonniers dans la chaleur de l'action; elle
» portera ses coups au visage. Après avoir ren-
» versé et dispersé la cavalerie contre laquelle
» elle aura choqué, elle retournera sur l'infan-
» terie ennemie, et la prendra en flanc ou à dos,
» selon que l'occasion s'en présentera. L'infan-
» terie prussienne marchera à grands pas à l'en-
» nemi : pour peu que les circonstances le per-
» mettent, elle fondra sur lui à la baïonnette. S'il
» faut charger, elle ne tirera qu'à cent cinquante
» pas. Si les généraux trouvent, sur les ailes, ou
» devant le front de l'ennemi, quelques villages
» qu'il n'ait pas garnis, ils les occuperont et les
» borderont extérieurement d'infanterie pour s'en
» servir à le prendre en flanc; mais ils ne pla-

» ceront de troupes, ni dans les maisons, ni dans
» les jardins, pour que rien ne les gêne et ne
» les empêche de poursuivre ceux qu'ils auront
» vaincus. »

Aussitôt que ces généraux furent de retour à leurs postes, l'armée se mit en mouvement. A peine la tête commençait-elle à passer le ruisseau, que M. Dumoulin donna l'avis, qu'ayant aperçu de l'infanterie sur une hauteur en face de lui, il avait rectifié sa position; qu'il avait pris par sa droite pour se former sur une hauteur opposée à l'autre, et par laquelle il débordait même la gauche de l'ennemi. Ce qu'il avait aperçu était des Saxons qui, ayant eu ordre de prendre la ville de Strigau, furent fort étonnés de trouver des Prussiens devant eux. Le roi se hâta de faire établir, sur le mont Topaze, une batterie de 6 pièces de 24, qui fut très-utile par la grande confusion qu'elle mit parmi les ennemis.

Le duc de Weissenfels s'avançait avec toutes ses forces pour soutenir l'avant-garde (*d*) qui devait prendre Strigau : ses troupes reçurent cette canonnade, à laquelle elle ne s'attendaient pas. En même temps, l'aile droite de la cavalerie prussienne se forma sous cette batterie, les gardes-du-corps se liant à droite avec la division Dumoulin, et la gauche des escadrons appuyant à ces bouquets de bois près de Ronstock. Les Prussiens, après deux charges consécutives, culbutèrent la

cavalerie saxonne qui s'enfuit à vau-de-route; les gardes-du-corps taillèrent en pièces les 2 bataillons qui s'étaient présentés au commencement de l'affaire devant M. Dumoulin.

Alors les grenadiers prussiens et le régiment d'Anhalt attaquèrent l'infanterie du duc de Weissenfels dans ces bouquets de bois, où elle commençait à se former (*ii*); ils la poussèrent et la délogèrent d'une digue où elle voulait se reformer. Ils traversèrent ensuite un étang pour attaquer la seconde ligne postée sur un terrain marécageux; ce combat, plus meurtrier que le premier, fut terminé aussi vite; les Saxons furent encore obligés de s'enfuir. Leurs généraux rallièrent quelques bataillons, en forme de triangle, sur une hauteur, pour couvrir leur retraite; mais la cavalerie prussienne de la droite, déjà victorieuse, se présenta sur leur flanc, en même temps que l'infanterie déboucha du bois pour les assaillir. M. de Kalckstein vint encore, avec quelques troupes de la seconde ligne, et déborda de beaucoup les Saxons, qui, dans cette extrémité, n'attendirent pas l'attaque et prirent la fuite. Le corps du duc de Weissenfels fut ainsi totalement battu avant que la gauche de l'armée fut entièrement formée. Il se passa encore plus d'un quart d'heure avant que cette gauche ne s'engageât avec les Autrichiens.

L'on avait averti le prince de Lorraine, à Haus-

dorf, du feu d'artillerie et de mousqueterie qu'on entendait ; il crut simplement que c'était le duc de Weissenfels qui attaquait Strigau, et n'en tint aucun compte. On lui dit enfin que les Saxons étaient en fuite, et que toute la campagne en était couverte; surquoi il s'habilla à la hâte et ordonna à l'armée d'avancer. Les Autrichiens marchaient à pas comptés, entre le ruisseau de Strigau et les bosquets de Ronstock, dans une grande plaine coupée seulement par des fossés qui séparent les propriétés. Dès que le margrave Charles et le prince de Prusse furent à portée des ennemis, ils les chargèrent vivement et les firent plier. Les grenadiers autrichiens se servirent alors avec intelligence des fossés dont nous venons de parler, et ils auraient pu mettre de l'ordre dans leur retraite, si le régiment des gardes ne les eût chassés deux fois à coups de baïonnettes.

Comme il n'y avait plus d'ennemis devant la droite, le roi lui fit faire un changement de front, pour se porter sur le flanc gauche et sur les derrières des Autrichiens (*h*). Ce mouvement fut un peu entravé, les troupes traversèrent, avec quelque peine, les bois et les marais de Ronstock: lorsqu'elles en sortirent pour attaquer l'ennemi, la gauche des Prussiens avait déjà gagné un terrain considérable. La cavalerie de cette gauche avait essuyé un contre-temps : à peine le général Kiau, avec sa brigade de 10 escadrons, avait-il

passé le pont du ruisseau de Strigau, qu'il se rompit : ce général prit le parti d'attaquer la cavalerie ennemie sans balancer; le général Ziéthen le joignit heureusement avec la réserve, culbuta, devant lui, tout ce qui voulut lui résister, et donna à M. de Nassau, qui commandait cette gauche, le temps de la faire passer à gué.

Dès que M. de Nassau eut formé son aile, il donna sur ce qu'il y avait encore de cavalerie ennemie devant lui, et la mit en déroute. Le général Polentz contribua beaucoup à ce succès; il s'était glissé, avec son infanterie, dans le village de Fregebeutel, d'où il enfilait la cavalerie autrichienne. Quelques décharges qu'elle reçut en flanc, la mirent en confusion et préparèrent sa défaite. M. de Gesler, qui commandait la seconde ligne, s'apercevant qu'il n'y avait là aucuns lauriers à cueillir, se retourna vers l'infanterie prussienne: comme il trouva les bataillons autrichiens un peu en confusion, il passa à travers les intervalles de l'infanterie, et, se formant sur trois colonnes, il fondit sur les Autrichiens avec une impétuosité incroyable. Les dragons en taillèrent en pièces un grand nombre; ils firent prisonniers 21 bataillons des régimens de Marshal, Braun, Tungern, Collowrath, Traun, Wurmbrand. Il y en eut beaucoup de tués, et cependant on fit 4,000 prisonniers et on s'empara de 66 drapeaux. Un fait aussi rare, aussi glorieux mérite d'être écrit en lettres

d'or dans les fastes prussiens. Les dragons de Bareith s'y couvrirent d'une gloire immortelle.

Cette belle action se fit en même temps que la droite des Prussiens se portait sur le flanc du prince de Lorraine, ce qui rendit le désordre de ses troupes complet. Tout se débanda et s'enfuit, dans la plus grande confusion, vers les montagnes. Les Saxons se retirèrent par Seiffersdorff. Le corps de bataille des Autrichiens se sauva par Cander, où ils s'arrêtèrent pour prendre quelques repos. Les trophées que les Prussiens remportèrent, dans cette journée glorieuse, furent 4 généraux, 200 officiers et 7,000 hommes prisonniers; 76 drapeaux, 7 étendards, 8 paires de timballes et 60 canons. Le champ de bataille était jonché de morts. Les ennemis y perdirent 4,000 hommes et 5,000 blessés.

L'arrière-garde du prince de Lorraine était composée des corps de Wallis et Nadasti, qui n'avaient point combattu; ils occupaient les hauteurs de Hohenfriedberg, dont on crut qu'il serait téméraire de vouloir les déloger. Les Prussiens occupaient les hauteurs de Cander; mais celles de Hohenfriedberg étaient à leur gauche. Frédéric jugea donc qu'il ne fallait pas s'exposer à perdre, par une fougue imprudente, ce qu'on avait gagné par la sagesse. Il fit un pont d'or à l'ennemi.

L'armée suivit, le 6, le corps de Dumoulin, et se porta sur Landshut; elle prit ensuite le che-

min de Friedland et de Nachod. Le camp des Autrichiens était derrière l'Elbe entre Schmirsitz et Jaromirs.

Les combinaisons de Frédéric pour la bataille de Hohenfriedberg appartiennent, sans contredit, à ses plus belles opérations. On lui doit les plus grands éloges pour l'habileté avec laquelle il sut choisir sa position, afin d'attendre l'armée ennemie au débouché des gorges. On voit, par la relation, que l'aile gauche des ennemis, formée de Saxons, était déjà accablée, avant que rien ne fut disposé à la soutenir. Lorsqu'elle fut hors de combat, le centre se trouva alors attaqué de front et sur son extrême gauche, par une masse de forces imposantes, et il était difficile qu'il ne fut pas battu et culbuté dans une position à laquelle l'attaque bien combinée de la cavalerie prussienne, commandée par Gesler, vint bientôt mettre le complément. Jamais l'emploi des troupes ne présenta une application plus exacte des principes. Si le système des grandes opérations de Frédéric avait été au niveau de son système de bataille, l'armée autrichienne eût été détruite, car le roi avait une des plus belles armées qu'il ait jamais eues; mais, à cette époque, l'art de profiter de la victoire, toute l'étendue du possible, n'étaient point connus.

Frédéric ne jugea pas devoir rester long-temps devant la position formidable que le prince Charles avait prise près de Konigsgratz. Le défaut des vivres, occasionné par les courses des fameux partisans Trenk, Franquini et Nadasti, joint à la saison avancée, engagea le roi à se rapprocher de la Silésie. Il vint camper, le 19 de septembre, à Staudenz près de Soor. (Pl. 1, n° 4, AA.)

Par une contradiction fort singulière, le prince Charles ne jugea pas comme le roi que la saison fut trop avancée pour opérer; il le suivit, et vint camper, le 29, à Konigshof. L'armée prussienne, réduite à 20,000 hommes, par 4 à 5 grands détachemens qu'elle avait cru devoir faire pour couvrir la Silésie et les communications avec cette province, ne jugea pas devoir s'engager, loin de ses frontières, contre des forces trois fois plus nombreuses. Elle voulait continuer à se rapprocher des montagnes.

Bataille de Soor.

Les troupes reçurent ordre de se mettre en mouvement, le lendemain 30 septembre à dix heures. A quatre heures du matin, pendant que le roi avait auprès de lui les généraux du jour pour leur dicter les dispositions de la marche, un officier vint l'avertir que les grand'gardes de

la droite du camp découvraient une longue ligne de cavalerie, et qu'autant qu'on en pouvait juger par l'étendue de la poussière, ce devait être toute l'armée ennemie. Quelques officiers vinrent, un moment après, rapporter que plusieurs corps autrichiens commençaient à se déployer vers le flanc droit du camp. Sur ces nouvelles, les troupes reçurent ordre de prendre incessamment les armes, et le roi se rendit auprès des grand'gardes, pour juger, par ses propres yeux, de l'état des choses et du parti qu'il y avait à prendre. Il faut, pour se faire une juste idée de la bataille de Soor, se représenter exactement le terrain sur lequel elle se donna. (Pl. 1, n° 4.). Dans la position où était l'armée avant la bataille, sa droite s'appuyait à un petit bois gardé par un bataillon de grenadiers, et le village de Burckersdorf était sur le flanc droit, qui s'étendait de Prausnitz jusqu'au chemin de Trautenau; ce village n'était point occupé parce qu'il est situé dans un bas fond, et que les maisons en sont isolées: ce ravin régnait jusqu'à l'extrémité de la droite, et séparait le camp d'une hauteur assez élevée qui s'étendait depuis le chemin de Burckersdorf jusqu'à Prausnitz, et sur laquelle on avait placé les hussards et les gardes du camp. Le front de l'armée était couvert par le village de Staudentz, au-delà duquel régnaient des montagnes et des bois qui tenaient à la grande forêt

de Konigs-Silva (n° 4, *aa*). La gauche de la petite armée prussienne était appuyée à un ravin impraticable. Deux chemins menaient à Trautenau; l'un, en laissant Burckersdorf à gauche, passait par un petit défilé, et traversait ensuite une plaine; l'autre partait de la gauche de l'armée, passait par une vallée pleine de défilés et par le village de Rudersdorf, et conduisait à Trautenau, plutôt par des sentiers que par une route battue.

Lorsque le roi arriva à ses grand'gardes, il vit que les Autrichiens commençaient à se former (*b b*), et il jugea qu'il serait plus téméraire de se retirer à travers des défilés, en face d'une armée supérieure, que de l'attaquer malgré la prodigieuse infériorité du nombre. Le prince de Lorraine avait bien compté que le roi prendrait le parti de la retraite, et c'était sur quoi il avait fait sa disposition. Il voulait engager une affaire d'arrière-garde, et il est sûr que cela lui aurait réussi; mais Frédéric prit, sans balancer, le parti de l'attaquer, parce qu'il était plus glorieux d'être écrasé en vendant chèrement sa vie, que de périr dans une retraite qui eût assurément dégénéré en fuite ignominieuse.

Quelque danger qu'il y ait à manœuvrer en présence d'un ennemi déjà rangé en bataille, les Prussiens firent un changement de front à droite, pour présenter un front parallèle (*dd*). Cette

manœuvre délicate se fit avec un ordre et une célérité inconcevable; mais le roi ne put présenter qu'une ligne aux Autrichiens, qui étaient sur trois lignes de profondeur. Il fallut même que le déployement s'exécutât sous le feu de 28 pièces de canon (c), d'un bon nombre de grenades qu'ils jetaient parmi la cavalerie. Cependant rien ne déconcerta les Prussiens, aucun soldat ne parut craindre, aucun ne quitta son rang. Quelque diligence que l'on employât à se former ainsi, la droite fut exposée, près d'une demi-heure, au canon de l'ennemi, avant que la gauche fut entièrement sortie du camp. Lorsque cette opération fut terminée, le maréchal de Buddenbrock reçut ordre d'attaquer avec la cavalerie (e), ce qu'il exécuta sans balancer. Les Autrichiens avaient mal choisi leur terrain; la cavalerie avait derrière elle une espèce de précipice; elle était sur trois lignes, auxquelles le terrain étroit n'avait pas permis de donner une distance convenable; à peine y avait-il, entre chaque ligne, vingt pas d'intervalle. Ils tirèrent de la carabine, selon leur usage, mais n'eurent pas le temps de mettre l'épée à la main, et furent culbutés, en partie dans le ravin qu'ils avaient derrière eux, et en partie sur leur propre infanterie. Cela devait arriver, car la première ligne renversée devait nécessairement se jeter sur la seconde; celle-là sur la troisième, et il n'y avait point d'espace

où ces corps, qui comptaient 50 escadrons, pussent se reformer.

La première brigade de l'infanterie de la droite des Prussiens, animée par ce succès, se hâta trop d'attaquer les batteries des Autrichiens dont nous avons parlé. Vingt-huit canons, chargés à mitraille, éclaircirent, dans un moment, les rangs des assaillans et les firent plier. Cinq bataillons, dans lesquels consistait toute la réserve, arrivèrent fort à propos; ceux qui avaient été repoussés se reformèrent auprès d'eux; et, d'un effort commun, ces 10 bataillons emportèrent la hauteur et la batterie (*c*). M. de Bonin, lieutenant-général, et M. de Geist, colonel, eurent la principale part à cette belle action. Alors, on aperçut une grosse colonne d'ennemis qui venait de leur droite et qui descendait des hauteurs pour s'emparer de Burckersdorf. Le roi les prévint, en bordant ce village d'un bataillon de Kalckstein; on mit le feu aux maisons les plus éloignées vers la gauche pour couvrir ce bataillon, pendant que l'infanterie de la gauche se formait derrière. Ce bataillon fit un feu de peloton contre l'ennemi, comme il l'eût fait sur une place d'exercice, et la colonne se retira en fuyant. La cavalerie de la droite des Prussiens se trouvant inutile à l'endroit où elle était, à cause du précipice dans lequel elle avait jeté les Autrichiens, on laissa donc les cuirassiers de Buddenbrock et quelques hussards pour

suivre l'infanterie de cette aile en seconde ligne. Les gendarmes et les régimens Prince de Prusse, Rotfembourg et Kiau, formant 20 escadrons, furent portés à la gauche de l'armée pour y renforcer cette aile, tandis que l'infanterie de la droite prenait celle de l'ennemi en flanc, et la menait battant devant elle, en la faisant replier sur l'extrémité opposée. Les gardes, qui étaient au centre de la ligne, conduites par le prince Ferdinand de Brunswick, attaquèrent alors une hauteur que les ennemis tenaient encore : elle était escarpée et chargée de bois. Elle fut emportée; mais ce qu'il y eut de singulier, c'est que le prince Louis de Brunswick défendait ce poste contre son frère : le prince Ferdinand se distingua beaucoup dans cette occasion.

Le terrain n'offrait alternativement que ravins et hauteurs, ce qui engageait sans cesse de nouveaux combats, car les Autrichiens tâchaient de de se rallier dans toutes les positions; mais, repoussés à plusieurs reprises, la confusion devint générale, et à la retraite succéda la fuite. Toute la campagne était couverte de soldats débandés; cavaliers et fantassins, tout était pêle-mêle. Tandis que l'armée prussienne victorieuse poursuivait les vaincus à grands pas, les cuirassiers de Bornstedt, qui combattaient à la gauche, enveloppèrent le régiment de Damnitz et un bataillon de Collowrath, prirent 10 drapeaux et firent

1,700 prisonniers. Le reste de la cavalerie de la gauche ne put atteindre les escadrons autrichiens, qui évitèrent de s'engager et se retirèrent en assez bon ordre dans la forêt de Silva. Le roi arrêta la poursuite au village de Soor, en arrière duquel se trouve cette forêt, où il eût été trop hasardeux de suivre l'ennemi, pour risquer, mal à propos, tous les avantages qu'on venait d'obtenir. C'était bien assez qu'un corps de 18,000 hommes en eût battu au-delà de 40,000; et même il n'y avait rien à gagner en se hasardant d'aller plus loin. Les Prussiens perdirent 3,000 hommes hors de combat. Les vaincus perdirent 22 canons, 10 drapeaux, 2 étendards, 30 officiers et 2,000 prisonniers : ils eurent 6,000 tués ou blessés.

Cette bataille de Soor est incontestablement une des plus glorieuses pour Frédéric. En jetant un coup-d'œil sur le plan, on verra que sa disposition de combat fut à peu près oblique comme celle de Leuthen et en espèce d'échelon sur la droite comme celle de Hohenfriedberg. Le roi mit en action sa droite renforcée contre l'extrême gauche de l'ennemi, tandis que la gauche refusée, tenait en échec le reste de l'armée. La ligne autrichienne, prise par son extrémité, fut battue successivement comme à Lissa, et le village de Bukerdorf eut la même importance relative que celui de Leuthen : je renvoie donc mes lecteurs aux chapitres VI et VII, qui traitent de cette ba-

taille mémorable. Toutes les observations que j'y ai faites, sont applicables à la bataille de Soor.

La saison avancée engagea le roi à prendre ses quartiers-d'hiver en Silésie. Son armée éprouva quelques pertes en repassant les montagnes (16 octobre). Il en remit le commandement au prince Léopold d'Anhalt-Dessau, et se rendit à Berlin le 28. Il avait conclu, le 26 d'août, avec l'Angleterre, la convention de Hanovre.

Les cours de Vienne et de Dresde projetaient une campagne d'hiver: le lieutenant-général, comte de Grun amenait, des bords du Rhin, 10,000 Autrichiens destinés à marcher par la Saxe sur Berlin, tandis que la grande armée du prince Charles s'y porterait par la Lusace.

Lorsque Frédéric vit qu'il ne pouvait espérer de faire rentrer dans son alliance le roi de Pologne, électeur de Saxe, qui fournissait des troupes à la cour de Vienne, avait fait assembler, dans le duché de Magdebourg, sous les ordres du prince d'Anhalt, une armée qui avait pris ses quartiers dès le 15 d'octobre. Celle des Saxons, postée près de Leipsick, suivit cet exemple, de manière cependant à pouvoir se réunir en vingt-quatre heures.

Le roi, ayant pénétré le dessein des ennemis, résolut d'agir lui-même offensivement. L'armée du prince d'Anhalt, forte de 24,000 hommes, se rassembla aux environs de Halle; et Frédéric partit, le 16 de novembre, de Berlin pour la Silésie, où il joignit ses troupes cantonnées le long du

Bober entre Buntzlau et Loëwenberg. Le monarque, sentant tout le prix du temps, prit ses mesures pour opérer sans délai. Il se mit en mouvement, le 22, arriva, le 23, à Naumbourg sur la Queiss, traversa cette rivière et pénétra en Saxe, à la tête de 35,000 hommes. Il enleva, le même jour, un quartier de Saxons à Gros-Hennersdorf, leur prit 6 drapeaux, 4 canons et plus de 900 hommes. Le 25, il s'empara des magasins que les alliés avaient rassemblés à Gorlitz pour leur grande expédition.

Le roi de Pologne, alarmé de l'approche des Prussiens, quitta Dresde et se réfugia à Prague. Le prince Charles, ayant perdu ses magasins, rentra en Bohême, le 27, par Gabel; mais il ne renonça pas à son dessein, et se proposa de revenir en Saxe par Aussig et Peterswald. Frédéric écrivit, à cette occasion, au prince d'Anhalt à Leipsick : « J'ai frappé mon coup en Lusace, » frappez le vôtre à Leipsick, et je compte vous » revoir à Dresde. »

Le prince d'Anhalt décampe de Halle, la nuit du 28 au 29, pénètre subitement en Saxe, chasse, le 29, le général Sibilsky de Skeuditz, déloge, le même jour, le lieutenant-général Renard des retranchemens construits près de Leipsick, et force cette ville à capituler le lendemain. Il marche, le 1.er décembre, à Eulenbourg; l'armée arrive, le 6, à Torgau.

Le roi, qui était en Lusace, voulant joindre

le prince d'Anhalt par Meissen, lui ordonna de s'approcher de cette ville, et fit prendre les devans, au lieutenant-général Lehwald, avec 40 escadrons et 10 bataillons, faisant environ 10,000 hommes. Alembeck, général-major saxon, qui occupait Meissen avec des grenadiers, fut sommé, le 12, par Lehwald, d'un côté, et de l'autre, par le prince, qui s'était mis en marche la veille. Cet officier se retira, pendant la nuit, et joignit l'armée saxonne campée à Kesselsdorf, à une lieue de Dresde, sous les ordres du maréchal Rutowski, au nombre d'environ 25,000 hommes, sans compter le corps autrichien du général Grun. Lehwald passa l'Elbe et joignit le prince d'Anhalt-Dessau. Il semblait pressant d'opérer, car le prince Charles campait déjà entre Pirna et Plauen, avec la grande armée. Le prince d'Anhalt résolut donc d'attaquer les Saxons sans attendre l'arrivée du roi, et de les battre avant que la jonction avec les Autrichiens pût s'effectuer. Le général prussien attaqua, près de Wilsdruf, un poste avancé de l'ennemi qui se retira sur Kesselsdorf. Les Saxons étaient postés près de cette ville, ayant, à leur droite, le corps auxiliaire autrichien du général Grun, fort de 10,000 hommes. La gauche de Rutowski était couverte de 30 gros canons, et son centre, de 50 pièces de divers calibres, sous le feu desquelles le prince d'Anhalt rangea son armée en bataille, parallèlement à celle de l'ennemi. Trois bataillons de grenadiers et 1 régi-

ment d'infanterie engagèrent l'action par une attaque sur le village de Kesselsdorf, qui se trouvait défendu par tous les grenadiers saxons. Le feu de leur artillerie obligea les Prussiens d'abandonner une hauteur couverte de glaces dont ils s'étaient emparés. Ils se rallièrent et revinrent à la charge, mais ils furent repoussés, une seconde fois, avec beaucoup de perte.

Les grenadiers saxons sortirent alors de Kesselsdorf pour les poursuivre; une division de dragons prussiens fondit, dans ce moment, sur eux, les repoussa et les força à regagner leur premier poste en désordre. Lehwald, qui conduisait l'aile droite de l'infanterie, les serre de près, se rend maître de leurs batteries, occupe les hauteurs voisines de Kesselsdorf; et, par ce mouvement, tourne le flanc de l'ennemi, qui, enfilé dans toute l'étendue de son front, par le feu des Prussiens, est bientôt mis en déroute. En même temps, le prince Maurice d'Anhalt-Dessau traversait un ravin profond, avec 9 bataillons de l'aile gauche, et enfonçait la droite des Saxons. Ces braves troupes résistèrent vaillamment; mais elles furent forcées à s'enfuir vers Dresde, elles joignirent ensuite le prince de Lorraine, et se réfugièrent avec lui en Bohême.

Le général Grun prit la même route, sans avoir eu la moindre part à l'action; et l'armée victorieuse campa, à l'entrée de la nuit, entre Leuteritz et Franken : elle eût 3,000 hommes hors

de combat. Les Saxons eurent 4,500 tués ou blessés, 5 généraux, 300 officiers et 5,000 soldats prisonniers; ils perdirent en outre 48 canons et 8 drapeaux.

Le jour de la bataille, le roi arriva à Meissen: le 16, ses troupes passèrent l'Elbe, et il marcha avec son infanterie à Wilsdruf. Le lendemain 17, il joignit le prince d'Anhalt qui s'était porté devant Dresde, où commandait le lieutenant-général Bosc, qui tenta en vain d'obtenir une capitulation; il fut obligé d'ouvrir les portes de la ville, et de se rendre prisonnier de guerre avec 4,000 hommes. La paix fut conclue le 25, à Dresde, entre l'impératrice, le roi de Pologne, électeur de Saxe, et le roi de Prusse, par la médiation du lord Williers, ambassadeur d'Angleterre. La Silésie et le comté de Glatz furent de nouveau assurés à Frédéric, conformément au traité de Breslau. Pendant que le roi terminait, d'une manière si glorieuse, une campagne qu'il avait conduite sans le secours d'aucun allié, les Français étaient restés à peu près oisifs sur le Rhin, et avaient porté leurs plus grands efforts sur la Flandres, où le maréchal de Saxe gagna la célèbre bataille de Fontenoy, sur l'armée Anglo-Hanovrienne, conduite par le duc de Cumberland.

La paix de Dresde laissa à Frédéric un repos d'environ dix années, pendant lesquelles il ne se passa aucun événement remarquable. Il avait fini la guerre avec une armée d'environ 90,000 com-

battans : il l'augmenta en silence, parce qu'il était persuadé que la cour de Vienne profite ait de la première occasion favorable pour tenter de lui arracher la Silésie. Un trésor et une armée nombreuse concouraient, il est vrai, à consolider la puissance de la Prusse ; mais le monarque sentit que ces moyens ne rempliraient qu'imparfaitement ce but, s'il manquait de généraux instruits dans la théorie et dans la pratique des grandes scènes de la guerre. Il s'attacha donc à les former dans ses camps de paix, dont il retira un double avantage ; car, en même temps qu'il instruisait ses officiers, ses troupes devinrent les plus manœuvrières de l'Europe. Sa cavalerie, surtout, atteignit un degré de perfection, peut-être, plus étonnant encore que celui de son infanterie. Ce fut dans cet intervalle qu'il rédigea son instruction à ses généraux.

Je ne ferai pas de plus longues réflexions sur ces campagnes, qui ne sont ici que comme accessoires. On observera seulement que les projets des généraux autrichiens y furent moins compassés que dans la guerre de sept ans, pendant laquelle l'art fit réellement un pas rétrograde dans les armées impériales. Frédéric, au contraire, se perfectionna, comme nous allons le voir par la relation de cette guerre mémorable, dont on a, au reste, exagéré les résultats et les combinaisons.

TRAITÉ

DES GRANDES

OPÉRATIONS MILITAIRES.

GUERRE DE SEPT ANS.

Coup-d'œil sur les motifs de cette guerre.

DANS un discours préliminaire assez étendu, Lloyd a cru devoir exposer les raisons politiques qui engagèrent les différentes puissances dans cette guerre mémorable. Je me bornerai à une analyse très-succincte de cette pièce uniquement diplomatique, et par conséquent étrangère à l'art pour lequel j'écris.

L'auteur a pensé que le but de la France était d'envahir les possessions du roi d'Angleterre en Allemagne, afin de rétablir une balance qu'elle ne pouvait plus attendre de sa marine, et de changer, à la paix, ses conquêtes contre les colonies que les Anglais pourraient lui enlever.

Cette conjecture est sans doute fondée sur un raisonnement sain; mais ce qu'il est difficile d'imaginer, c'est que Lloyd ait voulu justifier et présenter, comme un plan bien conçu, l'alliance monstrueuse du cabinet de Versailles avec celui de Vienne, pour la destruction de Frédéric.

L'Autriche exerçait, à cette époque, une influence décisive sur l'empire germanique, et menaçait de le réduire entièrement sous sa domination : il est incontestable que si cet événement fut arrivé sous le règne d'une monarchie faible, désorganisée, livrée aux vices d'une cour immorale et effeminée, l'Europe entière eût changé de face, et la France aurait été écrasée sous le poids de ce colosse formidable (1). Le roi de Prusse était le seul obstacle qui se présentât à l'exécution de ce plan; il était le seul prince qui pût partager cette influence sur l'empire avec l'Autriche, et lutter contre elle en faveur de la gothique constitution germanique.

La conduite de Frédéric dans la guerre de la succession, en 1778, et à l'époque des projets d'échange de la Flandre contre la Bavière, prouve suffisamment mon assertion. Quelle vigueur ne

---

(1) Les états héréditaires de la maison d'Autriche et l'empire germanique réunis présentaient alors une population d'environ cinquante millions d'habitans, et une force militaire proportionnée.

déploya-t-il pas pour déjouer les vues profondes de Joseph, qui menaçaient l'indépendance de l'Allemagne! L'Autriche aurait doublé ses forces en les concentrant et en couvrant ses frontières du puissant électorat de Bavière, qu'elle eût obtenu en abandonnant la Flandre, possession lointaine, toujours coûteuse, toujours envahie; elle aurait ainsi acquis, par une seule combinaison, cette influence qu'elle n'avait pu obtenir par la force. Frédéric s'éveille, sonne l'alarme dans toute l'Allemagne, prononce son opposition par des manifestes, et provoque une ligue. Il réussit, et tandis que l'Europe reste dans l'apathie, il est encore une fois proclamé le sauveur de l'empire: et c'était pour anéantir ce prince, que la France réunissait ses forces à celles de Marie-Thérèse!

Louis XV pouvait envahir le Hanovre sans combattre les Prussiens; et s'il voulait absolument une autre guerre continentale, il valait mieux la faire à Marie-Thérèse qu'à Frédéric. La conservation de quelques colonies ne justifiait pas l'étonnant projet de placer l'Autriche au faîte de la puissance, et de lui procurer la suprématie sur toute l'Europe. La France a prouvé dès-lors que ces colonies ne valaient pas la force continentale qu'elle a aujourd'hui, et la grandeur dont son monarque l'a entourée.

Quant aux raisons qui déterminèrent le cabinet de Vienne à faire la guerre, elles étaient

naturelles. L'Autriche voulait dominer, elle avait perdu la Silésie, un des fleurons de sa couronne: sa rivalité avec la Prusse était celle de Rome et de Carthage. Elle avait à la tête du ministère l'habile prince de Kaunitz. Ce diplomate célèbre eut le talent de persuader à toutes les cours qu'il était de leur intérêt d'effacer la Prusse du tableau des puissances, et de reconnaître la prépondérance du cabinet de Vienne. Il réussit ainsi à former une coalition formidable, à laquelle il était vraisemblable que Frédéric ne résisterait pas.

Le roi de Prusse n'avait d'autre but que celui de se défendre; il est vrai qu'il attaqua, mais il était instruit des trames ourdies contre lui, et ne pouvait les déjouer qu'en prévenant ses ennemis, et en empêchant la réunion de leurs forces.

La Russie ne pouvait avoir de raisons pour combattre le roi, que celles d'une politique profonde dont les vues éloignées paraissaient redouter les barrières que lui offrirait la Prusse, si Frédéric s'agrandissait encore et laissait un successeur qui marchât sur ses traces. Un tel voisin devenait importun, même redoutable pour une nation qui comptait se placer un jour au premier rang des puissances de l'Europe.

La Pologne et la Suède obéirent plutôt à l'impulsion étrangère qu'à leurs véritables intérêts; c'est le rôle de toutes les puissances faibles ou mal gouvernées, lorsqu'elles sont voisines des

grands états qui se font la guerre. L'électeur de Saxe en fut la victime : il aurait pu l'éviter en se rangeant du côté de la Prusse; mais était-il probable qu'elle pût résister? Dans le cas contraire, l'électeur n'avait-il pas tout à craindre des vainqueurs, s'il eût combattu pour le roi, ou maintenu seulement sa neutralité?

La Suède fit également la guerre, parce qu'elle avait plus à craindre de la Russie que des Prussiens, et qu'elle pouvait gagner des subsides. La garantie du traité de Westphalie fut le prétexte de ses hostilités.

Notes sur le théâtre de la guerre.

Le théâtre principal des opérations du roi se trouve présenté, par aperçu, dans la planche 2; je ne crois pas devoir en faire une description particulière.

On verra par la planche 20 figure 2, que la Bohême formait une ligne centrale et saillante; elle était coupée par l'Elbe, qui devenait le point de démarcation central des bases d'opérations. La Silésie et la Moravie étaient, pour le roi, la ligne d'opération de gauche; la Saxe était celle de droite, la Lusace au centre. Ce centre n'avait que deux mauvaises communications, par Zittau, Gabel, etc.

Il était ainsi difficile que le roi y marchât avec autant d'avantage que par la gauche sur la Moravie, d'où il pouvait frapper des coups décisifs au cœur des états de ses ennemis. La ligne d'opérations de droite ne menait les Prussiens que sur Prague; elle ne devait être qu'accessoire, parce qu'elle présentait des difficultés presque insurmontables; qu'elle n'offrait pas, comme la ligne de gauche, une base couverte par de bonnes places, et que des succès sur ce point n'avaient aucun résultat décisif.

Le théâtre des opérations offensives des Autrichiens était naturellement inverse; leur droite, opposée à la gauche du roi, avait toujours les places de Silésie pour obstacle; des succès sur cette ligne ne les menaient à rien. Ils avaient tous les avantages à porter leurs efforts par leur gauche en Saxe, sur la rive droite de l'Elbe, parce qu'ils attaquaient la partie faible des frontières du roi.

La Bohême offrait aux Autrichiens la ligne défensive la plus avantageuse. Sa configuration saillante au centre de tout le théâtre des opérations, donnait les moyens de rassembler les masses concentriquement sur l'Elbe, et de les porter de même offensivement sur Dresde, ou sur la Silésie avec la même facilité. La chaîne de montagnes qui sépare ce pays de tous ceux qui l'avoisinent, était en majeure partie au pouvoir des Autrichiens, et leur donnait de grands avantages offensifs et dé-

fensifs; il n'y avait qu'une opération en masse sur la Moravie qui pût tourner toutes ces positions, les rendre inutiles, et forcer l'armée autrichienne à venir combattre sur un terrain moins avantageux.

Je ne donnerai pas comme Lloyd une longue description du théâtre de la guerre, cela ne mène à rien; lorsqu'on veut faire de grands mouvemens stratégiques, on trouve des chemins par-tout. Je ne le suivrai pas dans l'énumération de camps qui n'ont point été occupés : un bon camp ne décide pas des opérations de la guerre.

La planche 2.ᵉ suffira pour donner une idée générale des lignes de montagnes et de fleuves. J'aurais désiré pouvoir donner les cartes nécessaires pour l'intelligence de tous les mouvemens, mais cette entreprise eût été trop coûteuse; ceux qui voudront les suivre dans tous les détails, pourront le faire sur les cartes déjà connues; c'est-à-dire Julien, Muller, Pétri, et surtout sur celles de Backenberg, où les marches sont indiquées.

Je ne dirai rien non plus de l'importance des forteresses; tout le monde sait que la Silésie avait huit places assez médiocres, mais qui étaient toujours favorables pour couvrir des communications et des dépôts, et qui eurent une trop grande influence sur les opérations de la guerre de sept ans. A cette époque, des armées de 100,000 hommes n'osèrent pas marcher en avant, de peur que la gar-

nison de Schweidnitz, qui était de 6,000 hommes, ne leur coupât la retraite!

Neisse et Glatz étaient les places les plus avantageuses pour les opérations offensives du roi. Schweidnitz couvrait faiblement l'issue des défilés qui conduisent de Bohême en Silésie par Friedland. Glatz avait le même avantage pour les débouchés qui conduisent de Konigsgratz à Neisse; Custrin et Glogau couvraient l'Oder du côté de la Pologne, et donnaient, ainsi que Breslau, Brigg et Cosel, l'avantage d'être maître des ponts et des deux rives de ce fleuve; Stettin et Colberg étaient des points importans relativement à des débarquemens russes.

Du côté de la Saxe, les Prussiens avaient Dresde, tout le reste du pays était ouvert; les Autrichiens n'avaient sur toutes leurs frontières que Prague et Olmutz : Egra n'eut aucune importance pour les opérations de ette guerre.

CHAPITRE PREMIER.

Campagne de 1756; invasion de la Saxe; bataille de Lowositz; observations.

Frédéric, informé qu'une coalition se préparait contre lui, chercha, en négociant avec le cabinet de Vienne, à gagner du temps pour la dissoudre ou pour en affaiblir au moins les efforts. Ses propositions ayant été rejetées, il résolut de prévenir ses ennemis, et de porter la guerre dans leur propre pays, avant qu'ils eussent fait leurs dispositions pour envahir le sien.

Le roi avait 120,000 hommes prêts à entrer en campagne; les Autrichiens au contraire n'étaient point en mesure; ils commençaient seulement à rassembler des corps d'armée, et les régimens venaient de Flandre, d'Italie, et des frontières de la Turquie, par des routes divergentes qui toutes devaient aboutir à Vienne. Les Russes étaient derrière la Duina, et leurs troupes se trouvaient encore répandues sur la surface immense de ce vaste empire.

Frédéric pouvait profiter de ces avantages incalculables, pour accabler les faibles corps de la Moravie ou de la Bohême, et pour s'emparer en-

suite de Vienne et de la ligne du Danube jusqu'à Lintz ou Passau. Il préféra s'emparer de la Saxe, qui lui procurait de grandes ressources, et qui couvrait ses états du côté de l'Elbe, où ils étaient le plus mal gardés. Le roi s'y crut d'autant plus autorisé, qu'il avait été informé de l'adhésion secrète de l'électeur à tous les projets formés pour sa ruine.

Une armée forte de 70 bataillons et 80 escadrons entra donc dans cet électorat, le 29 août, sur trois points. L'aile droite, sous les ordres du duc Ferdinand de Brunswick, marcha de Magdebourg par Halle, Léipsig, Borna, Chemnitz, Freyberg et Dippodiswalde, sur Dresde, qui était le rendez-vous de l'armée. Le centre, commandé par le roi, marcha de Wittenberg sur la rive gauche de l'Elbe, par Torgau, Meissen, Kesselsdorf, à Dresde. La gauche, sous le duc de Bévern, marcha de Francfort sur l'Oder, par Elsterwarda, Bautzen, Stolpen et Lohmen, où elle campa vis-à-vis de Pirna, sur la droite de l'Elbe.

L'armée fut réunie près de Dresde, le 6 septembre. Cette marche paraît fort bien combinée; il ne se trouvait en Saxe que 15,000 hommes qui n'étaient pas réunis; lors même qu'ils auraient formé un corps d'armée, il eût été inférieur à chacune des colonnes prussiennes, et n'aurait pu s'opposer à une d'elles, sans être tourné par les

deux autres; on en sera convaincu, en jettant un coup-d'œil sur la carte.

L'événement prouva la sagesse de ces dispositions; les Saxons furent obligés d'abandonner le pays, et de se retirer au nombre de 14,000 dans le fameux camp de Pirna. Ils choisirent cette position, parce qu'ils la croyaient imprenable, et qu'elle assurait leurs communications avec la Bohême, d'où ils attendaient des secours, et où ils pouvaient se retirer au besoin. L'électeur, encouragé par ces avantages, refusa toutes les propositions de Frédéric.

Le roi qui n'avait pas compté sur cette résistance, et qui méditait l'invasion de la Bohême, avait ordonné au maréchal Schwérin de pénétrer dans ce royaume par Nachod, avec 33 bataillons et 55 escadrons; mais, voyant que les Saxons ne voulaient pas entrer dans ses projets, et qu'ils étaient trop bien postés pour être forcés, il fut obligé de changer son plan. Il pensa qu'il n'y aurait pas de sûreté à pénétrer en Bohême, en les laissant maîtres de l'Elbe derrière lui, parce qu'il n'avait aucun magasin dans ce pays, et que le défaut de transports ne permettait pas d'emmener le peu de provisions qui restaient. Il résolut donc de réduire les Saxons, avant d'entreprendre d'autres opérations.

A cet effet, le roi détacha le duc Ferdinand de Brunswick à Johnsdorf, avec un corps consi-

dérable, pour empêcher les Autrichiens de secourir leurs alliés, et pour s'assurer en même temps des passages de la Bohême. Cette division fut commandée ensuite par le maréchal Keith, et portée successivement jusqu'à 28 bataillons et 69 escadrons. Le maréchal Schwérin reçut l'ordre de prendre position à Aujest, vis-à-vis de Konigsgratz, afin d'attirer sur ce point une partie des forces des Autrichiens, et d'affaiblir les efforts qu'ils pourraient faire pour débloquer les Saxons.

Soit que l'impératrice voulut cacher les desseins qu'elle avait formés contre le roi de Prusse, jusqu'à ce que tous les alliés fussent en état de les mettre à exécution, soit qu'elle se laissât guider par les conseils lents et irrésolus de son ministère, elle n'avait encore réuni aucun corps considérable en Bohême. Cependant, aussitôt que l'on eut appris les mouvemens des Prussiens, elle ordonna de former deux camps de toutes les troupes qui étaient alors dans les provinces voisines; le plus petit corps, commandé par le prince Piccolomini, devait rester à Konigsgratz, en opposition au maréchal Schwérin; le plus grand, commandé par le maréchal Broun, assemblé à Kollin, était destiné à marcher le plutôt possible au secours des Saxons.

Le roi campa à Gros-Zedlitz, près de Pirna, mais comme il ne pouvait attaquer l'ennemi avec apparence de succès, il se borna à le bloquer

et à le réduire par famine. L'impératrice, instruite de la situation des Saxons, et sachant que le sort de ces troupes déciderait si le théâtre de la guerre serait porté en Bohême ou en Saxe, ordonna au maréchal Broun de les secourir à quelque prix que ce fût. Alors le maréchal quitta son camp de Kollin, et marcha le 23 septembre à Budyn sur l'Eger, pour être à portée de se concerter avec eux sur les moyens de les débloquer. Il fut forcé d'y rester jusqu'au 30, pour attendre l'artillerie et les pontons qu'on préparait à Vienne.

Pendant ce temps, le roi prenait, autour du camp des Saxons, des positions qui avaient le double avantage de leur rendre la retraite impossible, et d'ôter aux Autrichiens tout moyen de les secourir. Lorsqu'il fut informé que le maréchal Broun était campé à Budyn, il résolut de se transporter auprès du maréchal Keith. Frédéric arriva le 29 à Aussig, d'où il partit le lendemain, avec une avant-garde de 8 bataillons et 15 escadrons, pour camper à Tirmitz sur la direction de Leutmeritz; il s'était fait précéder par le colonel Oelsnitz, avec un petit détachement, pour éclairer toutes les routes et les environs jusqu'à Lowositz, aussi loin que l'ennemi le permettrait. Cet officier devait également reconnaître la position occupée par le maréchal Broun; il rentra le soir, affirmant que l'armée autrichienne jetait des

ponts sur l'Eger, et qu'elle passerait cette rivière. Le roi ordonna de rompre de suite celui qui se trouvait à Aussig, fit occuper la ville par les grenadiers de Gemmingen et le deuxième bataillon de Zastrow; l'armée marcha sur deux colonnes, pour suivre l'avant-garde.

Lorsque les têtes de ces colonnes commencèrent à gagner la hauteur de Tirmitz, Frédéric repartit avec l'avant-garde, le 30, à trois heures du matin, et marcha par Staditz à Welmina, laissant Linay à gauche.

L'armée marcha par la droite, chaque aile formant une colonne. La première était composée de 6 bataillons, 30 escadrons et 30 pièces de canon; le maréchal Keith la conduisit par Linay, Boruslaw et Aujest. La seconde colonne, aux ordres du prince Henry, était composée de 12 bataillons, 20 escadrons et 20 pièces de 12; elle suivit la route de l'avant-garde.

Le roi, informé de la présence du général Wied à Lowositz, devait présumer qu'il aurait occupé les hauteurs de Lobosch, Radostiz et Kinitz; c'est ce qui l'avait décidé à camper près de Welmina. Cette position, située au pied des montagnes de Pascopol et de Kletschen, couvrant la route d'Aussig et de Toplitz, est très-bonne; son flanc droit était appuyé au Mittelgeburg, le gauche à l'Elbe, et le front couvert par une petite rivière d'un abord difficile. (Voyez pl. 4.)

Jusques-là, on n'avait aucune certitude que le maréchal Broun eût passé l'Eger, ce qui néanmoins avait eu lieu le 30 au matin. Lorsque le roi arriva avec l'avant-garde sur les hauteurs, entre Aujest et Kottermisch, il découvrit le camp des Autrichiens dans la plaine qui s'étend de Lowositz jusqu'à Sulowitz, son front couvert par le ruisseau marécageux de Morell. Frédéric ayant reconnu en même temps que les hauteurs de Radostiz et la montagne de Lobosch n'étaient point occupées, il ne balança pas un instant à y marcher avec la seule avant-garde, afin de s'en emparer de suite; mais, comme la journée était déjà un peu avancée, et que l'armée était loin de pouvoir le soutenir, il dût se contenter de placer quatre bataillons dans le vallon en CC, entre la montagne de Lobosch et celle de Radostiz; le prince de Bévern avec quatre autres bataillons près de Wogarna, pour observer la vallée qui s'étend depuis l'Elbe jusque derrière le Lobosch. Les hussards furent placés un peu à droite de l'infanterie, et les onze autres escadrons de cavalerie en deuxième ligne derrière ces hussards.

Comme les quatre premiers bataillons placés en C étaient insuffisans pour garder le terrain qu'ils devaient occuper, le roi résolut d'appeler à lui le corps du duc de Bévern; les chemins étaient si mauvais, que la réunion ne s'effectua qu'après minuit; pendant ce temps, la deuxième

colonne était arrivée; le roi en détacha de suite les 2 bataillons Blankensée pour soutenir ces 4 bataillons; les grenadiers Putkamer et le régiment Itzenplitz, occupèrent les hauteurs EE, près de Rechni-Aujest. Le reste de l'armée arrivé successivement traversa Welmina; elle passa la nuit sous les armes en GG.

Le premier octobre, le roi manda tous les lieutenans généraux, avant le jour, afin de reconnaître l'ennemi avec eux; mais à peine fut-il monté à cheval, qu'on vint lui annoncer le déploiement d'un corps de cavalerie ennemie dans la plaine. Il donna aussitôt l'ordre de faire avancer l'armée en bataille; chargea le duc de Bévern de conduire la gauche sur la montagne de Lobosch, et le duc de Brunswick de se porter avec la droite sur les hauteurs de Radostiz.

Dès que la gauche fut placée, Frédéric ordonna au duc de Bévern de conserver son poste, en lui défendant d'en sortir pour avancer ou poursuivre l'ennemi: son intention était de faire une conversion avec toute la ligne, sur le pivot de cette aile, et de s'emparer des villages en avant de son front, ainsi que du mont Homolka. Comme il s'aperçut que le terrain destiné à la première ligne, était trop étendu, il y fit entrer la seconde; de manière que l'infanterie était sur une seule ligne, la cavalerie se plaça derrière elle sur trois autres lignes.

Les dispositions du roi étaient parfaitement adaptées aux localités ; l'ennemi ayant négligé d'occuper les hauteurs dont nous avons parlé, et qui dominent tous les environs, on devait en conclure que son intention était de se retirer ou de passer l'Elbe à la faveur de la nuit ; le brouillard très-épais qui couvrit l'horison toute la matinée, lui aurait facilité l'une ou l'autre de ces opérations.

Frédéric, qui pénétrait tout ce que l'ennemi aurait pu tenter sur la rive droite de l'Elbe, crut effectivement que la cavalerie qui s'était déployée, et les croates postés dans les vignes, n'étaient autre chose qu'une arrière-garde. Le placement des troupes devait le fortifier dans cette opinion, car au moment où la gauche se formait sur les hauteurs, elle fut harcelée par le tiraillement de ces croates ; la cavalerie, battue par l'artillerie prussienne, prenait diverses positions, paraissant sans but et incertaine dans tous ses mouvemens : jusqu'à midi rien ne devait faire soupçonner la présence de l'armée autrichienne. Le maréchal Broun avait la réputation d'un général habile et expérimenté ; pouvoit-on présumer qu'il exposait sa cavalerie aussi long-temps à un feu meurtrier, sans en pouvoir recueillir le moindre avantage, tandis qu'il s'était ôté les moyens de la soutenir en plaçant sa ligne derrière un ruisseau maré-

cageux ? Son camp offre beaucoup de rapprochemens avec celui de Villeroi à Ramilies.

Le roi en occupant les hauteurs avait rempli son but, qui était d'empêcher le maréchal de délivrer les Saxons. Cette position fermait en effet le chemin qui conduisait à leur camp. Si Broun avait voulu opérer par des manœuvres stratégiques, ce qu'il ne pouvait obtenir par la force, l'armée prussienne aurait occupé plus rapidement que lui les montagnes qu'il devait traverser.

Toutes ces circonstances réunies justifient parfaitement la résolution que prit Frédéric de pousser, par une conversion à gauche, l'arrière-garde des Autrichiens sur l'Elbe, et de la ruiner totalement. Dans ce but, la cavalerie prussienne reçut ordre de traverser les intervalles de la droite de l'infanterie, et de charger les escadrons ennemis dans la plaine, à droite de Lowositz; elle les culbuta, les ramena jusque sous le feu de l'artillerie, et même sous celui de l'infanterie qui était placée dans les villages et dans les chemins creux; mais cette cavalerie fut enfin forcée à se retirer en O O. Loin de se décourager, elle se reforma, attaqua une seconde fois avec plus d'impétuosité encore, mit en déroute l'ennemi, et le poursuivit jusqu'à son infanterie (AA); les tentatives des hussards autrichiens sur les flancs furent repoussées par les dragons de Bareith. Le feu de

l'artillerie et de la mousqueterie, et de nouveaux renforts envoyés par le maréchal Broun, contraignirent alors cette brave troupe à la retraite.

La résistance que les Autrichiens venaient d'opposer aurait bien fait présumer au roi que toute l'armée était là, si dans ce moment le brouillard ne se fut dissipé.

Le maréchal Broun sentit aussitôt la faute qu'il avoit commise; enhardi par ses succès sur la cavalerie prussienne, il résolut de la réparer; il fit attaquer à cet effet la montagne de Lobosch par 11 bataillons et les croates, qui y marchèrent avec intrépidité. La défense fut également vigoureuse: presque tous les bataillons prussiens avaient épuisé leurs cartouches. Tandis que ceux qui en possédaient encore contenaient l'ennemi, le régiment de Bévern et les grenadiers de Jeune-Billerbeck ne balancèrent pas à se précipiter sur lui la baïonnette au bout du fusil, et entrèrent ainsi pêle-mêle dans Lowositz. Les attaques à la baïonnette s'effectuent plus souvent dans les relations que sur le champ de bataille; mais ici elle fut réellement employée. Cette affaire fut si vive, que les seuls régimens autrichiens, destinés à marcher sur la montagne, perdirent en un instant 1,373 hommes et 48 officiers.

Les Prussiens ne s'en tinrent pas à ce premier succès; tout ce qui était sur la montagne descendit rapidement et se porta sur Lowositz; les

régimens qui étaient plus loin à droite, suivirent le mouvement; cette ardeur entraîna un peu de confusion; plusieurs bataillons se dépassèrent, et formaient une espèce de masse. C'est ce qui a fait dire à Lloyd, comme à beaucoup d'autres, que l'infanterie prussienne marchait sur trois lignes, tandis que dans le fait elle n'en formait qu'une.

Lowositz ayant été enlevé, le maréchal prit une nouvelle position un peu plus reculée; la gauche et le centre, toujours derrière les ruisseaux marécageux, formaient un angle avec la ligne, faisant face à l'Elbe et à la plaine en arrière de Lowositz. Par cette disposition, le roi ne pouvait pas traverser le village pour se former dans la plaine, sous le feu d'une nombreuse artillerie, en se mettant l'Elbe à dos; cela eût été d'autant plus dangereux, que son armée aurait présenté le flanc pendant la marche. Ces raisons engagèrent les Prussiens à se contenter de l'avantage qu'ils venaient de remporter, et à laisser leur ligne derrière Lowositz (XX).

Tant que les Autrichiens seraient restés dans leur position, le roi n'aurait point rempli son but; l'action ne fut pas décisive, et par conséquent Broun, qui avait perdu moins de monde que les Prussiens, était en état de délivrer les Saxons aussi bien qu'auparavant : le roi ne pouvait pas non plus l'attaquer avec apparence de succès; car en passant le ruisseau marécageux, il aurait

exposé son armée aux obstacles que, par sa propre expérience, Broun avait trouvés insurmontables. Les talens supérieurs de Frédéric le tirèrent de cette situation; il porta le duc de Bévern avec un corps nombreux à Tschikowitz, pour menacer de tourner le flanc gauche des ennemis, et de les renfermer entre l'Elbe et l'Eger. Cette manœuvre réussit, le maréchal Broun en craignit les résultats, se hâta de repasser l'Eger, et occupa sans la moindre perte son ancien camp de Budyn.

Ainsi se termina l'affaire de Lowositz, qui commença à sept heures et finit à trois. Les deux partis s'attribuèrent la victoire. Il faut convenir que les Prussiens y avaient plus de droit que les Autrichiens, si l'on en juge d'après les suites de l'action, qui seules doivent en décider. La perte des Autrichiens montait à 3,000 hommes; celles des Prussiens fut de 3,300 tués, blessés ou prisonniers.

Le maréchal Broun n'ayant point réussi dans le projet de secourir ses alliés sur la rive gauche de l'Elbe, résolut de faire la même tentative sur la rive droite. Il fut convenu que les Saxons passeraient l'Elbe près de Konigstein dans la nuit du 11 octobre, et qu'ils attaqueraient les Prussiens le 12 au matin, pendant que le maréchal en ferait autant à Ramansdorf et Borsdorf. En conséquence, Broun, à la tête d'environ 8,000 hommes, passa l'Elbe près de Raudnitz, marcha

par Neustadtel, Rombourg et Hanspach, et arriva à Lichtenhayn, où il campa en attendant que les Prussiens et les Saxons fussent engagés.

Le temps avait été si orageux et si pluvieux, que les Saxons ne purent passer l'Elbe que le 13, à quatre heures du matin, même avec beaucoup de difficulté : ce retard donna aux Prussiens la facilité de renforcer tous leurs postes sur la droite de ce fleuve; de sorte que les Saxons y trouvèrent des forces plus nombreuses qu'ils ne le pensaient. Le terrain sur la droite de l'Elbe, aux environs de Pirna et de Konigstein, est entrecoupé de montagnes couvertes de bois épais, et séparées par des ravins profonds, où il y a très-peu de chemins praticables; les Prussiens les avaient occupées et les avaient fortifiées avec le plus grand soin par des retranchemens, des abatis, etc., etc. On distingue parmi ces montagnes le Lilienstein qui est extrêmement escarpé et si près de l'Elbe, qu'il n'y a d'espace entre sa base et les bords du fleuve que celui d'un chemin très-étroit. Les Saxons effectuèrent leur passage vis-à-vis de cette montagne, et tentèrent de se former, mais ils ne purent y réussir faute de terrain, et restèrent en désordre sur un plateau près du village d'Ebenheit.

Sur ces entrefaites les Prussiens étaient entrés dans le camp de Pirna, le 13 de grand matin; ils y avaient encore trouvé l'arrière-garde des ennemis qui tomba entre leurs mains avec beau-

coup de bagages, parce que le pont fut rompu avant que la plus grande partie eût pu le passer. L'armée, privée alors de toutes ressources, mourant de faim et de froid, ayant été sous les armes depuis la nuit du 12 jusqu'au 14, résolut de capituler, puisqu'elle n'avait d'ailleurs aucun espoir d'être secourue par Broun qui se trouvait encore à Lichtenhayn, et qui ne pouvait avancer plus près.

Broun, de son côté, ayant attendu plus de deux jours sans avoir aucune nouvelle des Saxons, crut qu'il était nécessaire de pourvoir à sa propre sûreté, et se retira. Il ne perdit pas plus de 200 hommes dans sa retraite : perte qui doit paraître légère, quand on considère que si les Prussiens campés à Lowositz eussent passé l'Elbe derrière lui, près de cette ville ou de Leumeritz, il eût été coupé.

Pendant que ceci se passait, Frédéric arriva le 14 au matin à son armée de Saxe; et le 18, après plusieurs négociations, il conclut avec le roi de Pologne, un traité dans lequel il fut stipulé que l'armée saxonne serait dispersée, et s'engagerait à ne point servir contre le roi de Prusse; que celui-ci resterait maître de la Saxe, et que le roi de Pologne aurait la liberté de se retirer dans son royaume.

Frédéric ayant ainsi rempli ses projets pour cette campagne, donna ordre à ses armées de

quitter la Bohême. Celle que commandait le maréchal Schwérin rétrograda sur la Silésie, et cantonna sur les frontières de la Bohême, depuis Zukmantel jusqu'à Greiffenberg. Celle du roi cantonna dans la Saxe, et forma un cordon depuis Egra jusqu'à Pirna; et de là, en traversant la Lusace, jusqu'à la Queiss.

Observations sur la campagne de 1756.

Lloyd et Tempelhof ont lutté d'opinion sur les combinaisons de cette campagne. Le premier a reproché avec quelque raison au roi, de n'avoir point su profiter de l'avantage du rassemblement de ses forces, pour entrer en action à la fin de 1755, ou au commencement de 1756, parce qu'il connoissait déjà à cette époque la coalition méditée contre lui. Par une contradiction étonnante, Lloyd approuve en même temps le roi d'avoir envahi la Saxe, tandis qu'il aurait eu bien plus d'avantage à pénétrer de suite en Moravie, et à marcher vivement par Olmutz sur Vienne. On pouvait par-là détacher les Saxons d'une alliance contraire à leurs intérêts, et porter des coups terribles à la maison d'Autriche, au cœur même de ses états, dans un moment où ses armées n'étaient point rassemblées. L'invasion de la Saxe au contraire devait aliéner cette nation pour ja-

mais, et empêcher des opérations décisives, pour s'amuser à bloquer dans un camp des troupes que l'on aurait pu considérer comme neutres.

Quant à l'exécution de cette opération, Lloyd prétend qu'elle fut bien conduite sous le rapport politique et militaire. Le roi connaissait trop bien les dispositions de la cour de Saxe à son égard, et la part qu'elle avait prise à la ligue qui s'était formée contre lui, pour se fier à aucune offre faite par cette cour. Il n'était pas prudent de laisser une armée de 14,000 hommes derrière lui, car le roi de Pologne, quoiqu'il promît de la disperser, pouvait la rassembler, l'augmenter même à son gré, et se trouver bientôt en état de faire repentir Frédéric de sa confiance (1).

La Saxe, considérée sous un rapport militaire, lui paraît d'une telle importance, qu'il serait impossible, sans en être le maître, d'attaquer l'Autriche de ce côté, avec la moindre apparence de succès. La richesse et la population de cet électorat permettent d'y lever et d'y entretenir 40,000 hommes. On peut former sur l'Elbe des maga-

(1) L'électeur Auguste promettant de ne pas réunir son armée, eût certainement tenu parole, si le roi avait envahi la Moravie et menacé la capitale de l'Autriche; il serait pour le moins resté neutre. On eut donc tous les torts de ne pas porter, dès le principe, des coups décisifs aux autrichiens.

sins d'où l'on tirerait des subsistances abondantes pour une armée qui occuperait la Bohême.

Lorsqu'on est maître de la Saxe et de la Silésie, on environne la Bohême, ce qui oblige les Autrichiens à diviser leur armée en plusieurs corps, et les empêche, par ce moyen, de s'opposer en forces à l'invasion de ce royaume; les guerres dont ce pays a été plusieurs fois le théâtre, justifient cette assertion (1). Si au contraire on n'est pas maître de la Saxe, on ne peut entrer en Bohême que par la Silésie, ce qui donne à l'ennemi la facilité de rassembler ses troupes (2); et

(1) Cette opinion de Lloyd est bien peu conforme aux principes qui paraissent faire la base de tous ses raisonnemens. Il a blâmé le roi d'être entré en Bohême sur deux lignes d'opérations, dans la campagne de 1757; et il prétend ici que la position de ce royaume, en donnant la facilité de l'envahir sur plusieurs points, est avantageuse pour une telle entreprise. Sans doute, on est forcé de faire éclairer les frontières d'un pays; mais je ne vois pas la nécessité de les garder partout. Ce système a toujours été celui des Autrichiens, et ils s'en sont mal trouvés. Nous verrons au reste au chap. XIV, tom. II, combien les lignes d'opérations centrales sont avantageuses, et la Bohême en formait une semblable contre la Saxe et la Silésie.

(2) Ce raisonnement est faux; rien ne peut empêcher une armée chargée de défendre la Bohême de rester dans tous les cas réunie; elle forme ligne intérieure contre deux autres extérieures; elle serait toujours in-

si elles sont forcées à se retirer, elles peuvent prendre position sous la protection d'Olmutz et de Prague, pour couvrir l'Autriche : alors le roi de Prusse serait forcé à laisser une armée sur le Bas-Elbe, pour couvrir son propre pays, de crainte que l'électeur de Saxe ne se joignît de force ou de gré à la maison d'Autriche.

Lloyd, par une bisarrerie étonnante, après avoir pensé que Frédéric était trop sage pour laisser derrière lui 14,000 Saxons qui étaient encore dans la neutralité, prétend qu'il aurait dû les laisser dans leur camp de Pirna, et marcher en Bohême, lorsque l'invasion de leur pays en avait fait des ennemis jurés. Il serait difficile d'arranger deux raisonnemens aussi contradictoires; je vais au reste continuer l'analyse de ses observations. Suivant cet auteur anglais, le roi devait savoir que l'armée autrichienne n'était pas encore rassemblée; qu'elle manquait d'artillerie et de munitions; enfin qu'elle était trop éloignée pour s'opposer à l'entrée des Prussiens, ou pour arrêter leurs progrès. Si Broun avait donc été re-

formée si les forces ennemies sont en Saxe ou en Silésie, pour faire face sur l'une ou l'autre direction; et si ces forces étaient divisées sur deux lignes, l'armée pourrait faire masse sur l'une des deux divisions et les accabler successivement. *Voy*, chap. XIV, sur les lignes d'opérations.

poussé, il eût été obligé de se rejeter sur le Danube, autant pour couvrir la capitale, que pour assurer ses communications avec les troupes qu'il attendait de Flandre, d'Italie et de Hongrie.

Le roi aurait ainsi trouvé la Bohême abandonnée, et il eût été facile, pendant l'hiver, de réduire Prague et Olmutz, qui, étant alors dépourvues d'approvisionnemens, se trouvoient hors d'état d'opposer une grande résistance. La prise de ces deux places aurait mis les Prussiens en état de commencer *la campagne suivante*, au moins en Moravie, peut-être même sur le Danube; de faire le siége ou le blocus de Vienne, d'où ils auraient pu, sans aucun danger, envoyer un corps considérable sur les frontières de la Hongrie, et enfin faire avancer dans l'empire, entre les sources du Mein et du Haut-Danube, l'armée destinée à couvrir la Saxe (1). Le premier de ces corps eût coupé tous les secours que l'impératrice pouvait tirer de la Hongrie; et le second eût empêché les princes qui étaient ennemis du roi de s'unir contre lui, encouragé ceux qui étaient dans son parti, contenu les Français en Alsace et sur le Mein, recruté ses armées, et levé autant de

---

(1) Ce projet gigantesque présente surtout l'inconvénient très-grave d'une ligne d'opération sur un front trop étendu : j'aurai occasion de le réfuter dans le chap. XIV, tom. II.

contributions qu'il aurait fallu pour les entretenir.

Par ces deux opérations, le roi aurait coupé aux Autrichiens la communication avec la Flandre et la Hongrie, et même avec le Tyrol, si l'armée que l'on supposait dans l'Empire eût détaché un gros corps de troupes pour occuper la ville et le château de Passau au confluent de l'Inn et du Danube. C'est un des postes les plus importans qu'il y ait sur ce fleuve; il intercepte toute communication entre Vienne et l'Empire, et tient en respect la Haute-Autriche ainsi que le Tyrol. Le peu de ressources qui serait resté à l'impératrice aurait été bientôt épuisé.

Le roi de Prusse, maître de toutes les places sur l'Elbe, en laissant un petit corps pour observer le camp de Pirna, eût mis les Saxons dans l'impossibilité de rien entreprendre contre lui. En supposant même qu'ils fussent parvenus à quitter leur camp, il leur eût été difficile de se porter vers la Bohême pour se joindre aux Autrichiens, parce qu'ils se seraient trouvés enfermés entre l'armée du roi et le corps resté en Saxe; ils auraient donc été obligés de se disperser d'eux-mêmes.

Les forces du roi étaient alors très-nombreuses; il pouvait aisément mettre en campagne 100,000 hommes, dont 20,000 auraient été plus que suffisans pour bloquer les Saxons dans leur camp de

Pirna, comme on le voit par le fait même; car il n'y en avait pas un plus grand nombre sous les ordres du prince Maurice lorsqu'ils furent obligés de capituler. Les 80,000 hommes restans eussent facilement repoussé les Autrichiens sur le Danube.

L'armée aux ordres de M. de Schwérin étant fort supérieure à celle du prince Picolomini, et mieux pourvue d'artillerie, Lloyd pense qu'il aurait dû l'attaquer; s'il jugeait le camp de Konigsgratz trop redoutable, il pouvait le laisser dans ce camp, et marcher sur la droite de l'Elbe vers Brandeis, ou même s'approcher de Prague; cette manœuvre aurait infailliblement forcé le maréchal Broun à quitter sa position sur l'Eger, et à rétrograder pour couvrir cette place. Le maréchal de Schwérin n'avait rien à craindre de ce mouvement, parce que Picolomini était trop faible pour exécuter aucune entreprise importante en Silésie; et, quant aux subsistances, le maréchal ne pouvait jamais en manquer, ce pays fertile lui en aurait fourni abondamment.

Si ce que nous venons de supposer avait eu son exécution, les Autrichiens auraient été forcés d'abandonner les cercles de Saatz, Leutmeritz, Böntzglau, et Konigsgratz, afin de rassembler leurs forces aux environs de Prague, et de conserver la communication avec le Danube. Le mauvais état de leur armée peut faire présumer qu'elle aurait été repoussée jusqu'en Moravie; de sorte

que le roi même, sans en venir à une action, se fût rendu maître de la plus grande partie de la Bohême; et qu'il eût pris ses quartiers d'hiver dans ce royaume: enfin, les Saxons voyant leurs alliés repoussés, n'auraient fait aucune résistance dans le camp de Pirna.

Lloyd n'attribue pas des fautes moindres aux Autrichiens, ils en commirent suivant lui de très-majeures, qui auraient décidé du sort des états de l'impératrice, si le roi de Prusse avait pris les mesures que nous venons d'indiquer.

On savait déjà, dès le mois de juin, que le roi voulait attaquer l'Autriche. Les mouvemens qui s'étaient faits dans le duché de Magdebourg et dans les pays voisins, devaient faire présumer qu'une partie de ses troupes marcherait par la Saxe, ce qui aurait dû déterminer les Autrichiens à y envoyer une armée pour soutenir les Saxons dans leur pays, ou du moins pour faciliter leur retraite en Bohême. Cette précaution ayant été négligée, ils auraient dû occuper les défilés jusqu'au ravin de Gishubel, et ceux qui sont près d'Altenberg, par où ils se seraient conservé une communication libre avec leurs alliés. La moitié des troupes qui étaient alors en Bohême, postées avec intelligence sur ces montagnes, auraient mis les Prussiens dans l'impossibilité de réduire les Saxons ou de pénétrer en Bohême. Le reste de l'armée, destiné à agir de ce côté, aurait pu

camper partout, entre l'Eger et les défilés dont on a parlé, jeter des ponts sur l'Elbe pour envoyer des troupes légères sur la droite de cette rivière, jusqu'à Schandau et Hohenstein.

Lloyd ne borne pas là ses suppositions exagérées, il va même jusqu'à vouloir deviner ce que le roi aurait fait si les Autrichiens avaient opéré d'après son idée. Il prétend donc que ce prince se serait rejeté sur Dresde, et que les mêmes difficultés lui ayant été opposées dans l'année suivante, il aurait renoncé à porter la guerre en Bohême, et se serait décidé à la faire en Silésie. Alors 20,000 autrichiens, dont le placement dans les montagnes devait opérer tout cela, réunis avec les 14,000 saxons, auraient facilement reconquis la Saxe, surtout, si l'on considère que l'armée combinée de France et des Cercles y aurait pénétré en même temps par la Saale. Cette armée aurait pu ensuite opérer sur la Lusace, et même sur le marquisat de Brandenbourg.

Ces positions favorites de Lloyd, n'ayant pas été préférées, ni même occupées, la seule chose qui lui parut convenable était de laisser 20,000 hommes au camp de Budyn; de porter quelques troupes légères dans les montagnes de Lowositz et d'Altemberg, pour y attirer l'attention des Prussiens, et de marcher ensuite avec le reste de l'armée sur la droite de l'Elbe, par Schandau et Hohenstein, afin d'attaquer les Prussiens postés

sur le Lilienstein et à Ratmansdorf. Ces postes n'étaient fortifiés que du côté des Saxons, et si ces derniers avaient fait une attaque combinée avec celle des Autrichiens, ils eussent été facilement enlevés.

La jonction des alliés se fût ainsi effectuée, et comme ils auraient été maîtres de la rive droite de l'Elbe jusqu'à Pirna, le roi se serait vu forcé d'évacuer les montagnes de la Bohême, où il eût couru risque de périr de faim. Cette manœuvre n'exposait en rien le maréchal Broun; car Frédéric, avec la petite armée qu'il avait alors en Bohême, n'aurait pas osé passer l'Eger pour attaquer le camp de Budyn, en s'exposant à se séparer du prince Maurice et à être battu en détail.

Lloyd passe ensuite à l'examen de la conduite du maréchal Broun dans la bataille; il le blâme surtout du mauvais choix de son camp. Tout ce qu'il avait à espérer était de repousser les Prussiens au-delà des vignes, sur les monts de Lobosch et d'Homolka, où il n'aurait jamais pu les attaquer, puisque leur armée occupait ces montagnes en forces avec 100 pièces de canon. Cette attaque était d'autant moins possible, que les Autrichiens devaient déboucher par les villages de Sulowitz et de Lowositz, et se former sur un terrain à portée de mousquet des positions de l'ennemi; on sait assez combien une telle

manœuvre est difficile, et ordinairement désastreuse.

Le maréchal ayant négligé d'occuper les monts Lobosch et Homolka, dont il était maître de s'emparer plusieurs heures avant l'arrivée des Prussiens, la seule chose qui lui restât à faire, était de passer l'Elbe la nuit avant la bataille, en laissant quelques troupes légères pour tenir le roi en échec. Par ce moyen, Broun aurait pu diriger sur Schandau, un corps assez considérable pour ouvrir une communication sûre avec les Saxons, et enlever tous les Prussiens qui se seraient trouvés de ce côté de l'Elbe; avec le reste de l'armée, il aurait couvert presque tout le pays.

Le roi se serait bien gardé de passer l'Eger, parce qu'il tirait principalement ses subsistances de la Saxe, et qu'il eût été imprudent de se porter en avant avec 23,000 hommes, laissant un ennemi supérieur maître des défilés entre lui, son autre armée, et la ligne de ses magasins.

La position prise à Lowositz était, suivant Lloyd, aussi mauvaise qu'il était possible de l'être.

Rien n'est plus contraire à une juste théorie de la guerre, que d'occuper un camp commandé par des hauteurs, où il est impossible de mettre en action, au même instant et au même point, autant de troupes que l'ennemi; c'est ce qui arriva néanmoins : les Prussiens pouvaient employer les

deux tiers de leur armée à l'attaque de Lowositz, tandis que les Autrichiens ne pouvaient la soutenir qu'avec très-peu de bataillons. Le centre et la gauche étaient inattaquables; le seul point à défendre était ce village. Le maréchal le sentit bien; mais il ne s'aperçut pas qu'il serait difficile de s'y maintenir, puisqu'il était commandé par le mont Lobosch, et que si les Prussiens avaient été repoussés, on n'aurait pu les poursuivre, ni avec de la cavalerie, ni même avec de l'infanterie. Cette position, considérée relativement au projet qu'il avait de secourir les Saxons, était la moins propre à en assurer la réussite, parce qu'il n'aurait pu les délivrer par aucune manœuvre, lors même que l'ennemi eût été battu. Celui-ci pouvait en effet choisir plusieurs camps, d'où il aurait empêché toute communication entre les Autrichiens et Pirna.

Tempelhof a employé trois longs chapitres pour détruire les reproches de Lloyd; ses raisonnemens n'ont d'autre but que celui de justifier le roi, et ne sont pas toujours justes. Dans toutes les opérations de guerre il y a quelque chose à objecter, et un côté faible; il faut se borner à juger si les combinaisons ont eu pour but l'application des principes de l'art, et si elles ont

produit les plus grandes chances de succès. Sous ce véritable rapport les raisonnemens de Tempelhof sont lourds, compassés, et ne détruisent point la plupart des reproches de Lloyd.

Il est incontestable que le roi avait 122 bataillons et 211 escadrons prêts à entrer en campagne; en laissant 12 bataillons et 30 escadrons en Prusse ou en Poméranie, non compris les garnisons des places, on aurait eu 110 bataillons et 180 escadrons pour envahir la Moravie, où il n'y avait pas plus de 30 à 36 bataillons qui eussent été perdus; il n'en serait pas resté davantage en Bohême, et ce faible corps n'aurait eu aucune communication avec le reste des états héréditaires et des forces de l'Autriche. Vienne occupé, la ligne du Danube gardée, l'Empire eût été neutre, le roi aurait pu même y lever des hommes et de l'argent : l'exemple de la maison d'Autriche, abaissée jusque dans sa capitale, aurait fait trembler le reste des coalisés. C'était ce qu'il y avait de plus grand, de plus décisif à tenter; on n'y risquait rien puisque le roi n'avait aucunes forces organisées à craindre. Si cette entreprise n'avait pas réussi, on ne devait rien espérer du résultat de la guerre, lorsque toutes les armées autrichiennes auraient été réunies, et liées avec celle des Russes, des Français et des troupes de l'Empire.

L'invasion dans la Saxe fit beaucoup d'enne-

mis au roi, et cela pour une opération d'un intérêt très-secondaire. Tempelhof, pour en justifier les combinaisons, compte le nombre de charettes qu'il aurait fallu pour traîner des vivres à la suite de l'armée, si elle avait voulu former une entreprise en Bohême ou en Moravie : je sais bien, qu'au temps où il écrivait, ce calcul était compté pour tout, et que les projets lui était subordonnés ; mais c'est justement là une preuve que l'art avait fait un pas rétrograde. César avait dit, depuis des siècles : *la guerre nourrit la guerre;* ses invasions rapides dans les Gaules, dans l'Helvétie, en Italie, prouvaient que son armée vivait des ressources du pays. L'Empereur Julien avait aussi fait des invasions. Les Cimbres et les Huns dans les Gaules ; les Maures en Espagne ; Gustave Adolphe et ses successeurs en Allemagne n'avaient sûrement pas de boulangerie ni de grands magasins avec eux. Un génie comme Frédéric pouvait calculer que 90 mille hommes destinés à une offensive rapide, vivraient bien dans un pays riche, fertile, et nourrissant 8 à 10 millions d'habitans. Il s'agissait de 14 ou 15 marches décisives, sauf à remplir les magasins ensuite, et à faire vivre les troupes régulièrement.

L'immortelle campagne de l'Empereur Napoléon en 1809, prouve toute la supériorité de ses combinaisons sur celles du roi ; on en a vu le résultat brillant dans une position bien différente

dont toutes les chances étaient renversées. Frédéric avait ses masses prêtes, et ses ennemis n'étaient pas rassemblés. Napoléon, au contraire, arriva en Bavière presque sans troupes, et trouva 400,000 autrichiens déjà occupés à des opérations offensives, depuis les rives de l'Adige jusqu'à celles de l'Elbe : on peut juger ce qu'il eût fait dans une position inverse comme était celle du roi en 1756.

Tempelhof relève avec plus de justesse le reproche que Lloyd fait à Frédéric de n'avoir pas mis sa cavalerie au centre de sa ligne à la bataille de Lowositz. L'auteur prussien pense que la solidité d'une ligne de bataille dépend de l'union des parties entre elles, et que deux ailes d'infanterie seraient isolées, si la cavalerie qui ne peut pas donner partout, ni soutenir une attaque contre les trois armes combinées, était forcée à se retirer. Il cite avec raison la fameuse bataille de Hochstedt, où Malbouroug força le centre de la cavalerie française, et obligea les bataillons qui étaient dans Blenheim à mettre bas les armes.

Le reste des observations de l'auteur prussien est relatif aux causes politiques qui empêchèrent Frédéric d'entrer en campagne plutôt, ou à des suppositions qu'il fait sur chacun des reproches de Lloyd. Cette lutte de suppositions hypothétiques, basée sur de vieilles maximes, ne peut avoir aucun intérêt que celui de l'esprit de parti;

elle n'a aucun grand but, et je ne crois pas devoir la rapporter. Je terminerai donc ce chapitre, en relevant une maxime de Tempelhof qui prouve que pour faire l'apologie de son roi, il a bien voulu faire une fausse application des règles de la guerre. Il dit que Frédéric, en poussant les Autrichiens sur Vienne, s'éloignait de la base d'opérations, et s'affaiblissait, tandis que les Autrichiens devenaient plus forts en se rapprochant de la leur; la maxime est juste, l'application en est outrée et fausse. Une ligne d'opérations lointaine s'affaiblit certainement à mesure de son plus grand éloignement des frontières : cela s'applique surtout à des débarquemens, à des incursions dans un pays qui n'est pas limitrophe de la nation envahissante. Telles pouvaient être les courses d'Alexandre; celles de Charles XII en Ukraine; les lignes d'opérations des forces autrichiennes et espagnoles en Flandre, depuis trois siècles, et en général, toutes les expéditions qui conduisent au travers de plusieurs nations plus ou moins étrangères. Mais ce n'était pas ici le cas; il n'y a pas plus de douze marches de Neisse à Vienne; et, si on devait considérer une opération sur le Danube comme une entreprise lointaine, il faudrait en conclure qu'une armée ne doit jamais dépasser ses frontières. Il s'agissait d'ailleurs d'accabler de petites armées avec une masse, et non pas de les refouler sur le centre

de leurs forces. En marchant un peu vivement, les deux corps de Moravie et de Bohême eussent été successivement accablés, poursuivis, et en majeure partie détruits. Blâmer une telle entreprise, ce serait à peu près la même chose que si l'on voulait blâmer la conduite du roi à Rosbach, et lui reprocher d'avoir attaqué les têtes de colonnes de Soubise avec sa masse, parce qu'il risquait de refouler ces têtes sur le centre et sur la queue des colonnes qui, par ce moyen, auraient formé elles-mêmes une masse (1).

Au reste, si les vues de Lloyd étaient dans le fond très-sages, il les a accompagnées de projets gigantesques. Il voulait faire marcher une petite armée en Hongrie, une autre sur le Mein et le Haut-Danube, tandis que d'un autre côté on aurait assiégé Vienne, et réduit les princes de l'empire. Il faut convenir que de tels projets sont inconcevables. On n'y reconnaît point le génie

(1) Dans ma première édition, publiée en 1805, j'avais été entraîné par l'application apparente d'une maxime très-sage contre les lignes d'opérations lointaines, et j'avais appuyé le raisonnement de Tempelhof: ce volume était mon premier essai, je marchais alors en tâtonnant; l'expérience m'a tracé une marche plus ferme, plus hardie, et toujours conforme aux principes; mes lecteurs ne me refuseront pas l'indulgence que l'on doit aux premiers essais.

de l'auteur, ni les maximes qu'il a présentées dans d'autres occasions; ce qui étonne le plus, c'est qu'il n'envoie qu'un corps sur le Mein, ou sur le Haut-Danube, pour contenir les Français et les princes, et il lie ce corps avec celui de Hongrie. Quelle innombrable armée ne faudrait-il pas pour tenir une pareille ligne d'opération contre trois ennemis aussi puissans?

Lloyd prétend qu'en occupant Passau sur le Danube, on aurait coupé les communications de l'Autriche avec le Tyrol, ce qui est absurde. Ce corps devait être détaché de l'armée sur le Mein! Le roi, avec 400,000 hommes, auroit eu de la peine à faire face à toutes ces expéditions, encore n'eût il présenté, sur aucun point, une masse de forces un peu considérable; car le développement du front de ces lignes d'opérations aurait embrassé un espace de 300 lieues au moins.

Comment est-il possible que Lloyd, qui a donné des preuves multipliées de la profondeur et de la solidité de son esprit, se soit égaré à ce point? Comment a-t-il pu comparer le résultat des efforts combinés de l'empire, de la France et de la Prusse, contre l'Autriche, en 1742, avec celui qu'il devait supposer aux armes isolées de la Prusse contre l'Autriche, alors soutenue de la moitié de l'Europe? Sans doute le maréchal de Belle-Isle avec 100,000 Français, et Frédéric avec autant de Prussiens, pouvaient faire de grandes

entreprises contre l'Autriche qui n'avait point d'alliés en 1742. Mais pouvait-on en attendre autant du roi, lorsqu'il était seul, que ces 100,000 Français étaient devenus ses ennemis, qu'un pareil nombre de Russes devait se joindre à eux?

Enfin Lloyd, dans plusieurs autres occasions, se contredit tellement, qu'on a de la peine à comprendre ce qu'il a voulu dire. D'après lui, rien n'était si facile au roi que de masquer le camp des Saxons, par le moyen d'une petite division, et de repousser sur le Danube l'armée trop faible des Autrichiens. Plus loin, en jugeant les fautes de ces derniers, il dit positivement, qu'avec la moitié des troupes réparties dans la Bohême, on aurait arrêté tous les efforts des Prussiens, pour pénétrer dans ce royaume, et pour réduire les Saxons : il suffisait pour cela d'occuper le poste d'Aussig. Ces jugemens forment un contraste frappant avec le reste de l'ouvrage, et prouvent l'imperfection de l'esprit humain.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette campagne, parce que je me propose de réunir, au chapitre XIV, des maximes générales sur les lignes d'opérations, et de revenir à cette occasion sur celles qui furent suivies dans cette année.

Les Autrichiens profitèrent du temps que le roi leur laissa, pour tirer des régimens de toutes leurs provinces, pour les recruter, et porter leur

armée sur un pied formidable. Suivant les relations du temps, elle devait être de 180 mille hommes au commencement de 1757.

Frédéric en fit autant de son côté; il recruta ses régimens, en forma plusieurs nouveaux avec les Saxons capitulés à Pirna; mais il commit la faute de les laisser en corps, au lieu de les diviser dans ses bataillons, et la plupart désertèrent à l'ennemi dès qu'ils en trouvèrent l'occasion.

CHAPITRE II.

CAMPAGNE DE 1757. — PREMIÈRE PÉRIODE.

Invasion de la Bohême, batailles de Prague et de Kollin, retraite du roi.

La coalition formée contre le roi de Prusse était devenue plus formidable depuis que la Suède et le corps germanique y avaient pris part; les forces des coalisés furent portées à 400 mille hommes environ, tandis que ce prince, avec tous ses alliés, n'en avait pas plus de 180 mille à leur opposer.

Comme plusieurs des ennemis de Frédéric ne pouvaient commencer leurs opérations que dans une saison très-avancée, à cause de leur éloignement, il résolut d'entrer en campagne le plutôt possible, pour attaquer, avec ses forces réunies, le plus voisin et le plus redoutable de tous; il pensa avec raison que s'il était assez heureux pour frapper un grand coup contre les Autrichiens au commencement de la campagne, il retarderait et peut-être empêcherait les opérations des autres confédérés.

Ces motifs, qui devaient déterminer le roi à brusquer un dénouement et à décider la que-

relle, devaient faire adopter un système opposé à l'impératrice Marie-Thérèse; elle résolut donc de rester sur la défensive, jusqu'à ce que ses alliés entrassent en campagne, parce que le roi étant alors obligé de diviser ses forces, se serait trouvé hors d'état d'opposer une grande résistance sur aucun point: en attendant ce moment favorable, elle eut soin de pourvoir à la défense de ses états.

Afin de mettre toutes les frontières à l'abri des entreprises de l'ennemi, le maréchal Broun divisa son armée en quatre corps. Celui de gauche, commandé par le duc d'Aremberg, prit position à Egra; le second, sous les ordres du maréchal lui-même, à Budyn; le troisième, sous les ordres du comte de Konigseck, à Reichemberg; et le quatrième, en Moravie, sous le comte de Serbelloni.

Le maréchal croyait ainsi couvrir la Bohême, parce que chacun de ces corps était très-considérable, et qu'ils pouvaient facilement prendre une position centrale, pour arrêter les progrès des Prussiens, s'ils tentaient de s'avancer. Lloyd pense néanmoins que Broun ne leur supposa pas ce dessein; sans cela, il n'aurait pas établi ses magasins sur les frontières contre toutes les règles militaires.

Frédéric ayant résolu de pénétrer en Bohême, divisa aussi son armée en quatre corps: le pre-



mier, sous les ordres du prince Maurice, prit position à Chemnitz; le second, commandé par le roi en personne, à Lockwitz; le troisième, sous les ordres du duc de Bévern, à Zittau; le quatrième, sous ceux du maréchal Schwérin, en Silésie.

Ces corps étant considérables, le roi jugea qu'il pouvait les faire entrer séparément en Bohême; mais, pour ne pas les exposer à être battus en détail, les deux premiers devaient se joindre au moment où ils déboucheraient des défilés, aux environs de Lowositz, et les deux autres sur l'Iser, aux environs de Turnau. Il était probable que les quatre corps n'en formant alors plus que deux, pourraient sans aucun risque se diriger sur Prague, où ils devaient se réunir (1).

Le roi craignant que l'ennemi n'envoyât une division d'infanterie pour occuper les défilés entre

(1) Ce plan du roi est absolument semblable à celui des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, en 1794; du Rhin et de Sambre-et-Meuse, en 1796; du Danube et d'Helvétie, en 1799. On voit donc qu'à ces dernières époques on n'avait pas agrandi l'échelle des combinaisons, comme l'on a bien voulu le faire croire. Je combattrai, au reste, dans le chapitre XIV sur les lignes d'opérations, toutes ces doubles lignes sur une même frontière, auxquelles on donne de beaux points de réunion à cent lieues de la base et dans des positions occupées par l'ennemi.

Lockwitz et Lowositz, ce qui lui aurait rendu le passage difficile et peut-être impossible, ordonna au prince Maurice de pénétrer dans le cercle de Saatz, et d'occuper le revers de ces défilés du côté de la Bohême; il pensait forcer ainsi l'ennemi à les abandonner pour éviter d'y être enveloppé par les deux colonnes.

Le prince Maurice quitta donc sa position de Chemnitz au commencement d'avril, et marcha par Zwickau et Plauen, vers Egra, pour faire croire qu'il avoit le projet d'attaquer cette place, ou de pénétrer en Bohême sur ce point. Pour fortifier les Autrichiens dans cette opinion, il ordonna à ses troupes légères de faire une démonstration sérieuse sur Wildstein, quartier-général du duc d'Ahremberg, qui se jetta dans Egra et y rassembla ses troupes. Au même instant, le prince Maurice se replia vivement sur Auerbach, où il divisa son corps en deux colonnes, afin d'accélérer sa marche. La première se dirigea par Eibenstock, Schwarzenberg, Gotesgabe, et Kupferberg, sur Comotau; l'autre se porta par Schneeberg, Schlettau, Annaberg et Pasberg, également à Comotau, d'où elles marchèrent par Brix et Bilin à Linay, et se réunirent le 23 avril avec le roi, qui avait aussi passé les montagnes sans éprouver de grands obstacles. Le petit corps autrichien posté à Aussig, sous les ordres du gé-

néral Draskowitz, avait été obligé de quitter cette place à l'approche de l'armée prussienne.

Le camp de Budyn étant très-fort et couvert par l'Eger, le roi ne crut pas prudent de rien tenter contre son front; il remonta donc cette rivière, et la passa vers Koschitz, le 26 au matin. Les troupes légères et l'avant-garde donnèrent sur celles du duc d'Ahremberg, qui venait d'Egra pour camper à Koschitz, ou pour aller joindre le maréchal Broun à Budyn : la rencontre du roi l'engagea à se rejeter sur Welwarn.

Broun, instruit que le roi avait passé l'Eger, et qu'il était campé sur son flanc gauche, jugea nécessaire de quitter sa position, et de se retirer à Prague, ce qu'il exécuta sans aucune perte.

Sur ces entrefaites, Frédéric fit réparer le pont de Budyn, afin de faciliter l'arrivée de ses convois; il dirigea ensuite sa marche vers Prague où il arriva le 2 mai, et campa sur le Weissenberg, à la gauche de la Moldau. Les Autrichiens, commandés alors par le prince Charles de Lorraine, venaient de quitter ce poste pour se porter sur la rive droite.

Tandis que ceci se passait du côté de la Saxe, le duc de Bévern avait marché le 30 avril de

Zittau à Reichenberg, où il rencontra le comte de Konigseck avec environ 20,000 Autrichiens: ce corps était campé dans une vallée profonde, dont la largeur n'excède pas une lieue, et au milieu de laquelle coule la rivière de Neisse; plusieurs torrens la coupent transversalement; ils sortent de montagnes couvertes de bois épais dont le passage est très-difficile pour toutes les armes.

Le général autrichien avait appuyé ses ailes aux montagnes; la droite occupait, sur la rive droite de la Neisse, une position escarpée, fortifiée par quelques redoutes, et couverte par un ravin profond. Le centre était sur la rive opposée, couvert aussi par un ravin fort encaissé et par des redoutes. Entre la gauche de ce ravin et le pied des hauteurs, se trouve une petite plaine, où la cavalerie était formée sur trois lignes, parce qu'il n'y avait pas assez d'espace pour lui donner un plus grand front; la gauche de cette cavalerie était flanquée par un bois où l'on avait jeté quelques bataillons, et dans lequel on avait commencé un abatis.

On voit, par cette description, que la droite et le centre étaient redoutables, et que la position ne pouvait être attaquée de front. Le duc de Bévern, en prenant cette route, s'était mis dans la nécessité de combattre pour joindre le maréchal de Schwérin; il ne lui restait alors que le choix des moyens. Ses troupes se trouvaient der-

rière un ruisseau marécageux, si près de la ligne des Autrichiens, qu'il était impossible de le passer sur la gauche, et de se former sous leur feu. Le duc de Bévern se détermina donc à les attaquer par sa droite, et porta le général Lestewitz de l'autre côté de la Neisse, pour contenir celle de l'ennemi. Il ordonna ensuite à sa cavalerie d'attaquer celle des Autrichiens. Cette charge, exécutée avec beaucoup de courage, n'eut aucun succès; les Prussiens furent toujours repoussés, parce qu'en approchant de l'ennemi, leur flanc gauche était exposé au feu de l'artillerie des redoutes et à celui de l'infanterie qui les défendait; leur droite se trouvait aussi exposée au feu de l'infanterie embusquée dans les bois dont nous avons fait mention.

Le duc, s'apercevant enfin qu'il serait inutile de renouveller cette charge aussi long-temps que l'ennemi serait ainsi protégé par l'infanterie et par l'artillerie qui étaient sur ses flancs, fit retirer sa cavalerie, et porta plusieurs bataillons de sa droite sur la montagne, afin de déborder et de prendre à revers ceux qui étaient postés dans le bois : ce mouvement réussit, les Autrichiens furent chassés de la forêt, et l'infanterie prussienne l'occupa sur-le-champ. Alors la cavalerie ennemie se trouva à son tour prise en flanc, et forcée à se retirer. Le duc porta toutes les troupes de sa droite sur le terrain que les Au-

trichiens venaient de quitter ; il se trouva ainsi établi sur leur front et derrière leur gauche, ayant de plus l'avantage des hauteurs dominantes, d'où il pouvait aisément balayer toute leur ligne.

Dans cette situation, le comte de Konigseck n'avait rien de mieux à faire qu'à se retirer le plus promptement possible, afin que les Prussiens ne pussent pas le prévenir à Liébenau, ce qui était fort à craindre, puisqu'ils avaient débordé l'aile gauche. La retraite se fit en bon ordre; elle fut couverte par le comte de Lascy qui commandait la droite. L'armée prit une nouvelle position à Liébenau, où elle fut renforcée par quelques troupes qui avaient quitté les frontières, sur les premiers bruits de la marche du duc de Bévern. Les Autrichiens perdirent environ 1,000 hommes tués, blessés et prisonniers, et quelques pièces de canon. La perte des Prussiens ne fut pas moins considérable.

Le duc de Bévern marcha, le 23, vers Liébenau ; il y trouva l'ennemi si avantageusement posté, qu'il jugea imprudent de l'y attaquer, d'autant plus que le corps du maréchal Schwérin le forcerait nécessairement à se retirer.

Le maréchal avait rassemblé son armée, le 18

avril, à Trautenau, et passé l'Elbe, le 19, à Konigshoff. Son intention était de s'avancer vers Turnau et Liébenau, pour faciliter la marche du corps du duc de Bévern; et de se porter sur Prague après la jonction.

Ce mouvement était combiné sur les mêmes principes que celui du roi; il devait empêcher l'envoi d'une forte division sur les frontières de la Lusace, parce que si elle avait eu des succès contre le duc, le maréchal de Schwérin, en marchant sur ses derrières, l'aurait toujours forcée à se retirer pour ne pas être prise entre deux feux. En effet, les Autrichiens quittèrent le camp de Liébenau, le 24, et marchèrent avec précipitation sur Brandeis, et de là à Prague, où ils arrivèrent le 3 de mai.

Schwérin se porta en même temps de Konigshoff à Gitchin, où il apprit la nouvelle du combat de Reichenberg et la retraite des ennemis. A cette nouvelle, il changea habilement de route, et marcha sur l'Iser, espérant encore de couper aux Autrichiens la communication avec Prague; s'il n'y réussit pas, il arriva cependant à Jung-Bunzlau assez tôt pour enlever un magasin immense. Le corps du duc de Bévern l'ayant joint, le maréchal se trouva fort de 50 bataillons et 81 escadrons, marcha du côté de Brandeis, passa l'Elbe, le 4 de mai, vis-à-vis de cette ville, et campa sur la rive droite de ce fleuve, ne

jugeant pas qu'il fut prudent de se porter plus loin avant d'avoir concerté ses mesures avec le roi.

Relation de la bataille de Prague.

Sur ces entrefaites le prince Charles de Lorraine avait pris le commandement général des troupes Autrichiennes réunies. Aussitôt après il passa la Moldau et campa, la gauche sur le mont Ziska, la droite au village de Kyge; celui de Maleschitz était derrière la droite de l'infanterie; l'armée formait plusieurs lignes, et suivant l'usage, la cavalerie était placée sur les ailes: le quartier-général se trouvait à Nusl. (Voyez planche 5.) Le but du prince était de se réunir à la division du comte de Konigseck, accablée par l'armée du maréchal Schwérin, et d'attendre l'arrivée de Daun, qui venait de Moravie avec un corps considérable.

Le camp des Autrichiens était situé sur une chaîne de hauteurs, qui s'étend depuis Hortlorzes jusqu'à Prague, et dont la plus grande partie sont rocailleuses, arides, très-hautes, et en quelques endroits très-escarpées: en avant de celles-ci il s'en trouve de plus basses qui sont couvertes de vignes, et longent le cours de la Moldau. Les chemins encaissés par ces dernières sont si étroits et si-

difficiles, qu'une armée ne peut pas y marcher en colonne par pelotons.

Les hauteurs commencent à s'abaisser près de Kyge, et de-là elles se perdent insensiblement dans la plaine près de Sterboholy, de manière qu'entre ce hameau et le village de Dubetsch, Nieder-Micholup, et Hostiworz, la cavalerie peut agir avantageusement.

Sur le flanc droit et plus en avant, on rencontrait un grand nombre d'étangs liés par un ruisseau qui prend sa source à Micholup, coule en serpentant par Podchernitz, Kyge, Hortlorzes, Lupetin, Wissozan, et se jette dans la Moldau, près de Lubau.

De l'autre côté, il y a aussi des hauteurs très-élevées, qui commencent près de la Moldau, et suivent le ruisseau par Prosick et Gebel. Ces deux chaînes forment un fond où il est extrêmement difficile de marcher, car il est inégal et marécageux : on ne trouve de passages un peu praticables que dans les endroits où les hauteurs sont moins élevées et moins escarpées, près de Hostawitz, par le village de Kyge, ou entre celui-ci et Hortlorzes.

Au-dessus de ce premier village, on rencontrait quelques étangs écoulés, garnis d'herbages, de manière qu'à une certaine distance on ne les distinguait pas des prés situés le long du ruisseau.

Entre ces étangs, on a pratiqué des digues pour la communication des villages sur les deux rives; il y avait, outre cela, quelques petits sentiers où un homme seulement pouvait marcher de front. Enfin on trouve plusieurs petits lacs près de Hostawitz et Kyge. On ne peut arriver à ce dernier village qu'en traversant la digue resserrée entre deux de ces lacs; celui de Loupetin est assez considérable.

D'après cette description du terrain, on jugera que l'aile gauche et le centre de cette première position étaient déjà couverts par la nature, et qu'un petit nombre de bataillons bien disposés suffisait pour les défendre. L'aile droite et son flanc occupaient, il est vrai, un poste avantageux; mais on pouvait les tourner, et dans ce cas on avait tout à craindre d'un ennemi entreprenant.

Le prince Charles avait trop d'expérience pour ne pas sentir l'importance de cette vérité. Dès que le corps de Konigseck se fut réuni à lui, et qu'il apprit que l'armée du maréchal de Schwérin faisait toujours des progrès, il changea de camp; la gauche resta sur le mont Ziska, et le centre sur les hauteurs qu'il occupait; mais l'aile droite fut retirée de manière qu'elle formait un crochet, dont l'angle saillant se trouvait sur les hauteurs entre Kyge et Maleschutz : cependant, il n'osa point se départir de l'ancienne méthode

de placer la cavalerie sur les deux ailes, au lieu de la porter sur le point où elle pouvait être le plus utile ; il ne retira pas même celle de la gauche qui s'y trouvait absolument hors d'état d'être employée.

Après ce changement, l'armée était placée en FF; l'aile droite sur les collines, en arrière de Sterboholi, à une certaine distance de ce hameau. Pour couvrir l'angle du crochet, on plaça quelques bataillons sur les hauteurs entre Kyge et Loupetin, en-deçà du bas-fond; un retranchement fut construit, et une forte batterie placée en P. L'artillerie de position et celle de campagne furent répandues sur le front, et si bien disposées sur les hauteurs, que les batteries se flanquaient réciproquement et battaient tous les environs : on commença même à élever quelques ouvrages, mais ils ne furent point achevés.

On doit rendre aux Autrichiens la justice qui leur est due pour le choix des positions; ils tirent tout l'avantage possible de leur artillerie dans un camp où ils sont assis. Les retranchemens ne manquent jamais quand ils en ont le temps, et l'on peut compter qu'ils les construisent dans toutes les règles. Le maréchal Daun était un vrai modèle en ce genre : toujours supérieur en nombre à l'armée prussienne, il se retranchait avec tant d'inquiétude, que ses soldats devaient croire qu'il

n'avait aucune confiance en eux. Dans le camp qu'il prit en 1759, derrière le Val-Plauen, près de Dresde, il porta la prudence jusqu'à la pusillanimité. On sait que les montagnes, dont cette vallée est encaissée, sont taillées à pic et inaccessibles sur tout leur prolongement. Le ruisseau de Weisseritz coule dans le fond, et quoiqu'il ne soit pas très-large ni très-profond, il eût été difficile de le traverser à cinquante pas de l'ennemi : outre cela une armée ne pouvait pas se former dans la vallée. Les Autrichiens étaient campés sur ces rochers avec autant de sûreté que dans une forteresse ; ils s'entourèrent néanmoins d'ouvrages si solides, que Tempelhof en a vu vingt ans après, des fragmens qu'on avait laissé subsister, et qui étaient encore dans le meilleur état : les moindres sentiers même étaient couverts. En réfléchissant que le roi, à cette époque, avait perdu la bataille de Kunersdorf, que le corps du général Finck avait été détruit à Maxen, et que l'armée de Daun était deux fois plus nombreuse que celle des ennemis, on a droit de s'étonner d'un pareil système (1).

---

(1) Dans un ouvrage, d'ailleurs excellent, le colonel Latrille paraît ne pas vouloir connaître ce que l'on appelle *guerre de position ;* cette remarque de Tempelhof pourra lui en fournir un échantillon, si l'affaire de Marsin, dans les lignes de Turin, qu'il rapporte lui-

Le système des Prussiens était au contraire offensif, parce qu'il redouble les forces morales du soldat; lors même que le nombre de leurs ennemis les réduisait momentanément à la défensive, ils saisissaient la première occasion d'attaquer avec succès, et n'aimaient par conséquent point les retranchemens. Leurs adversaires, et quelques auteurs militaires, se sont égayés sur la construction de ceux que les circonstances avaient rendus nécessaires; ils ne servirent en effet qu'à remplacer les faisceaux d'armes, afin de ne pas les poser à terre; mais cela ne veut pas dire que les soldats de Frédéric ignorassent l'art des fortifications. Ils aimaient mieux escalader des ouvrages que d'en construire; ils les méprisaient parce qu'ils ne voulaient pas s'enfermer, et qu'ils comptaient plus sur leur courage que sur des angles rentrans et saillans, figurés par des remparts de terre.

Je ne prétends rien ôter à l'importance que les bonnes fortifications de campagne peuvent avoir dans certaines occasions, je m'élève seulement contre ce qui est ridicule et même dangereux.

Mais revenons à la nouvelle position que le prince Charles avait prise. Il pensa pouvoir y

---

même, chapitre XXII, ne suffisait pas pour le convaincre que cette phrase est échappée à sa plume.

La guerre de position est le système contraire de celui que M. Latrille vante, avec raison, dans son chapitre XIV.

attendre les efforts des deux armées prussiennes, même après leur réunion. Le terrain en avant du crochet figuré par l'aile droite, était très-coupé; l'ennemi ne pouvait s'y former qu'avec la plus grande difficulté, et sous le feu d'une artillerie formidable, dont les effets, exagérés il est vrai par les préjugés, ne laissent pas cependant que d'être meurtriers, lorsqu'ils sont bien dirigés. Enfin l'ennemi, après avoir surmonté tous ces obstacles, serait arrivé, exténué de fatigue, sous le feu d'une infanterie nombreuse, fraîche et bien disposée. D'un autre côté, ce crochet présentait un grand inconvénient; son flanc droit était mal assis; on ne pouvait donc le considérer comme un bon moyen de défense, que dans le cas où l'ennemi aurait été déjà en marche, et forcé de se diviser pour le déborder.

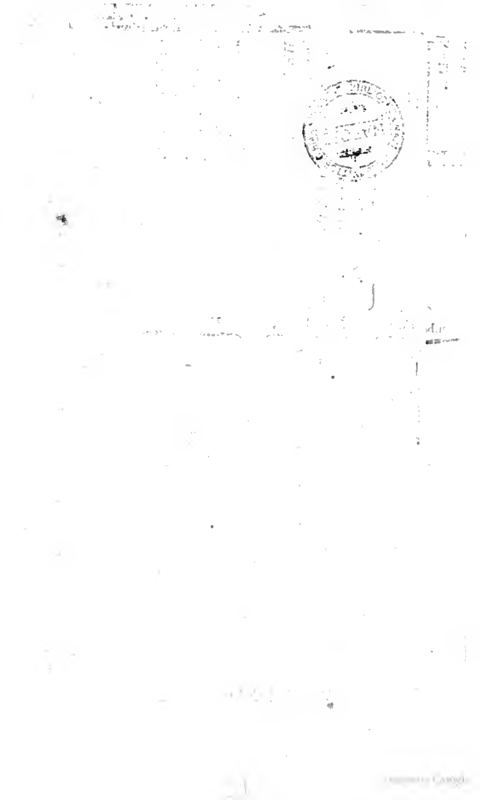
Dans toute autre circonstance, un crochet (mieux connu sous la dénomination d'ordre en potence), destiné à couvrir le flanc contre une armée habile à manœuvrer, est un remède pire que le mal. En effet, son extrémité doit être aussi bien couverte que celle d'une ligne droite, et s'il y a possibilité de le tourner, il ne peut être d'aucune utilité. Il présente en outre un inconvénient grave, c'est que les troupes voisines de l'angle saillant ne peuvent rétrograder sans se presser réciproquement, et sans rendre le désordre et la confusion inévitables. Si ces troupes au contraire

veulent marcher en avant, elles forment un grand intervalle, ou bien elles sont obligées de se resserrer à droite ou à gauche, ce qui imprime à toute la ligne un flottement qui peut entraîner un grand désordre, et avoir les suites les plus fâcheuses, lorsqu'il a lieu au moment de l'attaque. Enfin, un général habile à saisir toutes les circonstances favorables, trouvera le moyen d'établir, sur les deux côtés de l'angle saillant, un feu croisé pour battre en tout sens les bataillons qui seraient à l'extrémité.

Le général autrichien ne gagna donc, par sa nouvelle position, que l'avantage de forcer les Prussiens à faire un mouvement plus étendu pour l'attaquer.

Lorsque Schwérin eut passé l'Elbe, le 4, à Brandeis, et campé à Prassin et Mischitz, Frédéric résolut, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, de passer sur la rive droite de la Moldau, avec 20 bataillons et 38 escadrons; de se réunir avec le maréchal, et d'attaquer l'ennemi, sans égard à sa supériorité, ni à la force de sa position. Dans cette intention, ce corps se mit en mouvement le 4 après midi, marcha derrière l'aile gauche de l'armée, postée à Weleslavin, et y passa la nuit sous les armes.

Le roi marcha le 5 au matin avec ce détachement jusqu'à Podbaba, où les hauteurs dominent celles de la rive opposée. Les pontons suivaient la



Généraux majors.

— prince Henri.
— Marg. Henri.

— Kreutz.
— Billerbeck, gren.
— Ingersleben, *dito*.

esc. Blankensée, drag.
— Wurtemberg, *dito*.
— Katte.

colonne; on en lança quelques-uns à l'eau avec les bataillons de grenadiers Finck, Wedel et quelques chasseurs à pied, afin d'expulser de la rive droite les ennemis qui auraient pu s'opposer à la construction du pont. Cette construction terminée, le roi fit tirer trois coups de canon pour avertir le maréchal qu'il allait effectuer le passage. Ce corps campa effectivement le même soir près de Czimitz en C C.

Le 6, à cinq heures du matin, Frédéric repartit dans le plus grand silence, pour marcher au-devant du maréchal, qui, de son côté, s'était mis en route sur quatre colonnes, un peu après minuit. Lorsque les têtes de colonnes du roi arrivèrent dans les environs de Streziskow, on découvrit l'armée de Schwérin en D, et la réunion s'effectua : les troupes furent organisées d'après le tableau ci-joint.

Frédéric fit alors former l'armée en E E, la droite à Streziskow, la gauche à Schewela, et se transporta avec le maréchal sur les hauteurs en avant, afin de reconnaître les ennemis. Comme il s'aperçut que leur front était inabordable, il fit partir Schwérin au galop pour savoir s'il était possible de les tourner par leur flanc droit. Le maréchal reconnut que l'aile droite des Autrichiens ne s'étendait point encore jusqu'à Sterboholi, et que son flanc était en l'air sur de petites hauteurs qui, se perdant insensiblement dans la

plaine, étaient d'un accès facile pour l'infanterie; il jugea aussi qu'à droite du front de cette aile, se trouvait une plaine où la cavalerie pouvait donner avec grand succès; enfin il aperçut, en avant de ce front, une plaine verte qu'il prit pour des prairies. Comme le terrain était entouré d'étangs qui paraissaient en tirer l'eau, il pensa que cette plaine serait au moins praticable pour l'infanterie, que la cavalerie pourrait suivre plus à gauche, et l'artillerie par la digue. En examinant le plan, on se persuadera que le maréchal jugea bien suivant toutes les probabilités; s'il se trompa, on ne peut nullement lui en faire de reproches.

Dès que le roi eût reçu son rapport, il ordonna à l'armée de marcher *par lignes et par la gauche*, ce qui fut exécuté avec tant de promptitude et de précision, qu'il faudrait avoir vu manœuvrer l'armée prussienne pour s'en faire une juste idée.

Les têtes de colonnes étaient déjà à Nieder-Potschernitz, lorsque les Autrichiens s'aperçurent de ce mouvement; alors ils se mirent promptement en mesure de le repousser : peut-être que la nature du pays en fut un peu la cause, peut-être aussi l'opinion où ils étaient que le roi ne les attaquerait pas le même jour; car leur cavalerie était partie pour fourrager, et l'infanterie fort tranquille dans son camp.

La cavalerie reçut ordre de rappeler ses fourrageurs, de monter de suite à cheval, et de se placer dans la plaine en arrière de Micholup. Celle de l'aile gauche fut retirée et dirigée à la hâte sur le même point; elle s'y déploya sur trois lignes, et pour arrêter plus facilement les progrès de l'ennemi, les hussards du général Haddick formèrent un crochet en avant, dont l'extrême droite n'était pas éloignée de l'étang de Nieder-Micholup, et figurait ainsi un angle rentrant avec le reste de la cavalerie. L'infanterie marcha par la droite et arriva encore sur les hauteurs de Sterboholi avant que les Prussiens ne fussent formés.

Sur ces entrefaites, l'armée du roi avait toujours continué sa marche. L'infanterie laissa Poschernitz à gauche : une grande partie de la cavalerie et la grosse artillerie passèrent par le village.

Dès que l'aile gauche arriva à Sterboholi, le maréchal de Schwérin lui ordonna de se former et de marcher à l'ennemi. Une grande partie de l'infanterie passa la digue, quelques bataillons défilèrent sur de petits ponts et par des sentiers difficiles; les grenadiers de cette aile, ainsi que les régimens de Schwérin, de Fouquet et de Kreutz durent traverser la prairie, et il était impossible que cela s'effectuât sans confusion : plusieurs bataillons furent obligés de rompre ou de



marcher par files. Ceux qui traversèrent cette prairie la trouvèrent plus marécageuse qu'ils ne croyaient; l'étang saigné causa surtout du désordre : les troupes qui étaient sur ce point faillirent rester dans la bourbe; les régimens de Meyerinck et de Treskow y tombèrent jusqu'aux genoux et eurent une peine infinie à s'en tirer. Les pièces des régimens restèrent presque toutes en arrière, et privèrent ainsi l'infanterie d'un appui dont elle aurait eu le plus grand besoin, puisque ces retards avaient donné à l'ennemi le temps de garnir son front d'une artillerie formidable.

Enfin, cette brave infanterie réussit à se former. Il était une heure après midi, et il eût été convenable de la faire reposer un moment; mais son impétuosité était si grande qu'elle se précipita sans perdre un instant sur les Autrichiens, qui commencèrent un feu à mitraille terrible. Le roi avait ordonné aux bataillons de ne point s'amuser à tirer, mais de culbuter l'ennemi la baïonnette au bout du fusil. Cet ordre fut suivi; la ligne s'avança l'arme au bras dans le meilleur ordre possible, malgré une canonnade meurtrière. Lorsqu'elle fut à 400 pas de l'ennemi, elle présenta la baïonnette afin de franchir cet espace vivement et d'enfoncer les Autrichiens par l'effet d'une impulsion aussi vigoureuse; mais dans ce même instant le feu de l'artillerie devint si effrayant et si meurtrier, qu'il ne fut pas possible de rem-

plir les vides qu'il occasionait. Les grenadiers, jusqu'alors inébranlables, furent contraints à se retirer (1). Les régimens qui les appuyaient en firent autant; celui de Fouquet perdit quatre pièces de bataillon et quelques drapeaux.

Lorsque les grenadiers autrichiens s'aperçurent

---

(1) Je sais qu'il est fort beau de raisonner sur ce qu'une troupe doit faire en pareil cas; aussi je ne prétends pas blâmer des braves, mais seulement exposer une idée. Lorsqu'on est parvenu aussi près de l'ennemi, n'aurait-on pas plutôt fait d'aller sur lui que de rétrograder? On y risque beaucoup moins, puisqu'on n'a plus que deux ou trois cents pas à franchir, et une ou deux décharges à essuyer, tandis qu'en reculant on reste exposé pendant 1,200 pas et vingt décharges, à tout l'effet de son artillerie, sans compter qu'il faut y retourner une seconde fois. Il me semble qu'en répétant souvent cette maxime à une troupe aguerrie, on ne ferait qu'accroître son courage, et sa résolution bien déterminée d'arriver aux pièces.

Au reste, il est fort étonnant que l'infanterie ait croisé la baïonnette à 400 pas, cela est inutile, même dangereux: une troupe ne peut jamais soutenir long-temps cette marche en bataille; elle aura plus d'à-plomb en croisant la baïonnette à 100 pas. D'ailleurs, pour des charges de cette nature, il serait beaucoup plus avantageux d'avoir un front de 20 bataillons, mais chaque bataillon disposé en colonne d'attaque par divisions, au lieu d'être déployé en ligne; la marche n'en serait que plus ferme, l'impulsion plus forte.

de ce mouvement rétrograde, ils descendirent vivement des hauteurs et poursuivirent les Prussiens le sabre à la main. Ils ont souvent employé cette manœuvre, dont ils se sont toujours mal trouvés : ils en font surtout usage lorsque l'ennemi se retire, parce qu'elle offre alors quelques avantages apparens; mais si on la compare avec la construction des armes modernes, on trouvera sans doute qu'elle est très-mauvaise ; car, pour l'effectüer, il faut jeter son fusil ou le mettre en bandoulière : dans ce premier cas, on est privé de son arme principale, et dans le second la marche en est très-gênée. Les Autrichiens ont pris ce système des Janissaires; mais ils n'ont pas réfléchi que ceux-ci ne connaissaient pas l'usage de la baïonnette; aussi, dans cette occasion, leurs grenadiers ne blessèrent pas un homme, et les bataillons qui avaient ployé se retirèrent sur l'étang de Dubetsch.

Pendant que ces choses se passaient, la cavalerie prussienne de l'aile gauche, forte de 65 escadrons, aux ordres du prince de Schoneich, avait franchi la digue de Sterboholi, et se formait dans la plaine à gauche, de manière qu'elle appuyait à l'étang de Micholup. Celle des ennemis, forte de 104 escadrons, formés sur trois lignes, l'attendait en arrière de cet étang, sans apporter d'obstacle à son passage. Le général autrichien n'avait pas de coup-d'œil, ou ne savait

quel parti prendre, puisqu'il ne profita point de l'embarras où se trouvaient les escadrons prussiens : il fut bientôt tiré de cette incertitude. Dès que le prince de Schoneich aperçut la grande supériorité des ennemis et le risque qu'il courait d'être accablé et débordé, il résolut de ne pas leur laisser le temps de se reconnaître, et aussitôt que ses troupes furent formées en LL, il attaqua et enfonça la première ligne des Autrichiens; mais ce mouvement ayant privé ses flancs de leur point d'appui, ils se trouvèrent débordés, et la deuxième ligne de l'ennemi ayant chargé au même instant, il fut repoussé. Le prince se reforma pour tenter une nouvelle attaque, qui ne réussit pas mieux que la première.

Le colonel Warnery (1), qui était posté derrière la gauche de l'infanterie, avança alors avec cinq escadrons de hussards, laissant l'étang de Micholup à droite ; il manœuvra si habilement, qu'il tomba sur le flanc du général Haddick, et culbuta plusieurs corps de cavalerie. Dans ce moment, le général Ziéthen amena quelques régimens de l'aile droite, entre autres ses hussards et ceux de Werner; la charge fut renouvelée et

(1) Cet officier, dès-lors général, était natif du pays de Vaud, en Suisse; il a laissé un Traité sur la cavalerie, qui est estimé; il a écrit aussi sur la guerre des Turcs et sur celle de sept ans.

cette fois décisive; la cavalerie autrichienne fut dispersée, une partie rejetée sur son infanterie, et l'autre poursuivie par Sabiétitz. Les escadrons qui voulurent se reformer furent culbutés par les dragons de Stéchow, joints au colonel Warnery; l'aile droite de l'infanterie ennemie fut ainsi ébranlée et mise en désordre.

Pendant ce combat de cavalerie, le maréchal Schwérin faisait les plus grands efforts pour reformer son infanterie; il ordonna à quelques bataillons de la deuxième ligne d'entrer dans la première, et de repousser l'ennemi, ce qui fut bientôt effectué. Affligé de la retraite de son régiment, qui avait suivi le mouvement des autres, il mit pied à terre pour le conduire à la charge, prit un drapeau et marcha en avant; c'est dans cet instant que ce héros reçut la mort des braves; il eut la consolation de voir le régiment et le reste de la ligne suivre son généreux dévouement et marcher à l'ennemi avec enthousiasme.

Plusieurs généraux, à son exemple, conduisirent leurs brigades à pied en les exhortant à imiter leur chef: l'ennemi, qui tout à l'heure poursuivait les Prussiens, ne put lui-même résister à cette attaque et fut mis en déroute. Un officier russe, au service d'Autriche, dit qu'elle fut si complète, que l'armée ressemblait à un troupeau épouvanté, fuyant à la débandade: il était d'autant plus difficile de la reformer, qu'au même

instant toute sa cavalerie éprouvait le même sort.

Le mouvement que l'armée autrichienne avait effectué en présence des Prussiens, afin de former le crochet, de gagner du terrain, et de ne pas être prise en flanc et à revers, entraîna nécessairement quelques inconvéniens: 1.° les colonnes s'allongèrent beaucoup, parce que la marche fut trop rapide et que les obstacles du terrain la rendirent plus pénible; il en résulta que les bataillons, s'étant formés sur la droite, laissèrent un grand intervalle près de l'angle saillant; 2.° la ligne *GG* ayant pris sa direction d'alignement à la droite, qui était sur les hauteurs de Sterboholi, l'aile gauche du crochet dût nécessairement se rejeter un peu en avant, et l'espace entre le reste de l'armée, qui en formait alors l'aile gauche, appuyant sa droite à Hortlorzes, se trouva par là agrandi. Il paraît que les Autrichiens se reposèrent un peu trop sur les obstacles du terrain, entre Kyge et Hortlorzes, et sur le corps (*bb*), qui eût été réellement propre à défendre cet espace s'il avait été suffisamment soutenu.

Mais le roi ne laissa pas échapper une occasion si favorable; il s'aperçut de cette faute et en profita. Dès que l'armée eut prolongé son mouvement à gauche, assez loin pour que les grenadiers de la droite fussent à la hauteur du chemin qui conduit de Sattalitz à Kyge, il ordonna l'attaque

du corps placé en (*bb*). Le général Manstein marcha aussitôt à ce poste avec les grenadiers de Kanitz, Finck et Wedel; il fut soutenu par la cavalerie en *SS*, et par les régimens Itzenplitz et Manteufel. Les grenadiers avaient reçu l'ordre de faire usage de la baïonnette; ils marchèrent à l'ennemi sous un feu terrible, et ne fournirent le leur qu'à bout portant : après quelques salves, l'ennemi retira ses pièces des retranchemens et les évacua. L'enlèvement de ce poste était très-important, 1.° parce que les batteries qui s'y trouvaient incommodaient beaucoup les bataillons qui attaquaient au-delà de Kyge et de Hoslawitz, en battant leur flanc; 2.° parce que l'infanterie qui l'occupait se trouva en même temps sur le flanc gauche du crochet (GG), et sur le flanc droit de l'aile gauche autrichienne, qui s'étendait jusqu'au mont Ziska : dès lors la victoire fut décidée.

Le roi, pendant ce temps-là, avait traversé Kyge à la tête de l'aile droite; son but était de pénétrer dans l'intervalle dont nous avons parlé. Tous les obstacles de l'art et du terrain, joints à la résistance de l'ennemi, furent surmontés; les troupes firent des prodiges. Le régiment de Winterfeld attaqua une batterie, où il perdit plus de 1,000 hommes, sur 1,400 qui le composaient : il avançait cependant au milieu d'une grêle de mitraille comme s'il eût été à une revue.

Les grenadiers de Wreden soutenaient ce régiment, et lui criaient : *place, camarades, vous avez assez fait pour l'honneur;* ces braves n'eurent pas un meilleur sort; malgré cela, l'ennemi fut enfoncé, ses positions enlevées.

Dès que l'armée prussienne fut reformée, aussi bien qu'on pouvait l'attendre dans une bataille et un terrain de cette nature, elle continua d'avancer et de culbuter l'ennemi ; celui-ci se réunit de nouveau en RR sur plusieurs lignes, de manière qu'en le repoussant d'une montagne, on trouvait sur l'autre une nouvelle ligne qui protégeait la retraite des fuyards ; enfin, comme l'aile gauche de l'armée prussienne (WW) avait totalement battu la droite des Autrichiens, et qu'elle se prolongeait à gauche, par Sabiétiz, sur la direction de la Moldau, le centre et la gauche des ennemis se trouvèrent coupés, et forcés à se jeter dans Prague. Le roi avança tellement après la bataille, que sa droite n'était pas loin de la maison des invalides, et la gauche dans les environs de Wischerad.

Le prince Maurice avait eu ordre de passer la Moldau près de Branick, et de tomber sur les derrières de l'ennemi ; mais il ne put exécuter ce passage faute de pontons : ce contre-temps sauva les Autrichiens d'une ruine totale ; ils essayèrent de sortir par la petite ville, et de se retirer par Schmichow et Konigsaal, mais ils furent repoussés

par le maréchal Keith; une autre colonne tenta de longer la Moldau du côté de Wicherad, mais elle rencontra l'aile gauche du roi, qui la fit rentrer.

Ainsi finit la bataille de Prague, dans laquelle les deux partis firent des prodiges de valeur : nous ajouterons quelques exemples à ceux qui ont déjà été cités. Le régiment Itzenplitz avait rompu la ligne ennemie, lorsqu'il donna sur un fossé large et marécageux; on y jeta quelques planches, et les soldats commençaient déjà à le passer, lorsque le prince Henri mit pied à terre et sauta dans ce fossé, en leur criant, *soldats! suivez-moi.* Tous s'élancèrent dans la bourbe jusqu'au milieu du corps, suivirent l'ennemi, et le culbutèrent de nouveau. L'armée de Schwérin avait marché toute la nuit; étant arrivée, elle dût faire encore une lieue et demie, à travers le terrain le plus difficile, avant de parvenir à son attaque. Pour l'effectuer, elle eut à vaincre tous les obstacles que l'art et la nature peuvent imaginer; des marais à traverser, des montagnes à gravir; lorsqu'elle les eut surmontés, elle se trouva sous le feu d'une artillerie qui vomissait la mort: rien ne put arrêter ces braves; s'ils firent un mouvement rétrograde, c'est que la nature a ses droits, et il ne dura que le temps nécessaire pour reprendre haleine et pour se reformer. Quand un bataillon de la première ligne était

renversé, il était aussitôt remplacé par un de la seconde; il se ralliait et suivait.

Je terminerai cette relation par un état de la force approximative des deux armées le jour de la bataille; celle des Prussiens avait 108 bataillons et 161 escadrons; mais tous ne furent pas présens à l'action. L'armée de Schwérin laissa quelques détachemens; le roi avait aussi laissé le maréchal Keith sur la rive gauche de la Moldau, avec 26 bataillons et 28 escadrons : il n'y avait donc que 64 bataillons et 123 escadrons, formant environ 63,000 combattans. Les Autrichiens avaient 64 bataillons et 127 escadrons, forts d'environ 70,000 hommes. Les Prussiens perdirent 3,400 tués, 8,800 blessés et 1,500 prisonniers. Du côté des Autrichiens, le maréchal Broun fut blessé à mort; leur perte fut évaluée à 12,000 hommes hors de combat, 4,000 prisonniers et 200 pièces de canon.

Aussitôt après la bataille, Frédéric prit ses mesures pour investir la place où le prince Charles s'était jeté avec l'aile gauche et le centre, formant encore près de 50,000 combattans; la droite des Autrichiens parvint à se retirer sur Beneschau. Le maréchal Keith, qui était resté sur la rive gauche de la Moldau, bloqua la petite ville et fut renforcé : le reste de l'armée bloqua la grande ville sur la rive droite; deux ponts furent établis au-dessus et au-dessous de Prague,

pour la communication des deux corps prussiens. L'armée bloquée fit quelques tentatives pour sortir, mais elles furent mal combinées et ne réussirent pas; il ne se passa d'ailleurs rien de bien important durant ce fameux blocus, qui fut levé le 21 de juin, par suite des événemens que nous allons rapporter.

Siége de Prague; bataille de Kollin.

Aussitôt que les Prussiens eurent envahi la Bohême, le maréchal Daun, commandant le corps de Moravie, reçut ordre de venir joindre la grande armée à Prague; ce général n'arriva que le 6 mai à Bohmischbrodt, où il apprit la nouvelle de la bataille: il resta encore quelques jours dans cette ville, et se retira ensuite à Kollin, autant pour éviter un combat que pour joindre l'aile droite qui s'était retirée à Beneschau.

Le roi, craignant que cette armée, forte de plus de 40,000 hommes, ne le troublât dans ses opérations devant Prague, et que, par ses manœuvres, elle ne donnât au prince Charles la facilité de sortir de cette place, jugea nécessaire de la forcer à la retraite, et détacha à cet effet le duc de Bévern avec 25,000 hommes.

Le maréchal se retira afin de recevoir les

renforts qui étaient en marche pour le joindre, et il rétrograda successivement de Kollin sur Kuttenberg, Goltzjenkau et Haber. Cette jonction étant enfin opérée, Daun quitta le camp de Jenckau, le 12, et arriva le même jour à Janovitzy. Le lendemain, le général Nadasty fut attaqué à Pikau; mais comme il était soutenu par toute l'armée, les Prussiens furent repoussés avec perte. Ce général ayant été renforcé, eut ordre de se porter par Maleschau à Suchdol, tandis que le général Beck occupait Kuttemberg avec 6,000 hommes : les Prussiens avaient quitté ce poste le 12, et s'étaient retirés à Kollin. Le 14, le maréchal se porta à Gintitz; le 16 à Krichenau : il campa dans la position marquée (A A), pl. 6.

Cette marche avait pour but d'engager le duc de Bévern à une action avant qu'il ne reçût des secours; elle fut dirigée avec prudence et vigueur : les Prussiens furent souvent sur le point d'être attaqués, et auraient probablement été battus, à cause de leur infériorité : on n'obtint cependant pas ces résultats, parce que les mauvais chemins et les dispositions du duc s'y opposèrent.

Le roi, instruit de l'approche de Daun, quitta l'armée devant Prague, le 13, pour marcher vers Kollin; il se réunit, le 14, avec le duc de Bévern, et campa la droite à Malohtitz, la gauche à Kaurzim, où se trouvait le quartier-général :

l'armée séjourna, le 15 et le 16, dans cette position, afin d'y attendre les caissons des vivres qui étaient allés à Nimbourg, et le corps du prince Maurice qui venait de Prague avec 6 bataillons et 10 escadrons. La quantité de troupes légères autrichiennes qui rôdaient autour du camp, empêchait de recevoir des nouvelles bien certaines de la position du maréchal Daun. Le roi avait envoyé le colonel Warnery en reconnaissance du côté de la Sassava; mais cet officier ne rentra que peu d'heures avant la bataille. Enfin, les vivres étant arrivés le 17, Frédéric résolut d'occuper les hauteurs de Suchdol dans l'après-midi; mais, ce même jour, Daun était parti de son camp de Gintitz, comme nous l'avons déjà dit, et il avait pris position, vers le soir, sur les hauteurs de Krichenau (A A), la droite à Chotzemitz, la gauche à Swoyschitz. La route qui mène directement de Kaurzim à Suchdol, traverse cette position. Le roi voyant cette route ainsi barrée, changea son projet; il fit marcher l'armée *par lignes et par la gauche* sur la direction de Nimbourg, de manière que Planian se trouvait en avant de la gauche de l'infanterie, et que la droite se prolongeait vers Kaurzim.

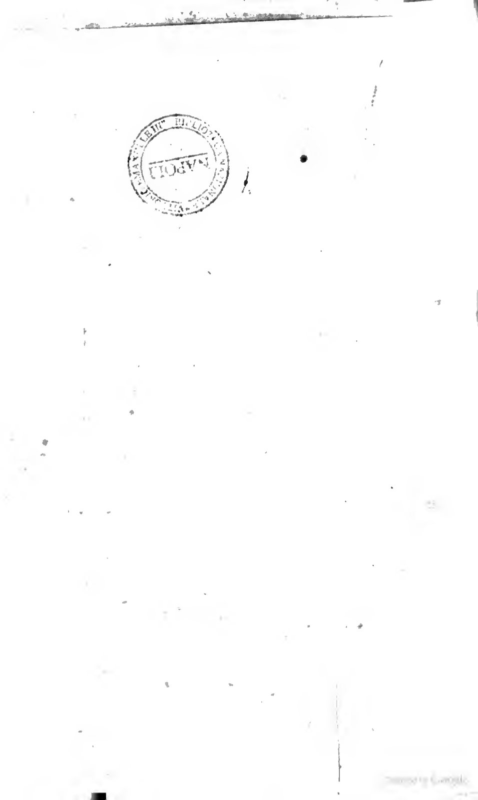
Ce mouvement fit craindre à l'ennemi que le roi ne tournât son flanc droit, et ne l'obligeât à prendre une nouvelle position; Daun, en conséquence, ne perdit pas un moment, et changea

de camp pendant la nuit, rapprochant sa droite de Krézor. Le corps de Nadasty fut tiré de la gauche, et marcha derrière la ligne pour occuper les hauteurs près de ce village et renforcer le flanc menacé : il y arriva au point du jour, les hussards et quelques escadrons de grosse cavalerie furent formés sur trois lignes à droite du bois; mille chevaux détachés se formèrent à la gauche, avec les trois régimens de chevaux-légers saxons, prince Albert, Bruhl et prince Charles.

Une vallée profonde séparait ce corps du reste de l'armée; le bois et le village de Krézor furent garnis d'infanterie et de Croates ; des batteries furent placées près du village et à gauche du bois. Le général Nadasty avait ordonné au général Nostitz, qui commandait les Saxons et les mille chevaux détachés, d'étendre ces troupes, autant que possible, pour couvrir tout l'intervalle entre le bois et l'aile droite de Daun. Cet espace était beaucoup trop considérable et le terrain en général peu favorable à la cavalerie. Le lieutenant-colonel B..... en fit l'observation au général Nostitz, qui, l'ayant trouvée juste, se hâta de chercher Nadasty pour lui en faire part, et demander de l'infanterie; mais il ne rencontra pas ce général, qui, d'un autre côté, s'était transporté sur le même terrain, où il arriva peu après. Le lieutenant-colonel B.... se rendit auprès de lui pour lui communiquer ses craintes et ses observations.

Nadasty partit sur-le-champ pour demander à Daun un renfort de quelques bataillons : le maréchal ordonna à une partie de l'infanterie de la réserve d'occuper cette position entre le bois et l'armée. Il était environ onze heures lorsque ce corps arriva en F, et y forma une espèce de crochet ou potence qui s'étendait jusqu'à la forêt de chênes. La cavalerie saxonne se replia en G et se rapprocha de l'armée ; les mille chevaux restèrent à gauche du bois, de manière qu'un grand intervalle les séparait des Saxons.

Le 18, au point du jour, on n'apercevait plus le camp autrichien ; quelques troupes de cavalerie seulement se montrèrent sur les hauteurs entre Krichenau et Brézan. Comme l'intention du roi était toujours de camper sur celles de Suchdol, il ordonna d'abattre les tentes, et de marcher par la gauche dans l'ordre suivant (voyez pl. 7). Le général Ziéthen formait l'avant-garde avec 55 escadrons de dragons et de hussards, suivis des 3 bataillons de grenadiers, flanqueurs de gauche, et de 4 bataillons de la réserve, sous les ordres du général Hulsen, indiqués au tableau ci-joint. Cette avant-garde marchait sur deux colonnes : la première, par le chemin impérial ; la deuxième, à gauche. L'armée suivit par lignes, la gauche en tête, sur trois autres colonnes. La première, composée de la première ligne d'infanterie, marchait aussi sur la grande route de Kollin



à Prague; la deuxième, composée de la seconde ligne d'infanterie, marchait à gauche de cette route; la troisième colonne, comprenant tout le reste de la cavalerie, suivait la même direction.

Lorsque les têtes de colonnes eurent dépassé Planian, on découvrit l'armée autrichienne sur les hauteurs entre Krézor et Brezan. Sa première ligne était postée à peu près au milieu du talus des hauteurs, la deuxième (E) sur leur sommet. Le front était couvert par des villages et des défilés, dont quelques-uns étaient inaccessibles : on l'avait hérissé de batteries si bien disposées que tous les débouchés praticables en étaient battus. Daun avait laissé ses troupes sous les armes depuis le jour précédent, et on devait en conclure que son intention était de risquer une bataille. Il semblait que le roi allait voir, contre toute attente, ses vœux accomplis : sa situation rendait une bataille nécessaire; plus l'ennemi l'eût différée, plus il eût été probable que le prince Charles tenterait enfin de sortir de Prague à tout prix, tandis que l'armée qui le bloquait se trouvait affaiblie par les corps que le roi en avait détachés pour marcher contre Daun.

Le but de Frédéric était seulement de gagner les hauteurs, mais comme il prévoyait la possibilité d'un engagement sérieux, il donna ses ordres en conséquence. Le roi fit d'abord faire halte aux têtes de colonnes près de Novimiest,

et porta l'avant-garde jusqu'à Slatislunz, afin de pouvoir rétablir plus facilement les distances des bataillons qui s'étaient beaucoup allongées, en passant le défilé de Planian. Il attendait en outre les grenadiers de Kahlden, Mollendorff et Wangenheim, partis de Kaurzim le même jour, et destinés à soutenir les attaques de la gauche. Pendant ce temps, le roi, ayant reconnu l'ennemi, fit les dispositions suivantes :

Le général Ziéthen devait marcher avec l'avant-garde jusque sur Kollin, attaquer la cavalerie de Nadasty, si elle se montrait, couvrir ensuite la gauche de l'armée, et soutenir les attaques que cette aile devait former. L'armée devait poursuivre sa marche sur trois colonnes : dès que les têtes de ces colonnes auraient dépassé la droite de l'ennemi (ce qui serait arrivé à peu près en face de Krézor), le général Hulsen devait attaquer les postes en avant de ce village avec ses 3 bataillons de grenadiers et les régimens de Munchow et de Schulz, soutenus par 5 escadrons placés en troisième ligne. Ce général, ayant débusqué l'ennemi, devait se prolonger toujours à gauche, et le chasser aussi de la forêt de chênes située près de Radowesnitz. Pendant ce temps, l'armée aurait toujours continué sa marche dans la même direction, pour soutenir le général Hulsen, en cas qu'il fût repoussé : si, au contraire, son attaque réussissait, les bataillons de

l'aile gauche avaient ordre de se former sur la droite des Autrichiens, et de chercher à la culbuter. La ligne devait ainsi être engagée successivement, de manière que la droite refusée, n'aurait donné que par suite des progrès du reste de l'armée. La cavalerie se serait formée en arrière de la gauche, afin de soutenir au besoin le général Ziéthen, ou l'infanterie, et décider, par une charge faite à propos, les avantages que celle-ci pouvait remporter : il ne resta donc à l'aile droite que 10 escadrons de cuirassiers, destinés seulement à suspendre les entreprises que l'ennemi pourrait tenter sur ce point(1).

Cette disposition du roi était si précise, qu'il est difficile de concevoir comment on a pu l'appliquer si mal. Ce prince connaissait parfaitement le terrain; le duc de Bévern, et quantité d'autres officiers-généraux y ayant exécuté divers mouvemens pendant six semaines, il devait espérer qu'une combinaison savante des maximes les plus sages avec les localités serait saisie par tous, et que l'on pouvait s'en promettre les plus heureux résultats; le sort en ordonna autrement, l'exécution ne répondit point au plan.

D'après l'ordre du roi, l'attaque du général

(1) J'ai cru devoir marquer, sur la planche 6, par deux lignes W W, l'ordre de bataille que le roi voulait employer, d'après l'assertion de Tempelhof.

Hulsen ne devait être soutenue que par l'aile gauche, et la droite ne devait y prendre aucune part. Il en résultait aussi que cette brigade, dès qu'elle serait formée, se dirigerait sur Krézor, ce qu'elle fit effectivement, lorsqu'elle eut atteint l'auberge située en arrière de Slatislunz, sur la grande route de Kollin à Prague. Au même instant, les têtes de colonnes devaient prendre la direction de Kutlierz, et se former entre ce village et Krézor, après que le général Hulsen aurait poussé l'ennemi sur le bois; l'aile gauche eût été ainsi liée à cette brigade. Alors l'armée se serait formée par une simple conversion à droite de chaque peloton, et elle eût occupé la ligne oblique que le roi avait projetée; car sa gauche eût été établie vis-à-vis de Radowesnitz, et sa droite près de l'auberge. Par cette position, le flanc droit de l'ennemi eût été complètement débordé; ses bataillons n'auraient pu donner que l'un après l'autre, et la moitié de sa ligne aurait été déjà en désordre, dans l'instant où l'armée prussienne se serait engagée en totalité. Outre cela, l'occupation du bois par la brigade Hulsen avait l'avantage de couvrir le flanc de l'armée contre la cavalerie de Nadasty, et de protéger, en cas de revers, la retraite des bataillons de la gauche, pour leur donner le temps de se rallier, tandis que d'autres corps, tirés de la droite, les eussent remplacés. Enfin, si cette attaque

réussissait, Hulsen pouvait prolonger son mouvement, et prendre la droite des Autrichiens à revers.

Il eût été peut-être convenable, au lieu de former une ligne contiguë, de l'établir en échelons. Cet ordre offre de très-grands avantages; l'armée se trouve par-là divisée en plusieurs corps, dont chacun offre néanmoins une masse de forces suffisantes; ils peuvent manœuvrer isolément, par conséquent plus facilement; cependant, leurs mouvemens peuvent être combinés pour un même but, et s'exécuter avec l'ensemble nécessaire. Chaque échelon couvre les flancs de celui qui le précède; le premier seulement doit être bien flanqué, à moins qu'il ne le soit déjà par la nature du terrain auquel il est appuyé. La cavalerie peut être répartie en troisième ligne de chaque échelon, ce qui lui donne la facilité d'être toujours à portée de soutenir l'infanterie, et même de charger l'ennemi, pour achever sa déroute. Cette manœuvre offre encore l'avantage de ne point engager l'armée; si le premier échelon est battu, le deuxième couvre sa retraite, et le général est maître de faire retirer les autres dans le meilleur ordre, ou de les diriger sur le point qui lui paraîtrait le plus convenable. La nature de cet ordre d'attaque démontre qu'il est plus particulièrement avantageux, lorsque le succès d'une bataille dépend de l'enlèvement d'un

6 *

certain point de la position ennemie: ces points principaux ne pouvant se trouver que sur le front ou sur un des flancs, il est facile de juger si c'est sur le centre ou sur une des ailes que la tête des échelons doit se former. Il est d'ailleurs bien entendu que celui destiné à la première attaque doit être considérablement renforcé.

Si l'armée prussienne avait pris cette direction oblique, la défaite du général Hulsen n'aurait eu aucune suite; l'ennemi ne se serait pas décidé à le poursuivre, parce que l'armée se fut trouvée en mesure de le recevoir. Le roi, ayant porté presque toute sa cavalerie derrière la gauche, donnait bien à entendre quelles étaient ses intentions. Les généraux qui avaient fait partie de l'armée du duc de Bévern auraient dû savoir, comme lui, que le terrain entre Kollin et Krézor, était le seul des environs qui fut avantageux à cette arme. Ainsi, dès que la cavalerie de Ziéthen eût battu celle de Nadasty, elle devait également se prolonger à gauche; et, suivant la tournure qu'avait prise l'attaque du général Hulsen, elle aurait dû marcher entre le bois et Radowesnitz, pour prendre la ligne ennemie complètement à revers. Si ce mouvement avait été exécuté, le plan du roi eût été couronné du plus heureux succès, malgré les fautes qui furent commises sur un autre point, et malgré tous les obstacles qui paraissaient se multiplier.

Il ne suffit pas, pour un officier général, de connaître les dispositions d'un général en chef; il ne suffit pas même d'être parfaitement en mesure de les exécuter, il faut encore jeter un coup-d'œil sur l'ensemble du plan, saisir le vrai sens de l'opération projetée, prendre alors ses mesures, pour que chaque mouvement, chaque manœuvre de la division qu'on commande, s'accordent parfaitement avec cette opération. Il importe surtout de savoir rattacher aux mêmes vues, les circonstances imprévues qui se rencontrent si souvent à la guerre, et qui ont par fois une influence si décisive sur ses résultats (1).

Lorsque le roi eût donné ses ordres, que les bataillons eurent franchi le défilé de Planian, et rétabli leurs distances, l'armée repartit, à une heure après midi, marchant par pelotons sur trois colonnes par la grande route (DD). Le général Nadasty, en ayant été informé, se porta avec sa cavalerie sur Kutlierz (OO), et la plaça sur plusieurs lignes, de manière que le prolongement

(1) Cette idée est, sans contredit, une belle leçon pour les militaires, animés d'une noble émulation, qui se vouent au service des états-majors. L'armée, dont tous les officiers généraux saisiraient les maximes et les vues du chef, serait la première armée du monde. Le chef, qui aurait de pareils instrumens, pourrait tout entreprendre; il serait invincible.

de son front formait un angle rentrant avec celui du reste de l'armée. Cet ordre semble être le système favori des Autrichiens ; car le général Haddick l'employa déjà à Prague. Nadasty comptait sans doute, par le choix de cette position, couvrir le flanc droit de l'armée, et agir en même temps sur celui de l'armée prussienne lorsqu'elle attaquerait Daun ; cela aurait pu réussir, si les Prussiens avaient eu la complaisance de le laisser là, et d'attaquer le front de la ligne ennemie en ordre parallèle; mais, le général Ziéthen, ayant fait mine de le charger, il se retira en arrière de Kutlierz, à droite du bois.

A deux heures, les têtes de colonnes arrivèrent à la hauteur de l'extrême droite des Autrichiens; le général Ziéthen se forma à la gauche du général Hulsen; celui-ci plaça les 3 bataillons de grenadiers en première ligne, les régimens de Munchow et Schultz en seconde; et 5 escadrons dragons de Normann en troisième. Tandis que l'avant-garde marchait à l'ennemi, l'armée continuait sa route dans l'ordre arrêté; les Autrichiens fournirent, de la batterie de Krézor, un feu d'artillerie très-nourri, mais sans effet, à cause du trop grand éloignement : les Prussiens n'y répondirent pas. Les sept bataillons de la brigade Hulsen escaladèrent rapidement les hauteurs, et tombèrent avec impétuosité sur l'infanterie postée à Krésor, la culbutèrent, enle-

vèrent le village et la batterie; l'ennemi se retira en partie sur le bois, en partie sur la réserve des Saxons. Le général Hulsen employa quelques momens à reformer ses troupes pour les mener à l'attaque du bois, lorsqu'il aperçut une grande ligne d'infanterie qui s'étendait depuis ce bois jusqu'en arrière du village (F). Pour ne pas être débordé sur sa droite, ce général dût étendre sa ligne et faire entrer la seconde dans la première: il s'aperçut en même temps que l'armée restait en arrière, et qu'il n'était point appuyé, ce qui le détermina à suspendre sa marche pour se borner à maintenir son poste.

Tandis que ceci se passait, le général Ziéthen attaqua la cavalerie de Nadasty (K), la culbuta, partie sur Kollin, partie au-delà de Radowesnitz, et la traita si bien qu'elle ne reparut pas de la journée. En la poursuivant, le corps de Ziéthen prêta le flanc droit aux batteries et à la nombreuse infanterie que les Autrichiens avaient dans le bois; la cavalerie prussienne fut obligée de revenir sur ses pas; les hussards au delà du ruisseau, les dragons en avant de Kutlierz (1). Les 5

(1) Ce mouvement n'aurait pas eu lieu, si le bois eût été attaqué dans le même instant par le général Hulsen. Soit effet du hasard, soit qu'il y ait eu faute du roi, il faut convenir que toutes les attaques de cette journée

escadrons dragons de Normann, qui soutenaient la brigade Hulsen, se formèrent à gauche, chargèrent l'infanterie qui se retirait, lui enlevèrent 7 drapeaux et culbutèrent les carabiniers saxons.

Pendant ces attaques de l'avant-garde, qui promettaient de bons résultats, le reste de l'armée négligeait les instructions du roi; et en s'occupant de misérables accessoires, on perdit de vue le grand ensemble qui doit nécessairement exister dans une pareille opération. Le front des Autrichiens était couvert par plusieurs villages dont les champs se trouvaient garnis de blés très-hauts; les Croates, r'pandus dans ces blés, tiraillaient sur les flancs des colonnes prussiennes, mais sans faire d'autre mal que de blesser de temps en temps quelques hommes. Un général en fut inquiété, et ordonna au deuxième bataillon de Bornstedt de faire front, pour chasser les Croates des blés. S'il en avait instruit les bataillons qui suivaient, en leur faisant continuer la marche, cela n'eût été qu'un petit mal, mais il l'oublia, et ne pensa qu'à l'expulsion des Croates. Comme l'ordre du roi portait de se diriger sur la gauche, il était naturel que dès qu'un bataillon se formerait, ceux qui se trouvaient à droite

furent décousues et sans ensemble; elles ne pouvaient rien produire de bon.

en feraient autant, et c'est ce qui arriva malheureusement. Toute la partie de l'armée qui venait après le deuxième bataillon de Bornstedt, fit front, et celui-ci ayant déjà pris une position oblique sur laquelle les autres dirigèrent leur alignement, la ligne se trouva ainsi engagée sous le feu de l'ennemi pour appuyer ce bataillon. Cette manœuvre fut jugée d'autant plus nécessaire, que l'on rencontra, principalement à l'attaque de Chotzemitz, une résistance beaucoup plus forte qu'on ne s'y était attendu : ce village était en effet garni d'une infanterie et d'une artillerie très-nombreuses. Il résulta de cet incident que l'armée forma quatre attaques isolées (HILM) sur tout le front de l'ennemi, où les bataillons ne rencontrèrent que des hauteurs presque inaccessibles. Jamais il ne se donna de plus grandes preuves de bravoure individuelle, que dans les efforts réitérés de l'infanterie prussienne sur ces positions inexpugnables : elle fut repoussée, mais jamais découragée ; les bataillons rétrogradaient pour se reformer et se précipiter de nouveau sur l'ennemi. Cette lutte inégale dura jusqu'à l'entrée de la nuit ; généraux, officiers et soldats paraissaient tous avoir pris la résolution de vaincre ou de mourir.

Pendant que ceci se passait à la droite de l'armée, les bataillons qui étaient en avant du deuxième de Bornstedt, avaient continué leur

marche pour soutenir le général Hulsen ; il en résulta un intervalle considérable. Lorsque le général qui les conduisait s'aperçut que le reste de la colonne faisait halte, il crut devoir en faire autant et commanda *front en avant, marche !*.... sans s'inquiéter s'il serait possible de passer les défilés, et de gravir les hauteurs à pic qui se trouvaient en face. On rencontra çà et là un terrain si coupé, qu'à peine un peloton pouvait avancer de front ; et, malgré tous ces obstacles, on persista à vouloir attaquer l'ennemi. Quelques bataillons escaladèrent les montagnes, mais leurs efforts n'étant point soutenus, ils furent sans effet : quatre régimens de cuirassiers se postèrent, dans l'intervalle, vis-à-vis de Brézist, et tentèrent même de gravir les hauteurs pour charger l'infanterie. Un de ces régimens se précipita jusque sur une batterie ; tout cela fut infructueux.

Le général Hulsen, voyant arriver quelques bataillons, avait repris son mouvement, et attaqué le bois : il réussit à chasser l'infanterie et les Croates qui l'occupaient, mais l'ennemi fit avancer de nouvelles troupes, et repoussa la gauche de cette brigade ; le reste se maintint sur les hauteurs avec le dernier acharnement, malgré le feu le plus meurtrier, qui dura pendant deux heures. Les Autrichiens conservaient aussi le terrain qu'ils avaient gagné sur la gauche ;

Hulsen y fit marcher 2 bataillons qui venaient d'arriver, gagna le flanc de l'ennemi, et allait, en s'emparant d'une seconde batterie, décider la victoire, lorsqu'il survint un accident que j'exposerai exactement à cause de sa singularité et des suites qu'il entraîna.

J'ai déjà rapporté ce qui était arrivé au général Nadasty, lorsqu'il avait occupé, avec sa cavalerie, un terrain trop étendu, et qu'il demanda de l'infanterie au maréchal Daun, pour la soutenir; j'ai dit aussi que la cavalerie saxonne, par suite de ce changement, avait dû se rapprocher de l'armée autrichienne: elle resta dans cette position tout le temps que durèrent les attaques du général Hulsen. Lorsqu'il était en disposition de culbuter le flanc de l'ennemi, et qu'il attaquait le bois, le général Nostitz, commandant cette cavalerie, fit prolonger à droite les régimens prince Albert et Bruhl, afin de soutenir l'infanterie qui le défendait, et pour agir suivant les circonstances; il oublia de donner le même ordre au régiment de prince Charles. Lorsque les deux autres se mirent en marche par la droite, le commandant de ce régiment se rendit au galop auprès du général, pour lui demander s'il devait aussi marcher; la réponse étant affirmative, le commandant observa qu'il allait obéir, mais qu'il lui coûtait beaucoup d'abandonner un terrain qu'il connaissait, et où il espérait pouvoir

agir efficacement contre les Prussiens; le général Nostitz réfléchit un instant, lui ordonna de rester, et fit même revenir les deux autres régimens. Le commandant, en retournant vers le sien, rencontra un officier qui demandait le général, et il s'informa de ce qu'il voulait; l'officier lui présenta un billet sur lequel était écrit au crayon : *la retraite est sur Suchdol.* Le lieutenant colonel pria cet officier de ne montrer le billet à qui que ce fût, excepté au général Nostitz, lui donna un sous-officier sûr pour l'y conduire, et se rendit ensuite à son régiment qu'il trouva dans le plus grand désordre, parce qu'on s'était aperçu que l'artillerie commençait à filer, et que la retraite se préparait de tous côtés. Il employa alors toute son éloquence pour ranimer le courage de ses soldats, en détournant leur attention de ce qui se passait, et il y réussit.

Daun avait eu le temps de calculer les suites qui pourraient résulter de l'attaque des Prussiens dans la position où il se trouvait : il se voyait engagé dans un terrain très-difficile; si sa droite avait été culbutée sur Krichenau et Schwoysitz, la cavalerie prussienne, par sa position, pouvait couper toute retraite à son infanterie. Le camp de Krichenau, excellent lorsqu'on voulait présenter son front à l'ennemi, était très-dangereux, lorsqu'on était débordé sur un flanc et battu; l'armée se trouvait alors engagée dans une série

de défilés, de marais, d'étangs, etc. les équipages eussent été perdus, et la déroute complète.

Un général, occupant un des premiers rangs dans l'armée autrichienne, commanda au général de brigade qui était sous ses ordres de se retirer (sans doute après avoir lu le billet au crayon du maréchal); mais celui-ci crut qu'il en avait tout le temps, et répondit qu'il le ferait, lorsqu'il en verrait la nécessité (1). Un instant après, le même lieutenant colônel du régiment de prince Charles observa que le feu de l'infanterie prussienne se ralentissait. Effectivement les bataillons qui étaient en action depuis deux heures et demie, avaient épuisé leurs cartouches, et s'avançaient lentement à la baïonnette, parce qu'ils étaient harassés de fatigue : les régimens de Bévern, Hulsen et celui du prince Henri (qui était entré en première ligne pour remplir les intervalles) faisaient encore un feu assez vif. Le régiment autrichien de Salm se retira de la ligne en désordre, malgré tous les efforts de ses chefs.

Il était écrit au livre du destin que les Prussiens perdraient la bataille ; il fallait qu'il se trouvât expressément là, un officier saxon qui, au lieu de rester devant le front de son régiment pour

(1) Cet acte d'insubordination étonnera moins, lorsqu'on saura que ce général n'était pas autrichien, mais un de leurs alliés.



y attendre des ordres, s'imaginât qu'il n'était pas seulement une machine, et qu'il était permis de donner respectueusement un avis à ses supérieurs; il fallait encore que ceux-ci fussent assez raisonnables pour penser qu'un subalterne pouvait quelquefois juger mieux qu'eux-mêmes, et tout cela eut lieu dans cette occasion contre les règles ordinaires de l'étiquette militaire. Le lieutenant colonel, apercevant donc le mouvement rétrograde du régiment de Salm, y vola, encouragea les soldats, et leur promit, sur son honneur, d'accourir à leur soutien; il reconnut aussi que quelques escadrons prussiens avançaient pour achever la déroute de ce régiment. Il ne balança pas un instant, ordonna au sien d'avancer par escadrons, parce que le terrain était resserré. Cet ordre fut exécuté; le régiment fila le long de la gauche de celui de Salm, traversa les intervalles, tomba avec la plus grande fureur sur la cavalerie prussienne, et la culbuta. Les deux autres régimens saxons et les mille chevaux détachés avaient suivi le mouvement; ces troupes réunies chargèrent la cavalerie prussienne, la repoussèrent, et se dirigèrent sur les derrières de l'infanterie, tandis que la cavalerie autrichienne attaquait en front : cette manœuvre fut facilitée par les intervalles qui s'étaient formés entre les attaques, ainsi que nous l'avons déjà observé.

Lorsque le colonel du régiment de Bévern vit

la cavalerie sur ses derrières, il commanda : *demi-tour à droite, feu de peloton sur la droite, commencez le feu !* ainsi que le prescrit l'ordonnance. Le régiment crut être à la revue de Stargard, et fit plusieurs décharges dans la même position ; les régimens de Hulsen et de prince Henri l'imitèrent : entourés d'une cavalerie bien plus nombreuse, épuisés et fatigués, ils ne purent l'empêcher de pénétrer, et furent forcés à mettre bas les armes après avoir vendu chèrement leur liberté.

Cette attaque décida la victoire sur le point principal ; car, quoique plusieurs bataillons se fussent reformés, et que le roi se fut mis lui-même à la tête d'une charge de cavalerie, tout fut inutile : la nuit étant survenue, elle les força d'abandonner le champ de bataille.

Ce malheur n'avait frappé que sur quelques bataillons, et n'eût point été décisif, si l'aile droite, au lieu d'être engagée avec l'ennemi, eût été à portée de soutenir la gauche. Le général Hulsen et l'avant-garde conservèrent leurs positions jusqu'après neuf heures du soir ; plusieurs régimens voulaient même rester, ne pouvant se persuader que la bataille fût perdue.

L'armée prussienne perdit 13,700 tués, blessés ou prisonniers ; les Autrichiens perdirent près de 6,000 hommes hors de combat.

Levée du siége de Prague, opérations jusqu'à la prise de Zittau, et à la marche du roi en Saxe.

La perte de la bataille de Kollin, mit les affaires du roi dans une situation très-critique. Les Français, commandés par le maréchal d'Estrées, après s'être emparés de ses états de Westphalie, accablaient l'armée du duc de Cumberland, et menaçaient ses états héréditaires. Le prince de Soubise conduisait, dans l'empire, une séconde armée, qui devait agir de concert avec celle des Cercles. Au nord, les Russes pénétraient dans la Prusse; leur armée était hors de toute proportion avec celle que le roi leur avait opposée, sous le commandement du maréchal Lehwald. Les Suédois commençaient à opérer en Poméranie; enfin, Frédéric avait devant lui une armée de 100,000 Autrichiens, qui se renforçait tous les jours. Il opposait, à ces masses imposantes, une armée de 70,000 hommes (1), avec laquelle il devait anéantir tous les projets de ses ennemis. Sa perte paraissait certaine, et personne ne

---

(1) Il est clair que l'on ne comprend pas dans ce nombre l'armée du maréchal Lehwald opposée aux Russes sur le Pregel.

voyait la possibilité d'arrêter un torrent aussi menaçant, ou de lui faire prendre un autre cours. La sage et prudente diète de l'Empire crut même pouvoir braver le roi impunément : elle le mit au ban de l'empire. Frédéric seul conservait sa présence d'esprit; il trouvait dans lui-même cette confiance qu'on ne peut définir, et qui remplaçait d'un côté, tout ce que ses armées perdaient de l'autre. Jamais il ne fut plus grand qu'à cette époque; ses projets, aussi vastes qu'imprévus, plongèrent dans l'engourdissement les forces morales de ses ennemis; il sut maintenir leurs armées à un éloignement convenable, pour jeter ses plus grandes forces sur celle qui pouvait être la plus dangereuse, tandis qu'avec le surplus, il restait dans une belle défensive, tenait les autres en échec, et les empêchait de rien entreprendre de décisif: il sut toujours les éblouir par des espérances flatteuses qui leur faisaient perdre de vue l'ensemble et l'accord de leurs opérations.

Il était naturel que la victoire des Autrichiens dût exalter l'imagination des alliés, et leur faire regarder comme certaines les belles conquêtes dont ils se flattaient d'avance. Les Français se disposèrent donc à agir sérieusement, et l'armée des Cercles crut pouvoir se mettre de la partie.

Le point essentiel pour le roi, était d'empêcher les armées coalisées de prendre une direction

qui leur eût permis de combiner leurs mouvemens, d'enfermer la sienne dans un petit espace, où elles auraient pu attaquer simultanément son front et ses flancs, tandis que d'un autre côté elle eût été prise à revers (1); c'est ce qu'il exécuta en maître. La réunion des armées autrichiennes et combinées, ne pouvant s'effectuer qu'en Saxe, il était de la plus haute importance, pour le résultat de la campagne, d'empêcher cette opération.

Après la bataille de Kollin, on était dans l'incertitude si les Autrichiens se dirigeraient sur la Saxe, afin de se rapprocher de leurs alliés, ou s'ils chercheraient à reconquérir la Silésie, dont la perte leur laissait tant de regrets. Cette conquête leur présentait beaucoup de difficultés; les forteresses bien approvisionnées, promettaient une longue défense, et pouvaient être soutenues par l'armée. Tempelhof croit aussi que le motif des subsistances eût considérablement retardé les opérations des Autrichiens. Pendant ce temps les affaires pouvaient prendre une tournure plus favorable; et si le roi était parvenu à se débarrasser des armées combinées de France et de l'Empire, dans le courant d'août et de septembre, il eût

(1) Il est probable que leur plan n'aurait pas été aussi bien concerté; mais le roi devait le craindre, le supposer, et s'y opposer à l'avance.

été rendu en Silésie assez tôt pour empêcher les Autrichiens d'entreprendre un siége et de faire aucun progrès.

Les opérations auraient bien changé de face, si le prince Charles s'était dirigé sur la Saxe; car alors le roi aurait eu à combattre trois grandes armées, dont une devait agir sur le duché de Magdebourg, l'autre sur la Saale, vers Leipsick; la troisième entre le Bober et l'Elbe. Ces armées auraient pu se réunir, et si le roi avait voulu marcher sur une d'elles pour l'accabler avec toutes ses forces, les autres eussent été à même de le suivre pas à pas, de le prendre en flanc et à revers, et de lui couper toute communication avec ses frontières; enfin, en manœuvrant avec assez de prudence, pour que Frédéric ne pût les forcer à une bataille dans une situation trop désavantageuse, elles se seraient emparées de la Saxe, et auraient pris leurs quartiers d'hiver dans ses états.

Si Lloyd avait bien réfléchi que la conservation de cette province était nécessaire au salut des Prussiens, il n'aurait pas blâmé la conduite de leur roi; car cette conservation dépendait de celle de Dresde, seule forteresse importante de tout le pays, et qui en est la clef du côté de la Bohême. On devait donc chercher à garder cette place aussi long-temps que possible, et prendre des positions propres à la couvrir contre les tentatives de l'ennemi; il paraissait plus important

encore d'attirer l'attention des Autrichiens sur un autre point et de leur laisser quelques succès moins dangereux. Dans la situation où se trouvaient les affaires de Frédéric, la perte d'une bataille sous les murs de Dresde aurait eu les suites les plus funestes; ailleurs le résultat pouvait en être sans conséquence. Tels furent, sans doute, les motifs qui l'engagèrent à diviser son armée, à laisser le duc de Bévern sur les frontières de la Silésie avec la plus grande partie, et à marcher en Saxe avec le reste.

Le 19 juin, le roi quitta l'armée qui avait combattu à Kollin, et se rendit à Prague, pour en faire lever le siége; cette opération se fit dans le plus grand ordre; la grosse artillerie fut enlevée le même jour et transportée sur la rive gauche de la Moldau, d'où elle partit pour Leutméritz; ici elle fut chargée sur des bateaux et conduite par l'Elbe jusqu'à Dresde. La nuit fut employée à détruire les batteries et à combler les fougasses; l'armée marcha sur trois colonnes à Brandeis; le prince Henri couvrit la retraite avec l'arrière-garde, et les Autrichiens n'eurent pas le moindre succès, malgré tous les efforts de leurs nombreuses troupes légères pour l'inquiéter. De l'autre côté, le maréchal Keith se retira seulement le 20 au soir sur Leutméritz; son arrière-garde, vivement attaquée, y arriva avec perte de 400 hommes.

Il était indispensable de se porter rapidement au secours de l'armée battue à Kollin, avant que Daun l'atteignît et l'accablât; à cet effet le roi marcha à sa rencontre et campa le 21 à Lissau, d'où il pouvait, dans tous les cas, secourir cette armée, postée entre Zdonim et Nimbourg, sous les ordres du duc de Bévern. Comme le maréchal ne faisait point mine de l'attaquer, mais que d'un autre côté le prince Charles s'était avancé jusqu'à Brandeis, et que Daun paraissait vouloir s'en approcher, le roi présuma qu'ils avaient intention de porter leurs opérations sur la rive gauche de l'Elbe et du côté de la Saxe. Il résolut dès-lors de laisser au duc de Bévern une partie des forces qu'il avait amenées de Prague, et de repartir avec 14 bataillons et 7 régimens de cuirassiers pour Leutméritz; il campa sur les hauteurs de Dirnowa. L'armée de Bévern resta à Nimbourg jusqu'au 27, elle en partit ce jour-là pour camper à Lutnitz; le 28, elle passa l'Iser à Jung-Buntzlau et campa à Scheditz. Le prince de Prusse prit ici le commandement de ce corps le conduisit, le 4 juillet, à Keuschlon, et le 7 à Bomisch-Leipa, où il séjourna jusqu'au 27.

Cette position du roi à Leutméritz et du prince à Leipa, remplissait complètement les vues de Frédéric, qui étaient d'empêcher les Autrichiens de pénétrer en Saxe par la gauche de l'Elbe;

on devait aussi supposer qu'ils ne s'exposeraient pas à pénétrer en Silésie avec une partie de leur armée, en laissant l'autre pour observer le roi et le prince, parce que ceux-ci se seraient réunis afin de repousser ce corps d'observation et de se porter sur leurs derrières. Lloyd prétend donc qu'il ne restait au prince Charles d'autre parti que celui d'envahir la Lusace, et que cette opération fut résolue malgré les obstacles presque insurmontables qu'elle présentait. Il fait un pompeux éloge de cette entreprise et de la manière dont elle fut exécutée.

Tempelhof pense que le plan si vanté par Lloyd n'était pas le meilleur. On disait à cette époque que l'Amérique devait être conquise en Allemagne; on aurait pu dire avec plus de vérité, que la Silésie devait être conquise en Saxe. Le but principal que l'auteur anglais donne à son plan, celui de couper le roi, de la Silésie, n'a jamais existé que dans son imagination; un général inquiet, qui n'ose pas marcher à la vue de ses ennemis, même avec des forces supérieures, mais qui, au contraire, se tient toujours enfermé dans un camp inabordable, ne paraît pas trop disposé à effectuer des projets vastes et hardis : la conduite du prince Charles dans les mouvemens que nous allons rapporter prouve bien qu'il ne conçut jamais celui que Lloyd a supposé. Il n'est pas vraisemblable en effet qu'un général agisse en

sens inverse des projets qu'il aurait formés, et les Autrichiens restèrent dans la plus grande inaction jusqu'à la fin d'août; une victoire seule pouvait les mettre à même de couper Frédéric de la Silésie, et ils ne l'eussent pas remportée en évitant toujours le combat: c'est cependant ce qu'ils firent près de Zittau, lorsque le roi marcha de Bernstatdel pour les attaquer.

Si les ennemis avaient réellement l'intention d'envahir la Silésie, le chemin de la Lusace était le plus long, et, sous le rapport des subsistances, le plus difficile. Le pays entre la Saxe, l'Iser et l'Elbe était épuisé par le long séjour des deux armées; le fourrage qui s'y trouvait encore allait être consommé par les troupes qui l'occupaient; les Autrichiens n'avaient point de magasins dans les environs, et tiraient tout du fond de la Bohême. Un coup-d'œil sur la carte convaincra que le chemin le plus court qui conduise de Jung-Buntzlau en Silésie, est celui qui passe par Trautenau et Landshut. Ainsi, dès que les Autrichiens furent arrivés à Munchengratz, ils auraient dû laisser le prince de Prusse dans les montagnes, pour se diriger de suite sur la Silésie, et le couper de Schweidnitz et même de Breslau. Tempelhof prétend qu'ils n'eussent certainement pas été suivis par le roi à travers toute la Bohême, parce que son armée n'y pouvait pas subsister sans magasins, et à un si grand éloignement de

ceux qu'elle avait sur l'Elbe. La marche en Lusace lui paraît donc absolument opposée aux intérêts du prince Charles, et le roi remplit en grande partie ses vues, en le tenant en échec dans un coin de cette province, jusqu'à ce que les armées françaises et combinées fussent assez rapprochées pour lui permettre de marcher rapidement sur elles, de s'en débarrasser pour le reste de la campagne, et de revenir avec la même promptitude au secours de son armée de Silésie (1).

Lloyd vante à tort l'activité des Autrichiens; le prince Charles, au lieu de poursuivre le maréchal Keith, n'était parti de Prague, avec toutes ses forces, que le 24. De son côté, Daun était rentré, après la victoire, dans son camp de Krichenau pour y faire des réjouissances. Il paraît que ce général livra la bataille sans but déterminé, ou qu'il avait adopté la vieille maxime de faire un pont d'or à l'ennemi; car il ne fit rien pour profiter de ses succès.

(1) La marche en Lusace n'était pas ce qu'il y avait de mieux pour les Autrichiens; mais elle eût néanmoins produit de plus grands résultats, si on avait marché et combattu. Si le prince Charles avait su engager son armée avec toutes les belles chances qu'il avait lors de son arrivée à Zittau, il eût gagné une bataille décisive, qui lui eût permis de se diriger sur l'Elbe, et de décider du sort de Frédéric sous les murs de Dresde.

Enfin, l'entreprise sur la Lusace étant résolue, l'armée autrichienne passa l'Elbe le 1.er juillet à Czelakowitz et vint camper à Lissau. Les Prussiens en étaient partis le 26 juin pour marcher successivement à Jung-Buntzlau et Scheditz, sur la rive droite de l'Iser. Le prince Charles porta le général Nadasty sur la droite de cette rivière, avec une forte division, afin d'observer les mouvemens des Prussiens du côté de Leutméritz, et de couvrir la marche de l'armée vers Jung-Buntzlau. Le général Morocz fut aussi détaché sur la rive gauche, pour observer les mouvemens du prince de Prusse, et préparer la marche de la grande armée.

Le général Nadasty prit poste à Meschno, entre le corps du prince de Prusse et celui du roi, tandis que Morocz passait l'Iser à Bakofen, sur le flanc gauche du prince. Celui-ci jugea qu'il était temps de quitter Scheditz; les deux divisions autrichiennes l'ayant suivi continuellement sur ses flancs, il crut également nécessaire de se retirer successivement à Hirschberg, Neuschlos et Leipa : de là il envoya le général Putkammer, avec 4 bataillons et 500 hussards, pour occuper Gabel et soutenir ce passage important qui conduit en Lusace.

En même temps, la grande armée des Autrichiens se porta avec lenteur à Munchengratz, et de là à Hunerwasser. La position des Prussiens à Leipa, couverte par le Poltz, fut jugée trop

redoutable pour être attaquée; on résolut donc de tourner leur flanc gauche et d'enlever Gabel, ce qui devait nécessairement les forcer à se retirer et à ouvrir la route de la Lusace : le général Macquire fut chargé de cette expédition, avec un détachement considérable, soutenu par l'avant-garde; l'armée marcha à Nismes pour couvrir ce mouvement. Gabel fut pris le 15 juillet, après une défense de trente-six heures, et aussitôt l'armée passa le Poltz.

Toutes ces manœuvres forcèrent le prince de Prusse d'abandonner Leipa; car en perdant Gabel, il perdit sa principale communication avec Zittau, où il avait une forte garnison et des magasins considérables. Pour sauver cette place et les troupes qui la gardaient, il fallut y devancer les Autrichiens, et faire à cet effet plusieurs marches forcées et difficiles par Kamnitz, Georgenthal, Kreiwitz, Rombourg, etc.

Cette retraite du prince de Prusse, de Leipa sur Zittau, ne fut pas heureuse; plusieurs accidens en augmentèrent la difficulté, et causèrent la perte des bagages, d'une grande partie des caissons, de l'artillerie et des pontons. Si les troupes qui occupaient Gabel avaient eu l'ordre de l'évacuer à l'approche des Autrichiens, ou qu'elles eussent pris ce parti d'elles-mêmes, la retraite n'aurait pas coûté 10 hommes, et la position de l'ennemi à Nismes n'aurait point été in-

quiétante; car les Prussiens étaient maîtres de la grande route de Leipa à Rombourg.

Le prince de Prusse voulait bien suivre la chaussée; mais un officier, qui avait eu le talent de gagner sa confiance, lui rapporta d'un ton assuré que l'ennemi était à cheval sur cette route avec 40 pièces de canon, et en avait ainsi coupé les Prussiens : ce faux rapport venait d'un paysan, qui, vraisemblablement, était envoyé par les Autrichiens; il décida le prince à se retirer sur Kamnitz, en faisant un grand détour.

Un autre rapport de la même nature annonçait que l'ennemi occupait Neudorf et Kreiwitz, et avait placé de la grosse artillerie entre ces deux villages : c'est ce qui décida à brûler inutilement les pontons et les voitures d'équipages. Si les Prussiens avaient suivi la grande route, ils seraient arrivés à Zittau long-temps avant le prince Charles; malgré ces retards, ils y arrivèrent assez tôt pour sauver une grande partie des magasins et des troupes qui s'y trouvaient. Ils commirent sans doute des fautes dans cette opération; mais les Autrichiens en firent dix pour une (1).

---

(1) En jetant un coup-d'œil sur la carte, on verra que l'armée autrichienne étant arrivée à Nismes sur l'extrême gauche du prince de Prusse, pouvait facilement marcher sur Zwickau, d'où elle eût coupé toutes ses communications; en marchant à lui, on l'eût alors accablé par des

L'armée prussienne ayant surmonté tous les obstacles, arriva le 21 juillet dans la plaine de Seithennersdorf; elle en repartit le 22, à neuf heures, et marcha sur Zittau, où elle arriva à deux heures. Le général Winterfeld était déjà arrivé à onze heures avec l'avant-garde; l'armée se forma près de Herwigsdorf.

La grande armée des Autrichiens campait sur la rive droite de la Neisse, derrière Zittau; la gauche, appuyée à Krottau, d'où la ligne se prolongeait par Unersdorf, Friedensdorf, jusqu'au bois de Richenau, où la droite appuyait. L'intention du prince de Prusse était de s'emparer des hauteurs de Ekartsberg, afin de déjouer leurs projets sur Zittau; mais quand le général Winterfeld eut débouché dans la plaine avec l'avant-garde, les Autrichiens occupèrent ces hauteurs. L'armée prussienne fut obligée par là de camper, la droite, à Nieder-Herwigsdorf; la gauche, sur les hauteurs de Ober-Herwigsdorf, où elle formait un crochet: les deux villages restèrent en arrière du front. Le général Winterfeld s'avança entre la ville et le premier de ces villages, afin de soutenir la retraite du général Schmettau, qui s'effectua heureusement, de manière que 7 bataillons, avec une quantité de bagages, de farines

---

forces triples, et sa perte était inévitable, car il n'aurait eu aucun point de retraite.

et de caissons des vivres purent rejoindre pendant la nuit; l'armée la passa au bivouac, à cause de la proximité de l'ennemi : le 23, il tomba une grande pluie, ce qui engagea le prince à faire dresser le camp à neuf heures.

Les Autrichiens commencèrent le bombardement de Zittau avec une telle activité, que trois heures après, plus de la moitié de la ville était en feu. Les chevaux des pelotons et tous les chariots de l'armée reçurent ordre d'y marcher, afin de sauver ce qui serait possible de la boulangerie et des magasins; mais ils arrivèrent trop tard, la ville était à peu près réduite en cendres, et les troupes, entourées de flammes, pouvaient à peine rester dans les rues, lorsque le colonel Dierke, qui y commandait, voulut en sortir pour rejoindre l'armée. Il n'avait pas encore entièrement évacué, que le général Rebentisch lui apporta l'ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité, ce qui l'obligea à rentrer. Pendant cette évacuation momentanée, les Autrichiens pénétrèrent sur plusieurs points, et les Prussiens se trouvèrent enveloppés : la plus grande partie se fit jour à travers l'ennemi, qui prit néanmoins le colonel Dierke, le général-major Kleist, le premier bataillon de margrave Henri, et un bataillon de Seers.

Le prince jugea alors qu'il était temps de se retirer; il fit partir les bagages pour Lœbau le 24; l'armée les suivit le lendemain à deux heures

du matin, et arriva dans cette ville à midi : le général Winterfeld repartit le 26 pour occuper les hauteurs d'Hohenkirchen, afin de protéger la marche de l'armée sur Bautzen, où elle campa effectivement le 27, en attendant l'arrivée du roi.

Le prince de Prusse paraît avoir acquis plus d'honneur, en sauvant une grande partie de la garnison de Zittau, du parc des vivres, des bagages, etc., en présence d'une armée supérieure, que les Autrichiens en le laissant faire. Leur grande supériorité sur ce prince leur aurait permis de le couper de cette ville : en manœuvrant avec un peu d'habileté, ils auraient enlevé la garnison, les dépôts, et se seraient rendus maîtres de toutes les communications des Prussiens.

Tandis que toutes ces choses se passaient, Frédéric était resté vers Leutméritz avec près de 40,000 hommes. La prise de Zittau, et le mauvais état des affaires sur ce point, lui fit enfin sentir la nécessité de marcher au secours du corps de Lusace. Le roi vint camper à Bautzen le 29, avec 16 bataillons et 28 escadrons; le maréchal Keith le suivit avec un autre corps qui fut posté à Roth-Naustritz pour couvrir les communications avec Dresde. Le prince Maurice resta au-delà de l'Elbe, près de Cotta, avec 15 bataillons et 20 escadrons. Frédéric marcha le 30 à Weissenberg, avec un corps nombreux, et donna au duc de Bévern le commandement de l'armée de Bautzen :

celui-ci laissa le général Rebentisch dans la ville avec 10 bataillons, pour couvrir la boulangerie, et marcha le 8 à Nehern. Le maréchal Keith partit de Naustritz, et campa le 14 sur les hauteurs de Hohenkirchen.

Le 15, le roi se porta avec son corps jusqu'à Bernstatdel et le duc de Bévern avec le sien, de Nehern sur Herwigsdorf, près de Lœbau. Le maréchal Keith se réunit à ce dernier, et l'armée prit un camp, dont le front était couvert par le grand village de Herwigsdorf (1), où l'on plaça 5 bataillons de grenadiers. Par cette position, les Prussiens avaient déjà rétabli leurs communications avec la Silésie; car les Autrichiens n'auraient pas osé quitter les environs de Zittau sans craindre d'être coupés de la Bohême.

Lorsque le prince Charles apprit la marche du roi sur Bernstatdel, il crut qu'il pousserait son mouvement jusqu'à Hennersdorf, et prit en conséquence position sur la route de Lœbau à Zittau; l'aile gauche à cette dernière ville, la droite sur une montagne élevée en arrière de Seyersdorf, le centre sur les hauteurs d'Ekartsberg; mais le

---

(1) Il y a en Saxe, en Lusace, et surtout en Silésie, des villages qui ont jusqu'à une lieue de longueur, et même plus. Cette observation générale est nécessaire pour l'intelligence de certaines descriptions de camps, qui paraîtraient sans cela équivoques.

maréchal Keith leva le 16 le camp de Herwigsdorf, et se dirigea sur Bernstatdel. Après son arrivée, Frédéric partit pour Hirschfeld avec tous les hussards, les bataillons francs, 10 escadrons de dragons et 5 régimens d'infanterie. L'armée prit la même route, et se trouva, par cette marche savante, sur les derrières de l'ennemi.

Les Autrichiens étant informés que l'avant-garde prussienne se montrait déjà dans les bois de Hirschfeld, changèrent aussitôt leur position, placèrent leur droite sur les hauteurs, en avant de Ratgendorf, et l'appuyèrent à la Neisse; la gauche la remplaça sur la même montagne de Seyersdorf; le centre fut retiré, de manière que la ligne formait un arc prolongé sur le sommet des hauteurs. Le front était parfaitement couvert par la profonde vallée de Witgendorf, dont le côté, occupé par l'ennemi, était très-élevé et très-escarpé. Ce fond, battu et flanqué par la montagne qu'occupait l'aile gauche, était inabordable; 400 Croates gardaient le village de Witgendorf qui s'y trouve. Les abords de la montagne offraient une foule d'obstacles; une immense quantité d'artillerie y était bien distribuée, et un essaim de Croates avait été placé dans la forêt qui l'entoure. La réserve aux ordres de Nadasty était sur la rive droite de la Neisse; son aile gauche appuyant à la rivière, sa droite au bois de Reichenau, elle se trouvait de même cou-

verte par un terrain difficile. Les environs depuis Reichenau jusqu'à Hirschfeld, sont coupés par le petit ruisseau de Kupferwasser, qui les rend marécageux, et forme quelques petits lacs ; le flanc droit était protégé par des forêts touffues, répandues sur des montagnes élevées et séparées entre elles par de profonds défilés.

C'est dans cette position formidable que le roi trouva les Autrichiens, lorsqu'il arriva à Tittelsdorf. Son intention étant d'attaquer, il reconnut l'ennemi, et fit, pendant ce temps, former l'armée sur trois lignes. L'aile droite appuyait au bois de Witgendorf ; la ligne s'étendait sur les hauteurs jusqu'à Tittelsdorf, et se prolongeait de là à gauche, jusqu'à la petite ville de Hirschfeld, qui était occupée par un bataillon. La vallée dont nous avons parlé séparait ainsi les deux armées qui se canonnèrent jusqu'à la nuit. Celle des Prussiens la passa sous les armes ; et le roi ayant reconnu l'impossibilité d'attaquer, fit dresser le camp le lendemain. Il ne restait d'autre parti à prendre que celui de forcer l'ennemi à quitter sa position en le tournant : on fit jeter dans ce but quelques ponts sur la Neisse, vis-à-vis de Hirschfeld, et passer cette rivière à 10 bataillons et 35 escadrons sous les ordres du général Winterfeld, pour expulser Nadasty de son poste. Celui-ci ayant été successivement renforcé, l'attaque se borna à une vive canonnade. Le roi

détacha alors le général Grumbkow, avec 5 bataillons et 10 escadrons, pour surprendre la garnison de Gorlitz; mais elle s'était déjà retirée.

Frédéric, voyant donc l'impossibilité de faire accepter une bataille au prince Charles, retourna le 20 à Bernstatdel, où il séjourna jusqu'au 24; l'ancien camp fut occupé par un corps destiné à marcher au secours de la Saxe, qui était menacée par l'armée combinée de France et d'Empire : la majeure partie de l'armée, sous les ordres du duc de Bévern, campa à Schona. Le général Winterfeld se retira sur Burha, en longeant la Neisse.

Avant de présenter les opérations du roi, en Saxe, je crois devoir soumettre quelques observations sur les événemens de cette première période.

CHAPITRE III.

Observations sur les opérations de la première période, maximes sur les magasins et sur les siéges.

Lloyd a fait, sur les fautes des deux partis, des réflexions assez justes, Tempelhof en a réfuté plusieurs, par des calculs toujours hypothétiques. Cette lutte, que j'avais donnée dans ma première édition, ne me paraît pas fort intéressante. Les remarques de l'auteur anglais sont celles d'un homme profond, qui applique aux événemens, des maximes sages et conformes aux principes; les objections de Tempelhof sont celles d'un homme instruit, qui veut prouver que Frédéric n'eut jamais tort, et qui s'appuie sur des hypothèses lorsqu'il ne peut invoquer les règles de l'art. Lloyd fait des reproches assez fondés aux généraux autrichiens ; Tempelhof se fait leur champion dans le seul but de relever d'autant plus la gloire de Frédéric; il se formalise de ce que l'auteur anglais attaque la réputation de ces généraux, sans connaître les instructions qu'ils pouvaient avoir de leur gouvernement, et, sous ce rapport, il est injuste. Lloyd blâme avec raison ce qui a été fait contre les règles militaires, peu

importe que ce soit la faute du général ou du cabinet; son ouvrage, conçu sur un bon plan, est une relation critique dans laquelle les combinaisons sont presque toujours rattachées au principe général de l'application des masses. Pour faire la démonstration d'un principe, on est forcé de frapper sur tout ce qui lui est contraire, et c'est la marche que j'observerai dans la relation des campagnes suivantes que Lloyd ne nous a pas données.

Les dispositions de la ligne d'opérations de cette campagne sont assez remarquables; Frédéric forma une ligne d'opérations double, mais concentrique, qui a beaucoup de rapport avec celles des campagnes de 1794, en Flandre, et de 1796, sur le Rhin. Son armée partit de deux points isolés, sur une base de soixante ou quatre-vingts lieues, pour se réunir au point donné de Prague: elle réussit dans cette entreprise, parce que les Autrichiens ne surent point profiter de la position centrale de la Bohême, ou de la ligne de l'Elbe, et qu'au lieu de tenir leur masse vers Budyn ou Melnick, pour attaquer le premier corps qui déboucherait des défilés, ils commirent la faute grossière de vouloir tout couvrir, et de porter un gros corps vers Egra, tandis qu'ils en avaient un non moins nombreux, à cent lieues de là, vers Olmutz. Ce n'est certainement pas là un moyen de s'opposer avec succès à une inva-

sion, ni de prouver que les doubles lignes d'opérations sur une même frontière, sont dangereuses. Si une armée réunie dans une position centrale ne peut pas résister à l'ennemi, comment veut-on déjouer ses projets en divisant cette même armée en quatre corps isolés à des distances énormes?

Tempelhof justifie Frédéric d'avoir formé une double invasion, parce qu'il savait que les Autrichiens étaient ainsi morcelés. Cette raison est fort juste; mais loin de détruire le principe des lignes simples et concentrées, elle le prouve plus fortement, puisqu'il est certain que, si les Autrichiens s'étaient vivement rassemblés avant que les colonnes débouchassent des défilés, à soixante lieues l'une de l'autre, le projet du roi eût été dangereux.

Soit que le cabinet de Vienne voulût commencer des opérations offensives, soit qu'il ait voulu attendre une diversion de ses alliés, sur la Saxe d'un côté, et sur la Vistule de l'autre, il est incontestable que le placement de ses troupes était contraire à tous les principes de l'art de la guerre. La formation d'une petite armée vers Olmutz, était surtout ridicule: le roi avait la majeure partie de ses forces en Saxe et en Lusace, on n'avait donc rien à craindre pour la Moravie, puisqu'il eût fallu faire de grands mouvemens pour s'y porter depuis Dresde par Neisse; le corps de Daun aurait été bien mieux placé vers

Konigsgratz. Si l'empereur Napoléon eût été à la place de Frédéric, et dans la même position relative avec les quatre corps autrichiens jamais ces corps ne se seraient réunis; la rapidité de ses marches, la juste combinaison de ses mouvemens atttestent qu'ils eussent été anéantis, et pour s'en assurer, il suffit de jeter un regard sur les brillantes opérations de Lonato et de Castiglione, de Trente et de Bassano en 1796, d'Abensberg et d'Eckmuhl en 1809.

Les Autrichiens furent assez heureux pour pouvoir réunir leurs troupes morcelées, parce que le roi ne marcha pas assez vivement; ils effectuèrent, il est vrai, une retraite concentrique qui leur coûta la moitié de la Bohême; mais ils étaient forts dès qu'ils étaient réunis (1). Broun et le prince Charles, après leur concentration, ne surent pas profiter de cet avantage pour attaquer isolément le roi ou le maréchal de Schwérin, qui étaient encore bien éloignés, et séparés par un grand fleuve (l'Elbe) et par

(1) S'ils avaient fait une des retraites excentriques de M. de Bulow, leur armée eût été perdue. Le système de cet auteur, qui ne devait instruire qu'en sens inverse de ses opinions, a fait tourner toutes les têtes. L'homme qui a voulu démontrer des sophismes par le même langage qui sert à démontrer les sciences exactes, a réussi; il a rendu là un beau service à son pays!

un pays très-coupé. Tempelhof a fait de longs calculs sur ce que l'un des deux corps aurait pu faire, tandis que l'on eût attaqué l'autre; mais il voulait justifier à tout prix la double opération du roi, sans penser qu'il ne fallait que vingt-quatre heures pour frapper un grand coup sur l'un des corps; et que ce coup eût été frappé avant même que l'autre corps eût su ce qui se passait.

Je vais donner les observations de Lloyd sur la bataille de Prague.

Frédéric, en réunissant la majeure partie de ses forces, le 6 mai au matin, en présence des ennemis, et en laissant le maréchal Keith sur la rive gauche de la Moldau, annonçait très-clairement qu'il avait des desseins sur la rive droite : les Autrichiens n'auraient pas dû se confier autant dans leur nombre et dans leur position, au point d'envoyer leur cavalerie au fourrage, tandis que les Prussiens faisaient des mouvemens en leur présence. Lorsqu'ils virent l'armée du roi en marche par sa gauche, ils firent bien de changer de position; mais au lieu de s'en tenir là, ils auraient dû pointer le plus d'artillerie possible contre le village de Podschernitz, attaquer l'ennemi lorsqu'il traversait ce village en colonne, sans lui laisser le terrain nécessaire pour se former.

L'auteur anglais pense également que les Autrichiens devaient placer leur cavalerie sur deux lignes contiguës, afin de prolonger leur droite jusqu'aux étangs, de couvrir leur flanc par cet obstacle, et d'enlever aux Prussiens le seul terrain où ils pussent former leur cavalerie; il aurait donné à ces deux lignes une disposition ployée sur le centre, de manière à former une ligne concave vis-à-vis de l'ennemi, afin que celui-ci ne pût se porter en avant sans prêter le flanc. Cet ordre de bataille n'exposait à aucun danger, la droite étant couverte par des étangs, et la gauche par l'artillerie et par leur aile droite d'infanterie. Mais les Autrichiens négligèrent toutes ces précautions, ils se laissèrent même prendre en flanc par la cavalerie ennemie, quoiqu'elle fût moins nombreuse que la leur.

Quand le maréchal Broun repoussa et poursuivit les Prussiens, il n'aurait pas dû rompre la ligne, ni se porter en avant comme un soldat qui ne voit que ce qui se passe directement devant lui, sans faire attention à l'ensemble. Lorsqu'il fit ce mouvement, il devait donner ordre à toute l'armée de l'appuyer; et, s'il désirait maintenir sa gauche et son centre sur les hauteurs qu'ils occupaient, il pouvait donner à sa droite la direction nécessaire pour former une

ligne oblique avec le reste de l'armée (1). Par cette manœuvre, il aurait eu la liberté de disposer de toute sa réserve et de la droite de la seconde ligne, pour soutenir le point d'attaque duquel la victoire dépendait. En conservant une ligne contiguë, il aurait pu s'avancer autant qu'il l'aurait voulu avec sa droite, et poursuivre l'ennemi vers Podchernitz, sans lui donner aucun avantage. Cet ordre oblique lui donnait, en outre, la facilité de prendre toute l'armée prussienne par son flanc, et de la balayer d'un bout à l'autre : le maréchal rompit la ligne en faisant avancer sa droite partiellement, et l'armée fut ainsi enfoncée et défaite.

Il y a dans chaque camp un point qu'on peut en appeler, avec juste raison, la clef, et duquel le succès de l'action dépend presque toujours : tant que l'ennemi ne s'en est point emparé, ses avantages sont éphémères; mais lorsqu'il est parvenu à l'emporter, tout est perdu. Le plus rare des talens militaires est peut-être celui de trouver

(1) Lloyd fait là un reproche au maréchal Broun, sans savoir si ce fut lui qui ordonna la marche en avant de l'aile droite, qui peut-être fut le résultat naturel des circonstances et de la retraite des Prussiens. Mais, comme je l'ai dit, on ne peut pas connaître tous ces détails, et on blâme moins le général, que le mouvement qui fut exécuté.

cette clef, car la science des camps, celle de les attaquer et de les défendre, en résultent nécessairement (1). Dans la bataille de Prague, le point le plus important était, sans contredit, l'espace entre l'aile droite de l'infanterie et l'étang situé près de Sterboholi; c'est là qu'on aurait dû porter la cavalerie, en la faisant soutenir par une batterie placée sur la hauteur devant sa droite, et par de l'infanterie dans le village de Sterboholi. Les Autrichiens entendaient si peu la castramétation, qu'ils n'aperçurent pas ce point, et qu'ils formèrent leur cavalerie bien loin en arrière; aussi furent-ils battus.

Observations sur les opérations des Prussiens.

Les dispositions du roi de Prusse paraîtront, sans doute, très-savantes à ceux qui n'ont pas

---

(1) Ces points décisifs ne sont pas si nombreux, ni si difficiles à déterminer. Dans une ligne morcelée, c'est le centre, d'où l'on accable ensuite une des extrémités isolées; dans une ligne contiguë, c'est celle des deux extrémités qui a plus de rapport avec l'ensemble des bases d'opérations. Prague, Marengo, Austerlitz et surtout Ratisbonne, prouvent la première de ces assertions; Leuthen, Castiglione, Ulm et Wagram, prouvent également la dernière. (Voyez chap. XXXV de la 4.e partie.)

une connaissance profonde des opérations militaires, ou qui n'auront pas étudié la configuration du théâtre de cette guerre. Les résultats entraînent souvent les opinions des hommes sans leur donner le temps de réfléchir sur les causes, ou d'examiner les différentes circonstances qui les ont fait naître, c'est pourquoi les jugemens sont rarement fondés sur des idées justes.

La marche de Frédéric en Bohême présentait un grand nombre d'obstacles, et il était possible de rendre plusieurs de ces obstacles insurmontables. La colonne du prince Maurice était séparée de celle que commandait le roi, par un intervalle de vingt lieues, dans un pays très-difficile, rempli de montagnes, de bois, de ravins, de défilés, etc. L'ennemi avait, dans ce grand espace de terrain, une armée bien supérieure à celle du prince Maurice et à celle du roi prises séparément; il pouvait occuper cinquante positions qui les eussent empêchées de se joindre, et les attaquer l'une ou l'autre isolément, avec toutes les chances de succès que donne la supériorité. Même après la jonction de ces deux corps, le maréchal Broun et le duc d'Ahremberg, qui étaient encore égaux en forces, auraient pu prendre, entre l'Eger et Prague, plusieurs positions pour les empêcher de gagner la Moldau et de joindre le maréchal de Schwérin.

Les Autrichiens se trouvant enfin rassemblés à

Prague, pouvaient attaquer, avec des forces supérieures, ou le roi ou Schwérin; et comme ils étaient séparés par la Moldau, il eût été possible d'empêcher absolument leur réunion. Lorsque le roi passa cette rivière, laissant le maréchal Keith sur la rive gauche, les Autrichiens eurent également plus de temps qu'il ne leur en fallait pour détruire l'un ou l'autre de ces corps. Il en était de même des colonnes du duc de Bévern et du maréchal de Schwérin; leur grand éloignement permettait à l'ennemi de manœuvrer pour empêcher leur jonction; et, comme prises séparément, elles étaient inférieures en forces, il aurait pu les attaquer avec succès. On voit par là que le roi, en laissant ses divisions à de si grandes distances, les exposait à être battues en détail, et son armée entière à être détruite.

Passer une rivière comme la Moldau, à la vue d'une grande armée, rester en sa présence pendant dix-huit heures, avec une poignée de monde, est une manœuvre audacieuse, qui aurait dû être fatale à Frédéric; si elle ne le fût pas, il doit en rendre grâces à sa bonne fortune. Il n'y avait pas moins de témérité d'attaquer l'ennemi dans un camp aussi fort, et dans le voisinage d'une forteresse; il n'était pas probable qu'il pût le battre; et même dans le cas où cela serait arrivé, il n'en devait pas espérer un grand résultat, car les Autrichiens pouvaient toujours se

retirer dans Prague, y passer la Moldau, se diriger sur-le-champ contre le corps du maréchal Keith, et le détruire à une marche de lui.

En général, il est très-imprudent d'attaquer une armée campée sous une forteresse, parce qu'en cas de succès, il est impossible d'employer la cavalerie, qui seule, peut achever une armée vaincue; quelque avantage que l'infanterie puisse remporter, elle ne peut poursuivre l'ennemi avec assez de vigueur et de vitesse pour l'empêcher de faire sa retraite et de se rallier. Si le roi avait remporté une victoire semblable, à sept ou huit lieues d'une place, toute l'armée autrichienne eût été détruite. Il pouvait d'ailleurs se dispenser d'attaquer dans cette position, diriger sa marche vers Kollin et Kuttemberg, où étaient les magasins des Autrichiens, les forcer à le suivre et à lui fournir une occasion plus favorable pour les combattre. Suivant toutes les apparences, il aurait rencontré et accablé l'armée de Daun, qui venait alors de Moravie.

Quant à l'action même, il n'y avait pas de choix pour l'attaque, elle ne pouvait se faire que par la gauche; mais voir et saisir le moment critique et décisif que procura le maréchal Broun en rompant sa ligne, est un de ces coups de génie, dont très-peu de généraux sont capables, et qui fait beaucoup d'honneur au roi. Toute sa conduite, pendant la bataille, mérite égale-

ment les plus grands éloges. Ce qui paraît téméraire dans les manœuvres qui la précédèrent immédiatement, doit être attribué sans doute à l'état de ses affaires, et à la connaissance qu'il avait des généraux ennemis; Frédéric a été un trop grand général pour commettre une faute ordinaire.

Le prince Charles ayant été forcé à se jetter dans Prague avec environ 50,000 hommes, le roi forma le projet extraordinaire de le bloquer dans cette place : comme elle est outre cela extrêmement peuplée, il espérait de contraindre le prince à se rendre faute de subsistances.

C'est une chose digne de remarque, et la postérité la regardera comme une fable, que 50,000 hommes de bonnes troupes avec un train d'artillerie considérable aient été bloqués pendant six semaines, et réduits à l'extrémité par une armée égale en nombre. Le corps de blocus n'était certainement pas, à la fin de mai, plus fort que les Autrichiens; on en sera convaincu, en considérant combien les Prussiens avaient perdu de monde par la bataille, les maladies et la désertion, et en faisant attention à tous les corps qu'ils avaient détachés. Cette armée, malgré sa faiblesse, formait une chaîne de postes dans une étendue de plusieurs lieues : elle était divisée par la Moldau, en deux corps, qui ne pouvaient

communiquer qu'au moyen de deux ponts établis, l'un au-dessus, et l'autre au-dessous de la ville; de manière que, si les Autrichiens eussent voulu sortir de Prague, ils n'auraient eu que la moitié de l'armée prussienne à combattre. Les militaires qui ont la moindre idée des opérations de la guerre, ne pourront jamais comprendre pourquoi ils ne le firent pas. Un de ces ponts fut entraîné par le courant; cependant le prince Charles resta dans l'inaction, et laissa échapper cette occasion favorable, sans même tenter une sortie.

L'auteur qui a été très-souvent sur le terrain aux environs de Prague, est surpris que les Prussiens, ainsi séparés par une grande rivière, divisés en plusieurs détachemens, n'aient pas été détruits. Il ne trouve pas moins étonnant que le roi ait cru pouvoir réduire, avec des forces égales, une armée de 50,000 hommes, dans une ville aussi étendue que Prague; l'indolence de ses ennemis justifia seule cette entreprise, et sauva son armée d'une destruction inévitable (1).

---

(1) Lloyd fait à tort un reproche au roi. Puisque les Autrichiens voulaient bien s'enfermer dans la ville, ne fallait-il pas un corps pour les y tenir en échec, plutôt que de leur laisser tenir la campagne? On ne débouche pas facilement d'une place devant 50,000 hommes qui occupent un terrain très-favorable, surtout lorsqu'il faut

Je ne rapporterai pas la réfutation de Tempelhof sur les observations de Lloyd; elle n'offre, comme les précédentes, que des calculs hasardés. La seule chose digne de remarque dans ces discussions de l'auteur prussien, c'est que les meilleurs positions défensives ne sauraient empêcher l'invasion d'un pays, et que celles proposées par Lloyd, n'auraient pas plus atteint ce but que d'autres, si les Autrichiens s'étaient bornés à les occuper : en cas contraire, c'eût été leurs manœuvres, et non les positions, qui eussent arrêté l'invasion. *Cette vérité est une nouvelle preuve que l'emploi des masses sur les points décisifs, constitue seul les bonnes combinaisons, et qu'il doit être indépendant de toutes les localités.*

Le reste des observations de Tempelhof tend à faire l'apologie des dispositions du roi, pour entrer en Bohême. Ce prince forma quatre divisions, parce qu'il savait que les Autrichiens en

---

déboucher sur un seul point. Malgré cette vérité incontestable, on peut reprocher avec raison, aux généraux Autrichiens, de n'avoir pas fait les plus vigoureux efforts pour tenter de sortir et pour attaquer les divisions qui les bloquaient; ils le devaient autant à leur honneur militaire qu'à l'intérêt de leur conservation. Dans une circonstance semblable, on doit tenter tout ce que les forces humaines peuvent rendre possible.

avaient autant, et qu'il voulait leur faire croire que son projet était d'attaquer sur tous ces points. Frédéric concentra ensuite ces quatre corps en deux armées; cela était bien, puisque le système de l'emploi d'une plus forte masse y fut observé, relativement aux mauvaises dispositions des ennemis; mais, comme nous l'avons déjà dit, cela ne prouve pas qu'une ligne d'opérations double, partant de la Silésie d'un côté, et de la Saxe de l'autre, fut bonne; le roi, en établissant ses corps, ne pouvait réellement pas compter que les généraux autrichiens maintiendraient l'isolement de leurs forces et toutes leurs fausses dispositions. L'événement prouva qu'un plan combiné contre les principes peut réussir, lorsque l'ennemi lui oppose des manœuvres plus mauvaises encore. Les Autrichiens, loin d'être battus à Abensberg et à Eckmühl, auraient fait la campagne la plus brillante, si l'Empereur Napoléon eût bien voulu, comme Broun le fit devant Frédéric, opposer une ou deux armées à chacune des leurs, et si, au lieu d'opérer en masse contre leur centre morcelé, il eût fait quatre divisions pour déborder deux armées ou couvrir toutes ses frontières. Ainsi, en opérant sur cinquante lieues de ligne, ce qui est un système faux et dangereux, on a pu battre quelquefois l'ennemi qui opérait lui-même sur une ligne de cent lieues.

Mais aux yeux des gens de l'art, cela ne jus-

tifie pas un mauvais plan, parce qu'il n'y a jamais de raison pour faire des combinaisons contraires aux principes : si on a eu quelques avantages en s'en écartant, on aurait obtenu des succès bien plus assurés et bien plus décisifs, en les observant; pourquoi donc courir les chances d'être puni d'une faute, lorsqu'on peut ne pas la commettre et obtenir de plus grands résultats.

Enfin, la dernière observation de Tempelhof, que je rapporterai, est plus juste que les autres; elle tend à détruire le reproche que Lloyd fait au roi d'avoir attaqué le prince Charles, sous le canon de Prague. Sans doute il eût mieux valu, dès le commencement, opérer vivement et en masse sur le centre des divisions isolées de l'armée autrichienne, afin de les enlever ou de les empêcher de se réunir pendant toute la campagne; mais puisque la réunion était faite, et que le prince Charles allait encore être joint par l'armée de Moravie, il fallait bien, alors, s'empresser de combattre un des deux corps : une victoire contre Daun n'aurait pas produit grand chose; celle de Prague aurait pu avoir les suites les plus brillantes. L'observation de Lloyd est généralement juste, mais l'application ne l'était pas.

Je terminerai cette critique par quelques observations au sujet de la bataille de Prague. On voit par la relation de cette bataille qu'elle fut

gagnée par un effort concentré de toute l'armée prussienne sur le centre et sur la droite des Autrichiens, dont cette aile fut aussi débordée. On s'apercevra également que leur gauche fut paralysée dans sa position, et ne prit part au combat que pour protéger la retraite.

Il y a fort peu de choses à ajouter aux réflexions de Tempelhof sur l'historique de cette journée, et sur la manœuvre que le prince Charles employa pour garantir son flanc droit, au moyen d'un crochet formant angle saillant. Je crois bien, avec lui, que rien ne peut empêcher une armée de gagner l'extrémité d'un crochet comme celle d'une ligne droite, lorsqu'elle manœuvre avec habileté ; mais il convient lui-même que cette armée sera forcée de faire un plus grand mouvement; ce mouvement exigera un temps considérable, pendant lequel l'ennemi sera maître de changer son front, et de présenter celui de toute sa ligne, là où l'on ne comptait rencontrer qu'un de ses flancs. Ce raisonnement paraîtra incontestable, si l'on considère que l'armée qui veut en tourner une autre, opère sur une ligne circulaire dont son adversaire forme la corde. Ce dernier manœuvrant donc sur le côté intérieur, par une ligne droite, le fera plus promptement que l'autre.

On doit tirer de là les maximes suivantes :

1.° *Entre deux armées également manœuvrières, la formation d'un crochet peut s'employer avec succès contre les attaques sur un flanc;*

2°. *Pour assurer la réussite de ce mouvement, il ne faut pas se borner à la formation du crochet, qui ne doit servir que contre le danger du moment; mais l'armée doit changer de front sur la même direction, afin de présenter toute sa ligne à l'ennemi, et le repousser;*

3°. *Enfin, si l'armée attaquée se croit assez en forces pour agir offensivement contre son adversaire, au lieu de faire ce changement de front, qui n'a pour but qu'un mouvement défensif; après qu'elle aura formé rapidement son crochet pour tenir en échec le front de l'ennemi, et pour garantir son extrémité menacée, le reste de la ligne devra simplement se mettre en colonne par le flanc et par pelotons ou divisions, et se prolonger dans la direction de la position qu'elle occupait, de manière à tomber à son tour sur l'extrémité de l'ennemi qui voulait attaquer la sienne.*

Pris ainsi en front par le crochet, en flanc et à revers par le reste de la ligne, l'ennemi ne pourra résister ; la figure 1ère de la planche 14 rendra cette manœuvre plus intelligible; A est l'armée qui veut tourner le flanc droit de B, celui-ci

forme le crochet en C et la colonne pointée D. Cette colonne prolonge sa direction en E, et se forme sur les flancs de la ligne A. On objectera peut-être que la dernière ne laissera pas effectuer ce mouvement; mais pour l'empêcher elle devra se retirer ou faire face en changeant de front. Cette dernière opération ne sera pas facile, en présence du crochet et de la ligne prête à se former en quelques minutes, par une simple conversion de chaque peloton.

4°. *Un crochet en avant de la ligne, tel que les Autrichiens en formèrent un avec le corps du général Haddick à Prague, et avec celui de Nadasty à Kollin, ne couvre pas aussi bien le flanc de l'armée qu'un crochet en arrière.* La raison en est très-simple, puisque l'ennemi, en donnant un prolongement de direction à sa division de la tête, prendrait ce crochet en flanc et le culbuterait, tandis que pour en faire autant au crochet en arrière, l'ennemi serait forcé d'effectuer le grand mouvement dont nous avons parlé, et qui l'exposerait à être tourné lui-même. (Planche 14, figure Ière.)

5°. *On peut conclure des maximes précédentes, qu'en restant immobile dans une position, quelle qu'en puisse être la force, une armée pourrait toujours être accablée sur une extrémité ou tournée, et que le seul moyen de s'y opposer est de manœuvrer dans le même*

sens que l'ennemi, c'est-à-dire, offensivement et en menaçant sa propre ligne (1).

La fameuse journée de Prague offre encore un beau sujet de méditation, c'est l'influence qu'un petit intervalle laissé dans la ligne des Autrichiens eut sur le gain de la bataille. Cette malheureuse faute pensa leur coûter une armée de 70,000 hommes. Elle jette, suivant moi, un grand jour sur les inconvéniens des attaques isolées, exécutées par des divisions éparses sur le front de l'ennemi; système que la médiocrité avait introduit dans le commencement des guerres de la révolution. La même faute, arrivée à Kollin par un incident, fit perdre la bataille à Frédéric. Comme j'aurai occasion de rapporter quelques événemens parcils, il me semble naturel de renvoyer à la fin de l'ouvrage les réflexions générales qu'ils font naître; elles seront plus complètes et plus intéressantes qu'une discussion rattachée aux simples preuves de la bataille de Prague.

---

(1) La bataille d'Austerlitz justifie bien cette maxime; l'empereur Napoléon resta dans sa position jusqu'à ce que l'ennemi eut développé ses projets, et commencé ses mouvemens décousus par sa gauche; alors l'armée française quitta sa position avec la rapidité de l'aigle, prit l'initiative de l'impulsion d'attaque, isola et accabla cette aile gauche : la victoire pouvait-elle ne pas couronner de semblables combinaisons?

La charge de cavalerie exécutée par le prince de Schœneich, avec 65 escadrons prussiens, sur 104 escadrons autrichiens, m'engage à exposer une idée qui peut-être ne paraîtra pas neuve à tous les militaires ; mais j'ignore qu'aucun auteur en ait parlé, et je crois devoir la rapporter. Les escadrons autrichiens étaient sur trois lignes, les Prussiens sur deux. S'il est dangereux de s'étendre trop, il ne l'est pas moins de concentrer la cavalerie de manière à paralyser la moitié de ses forces, de leur faire partager les dangers du feu et d'une déroute, sans en pouvoir tirer la moindre utilité. On doit en conclure qu'une formation de cavalerie sur deux lignes est toujours bonne, et qu'une troisième ligne est toujours contraire aux règles de l'art, à moins que le terrain n'exige cette formation, en empêchant le développement d'une arme qui ne peut pas être employée également partout.

S'il est avantageux de gagner une extrémité de l'ennemi, il me paraît que dans une charge de cavalerie sur deux lignes, une réserve ployée en colonnes par escadrons derrière la première ligne, pourrait, au moment de la charge, déborder les flancs de l'ennemi, prendre ses distances en avançant, se former en bataille par une simple conversion à droite ou à gauche de chaque escadron, et attaquer ainsi la ligne ennemie à revers.

Observations sur les opérations depuis la bataille de Prague jusqu'après celle de Kollin. Maximes sur les magasins et sur les siéges.

Lloyd et Tempelhof sont encore moins d'accord sur la bataille de Kollin que sur les précédentes. Le premier a fait des reproches au roi, comme si c'eût été par sa faute que la brigade Hulsen ne fut point soutenue, et Tempelhof cherche à prouver le contraire. J'ai vu des relations de témoins oculaires qui feraient croire qu'il y eut beaucoup de la faute du roi; mais cela ne fait rien pour la démonstration des principes de l'art. On doit analyser les mouvemens qui furent exécutés et les rapporter à ces principes, sans s'inquiéter de ceux qui les ont ordonnés; on peut les indiquer seulement pour savoir à qui en appartient la combinaison.

Suivant les idées de l'auteur anglais, le siége de Prague, où il y avait alors près de 50,000 hommes, était une entreprise dangereuse; il pense que les siéges entraînent avec eux une si grande perte de temps et d'hommes, que l'on ne doit jamais en former sans la plus grande nécessité, et seulement dans les circonstances suivantes :

1.° Lorsque les forteresses sont situées sur des passages qui conduisent dans le pays ennemi, de

manière qu'il soit impossible d'y pénétrer, sans s'en être rendu maître;

2.° Lorsqu'elles interceptent les communications, et que le pays ne fournit pas les subsistances nécessaires;

3.° Lorsqu'on en a besoin pour couvrir les magasins que l'on aurait formés dans le pays même, afin de faciliter les opérations;

4.° Lorsque l'ennemi a, dans ces places, des dépôts considérables dont il ne pourrait se passer;

5.° Lorsque la prise de ces forteresses entraîne la conquête d'une étendue de pays considérable, qui donne la facilité de mettre l'armée en quartier d'hiver dans le pays ennemi.

Aucune de ces circonstances n'avait lieu relativement au siége de Prague; cette place ne couvrait aucun passage qui conduisît dans le pays; elle ne renfermait aucun magasin considérable; elle n'était pas nécessaire au roi pour en former, parce que le pays fournissait abondamment toute espèce de subsistances; et quand même il n'en aurait pas fourni, Frédéric aurait pu, sans aucun risque, en tirer de la Silésie; car aussi long-temps que le prince Charles serait resté à Prague, ou aux environs, il n'aurait pu l'en empêcher (1).

(1) La réflexion n'est pas mauvaise, tant que le prince Charles serait resté aux environs de Prague; mais y

Lloyd prétend qu'au lieu d'assiéger cette place, le roi aurait dû envoyer 20,000 hommes le lendemain de la bataille, à la poursuite de l'aile droite des ennemis qui, comme on l'a dit, avait fui à Beneschau, et marcher avec le reste contre le maréchal Daun à Bohmischbrodt, afin de détruire ces deux corps, ou de les forcer à se rejeter précipitamment sur le Danube. Il pense que Frédéric aurait pu assiéger ensuite Olmutz, dont la prise l'eût rendu maître de toute la Bohême, car le prince Charles se serait vu dans la nécessité de se retirer également sur le Danube pour joindre les débris de l'armée de Daun. Dans la situation où ce prince se serait trouvé sans magasins, sans artillerie, il n'aurait rien pu entreprendre, ni même s'approcher des Prussiens, sans exposer son armée à être détruite. Le roi, séduit par l'espoir vain, mais flatteur de faire 50,000 prisonniers, perdit de vue Daun et l'aile droite, et manqua ainsi l'occasion de porter un coup décisif. Lorsqu'il fut informé de l'approche de l'ennemi, il était encore temps de réparer la faute qu'il avait faite; il devait lever le siége de Prague et attaquer Daun avec toutes ses forces : s'il eût réussi, il est très-probable qu'il aurait

serait-il resté si on ne l'eût pas forcé? et pour le forcer il fallait une armée et un blocus.

trouvé une occasion favorable pour attaquer le prince Charles, dans sa longue marche, depuis Prague jusqu'au Danube, et même pour l'empêcher d'y arriver, en prenant la position de Kollin.

Frédéric savait que le duc de Bévern avait échappé avec peine au danger d'être accablé par la supériorité des forces de l'ennemi, comment put-il penser qu'une augmentation de quelques bataillons et de quelques escadrons lui assurerait la victoire? Son armée entière suffisait à peine pour se mesurer avec Daun; cependant il persista dans le projet de prendre Prague, et s'exposa à une destruction qui eût été certaine, si les Autrichiens avaient seulement entrepris une partie de ce qu'ils auraient pu aisément opérer, soit avec l'armée assiégée, soit avec celle de Daun. Une des qualités les plus essentielles d'un général, c'est de ne pas s'entêter pour des projets qui séduisent, parce qu'ils peuvent avoir des suites très-fâcheuses. On renonce avec peine à une entreprise commencée, parce qu'on s'expose à être accusé de manquer de prévoyance ou de constance, et que ces deux reproches blessent également l'amour-propre : néanmoins, il y a plus de gloire à revenir sur ses pas qu'à persister dans ses fautes.

Lorsque Frédéric arriva à Kaurzim, et trouva l'ennemi posté trop avantageusement, il aurait pu se retirer pour prendre une autre position, afin de l'engager à faire un mouvement, et se

procurer par là une occasion de combattre avec moins de désavantages. On objectera que le prince Charles, informé de son absence, aurait attaqué l'armée laissée devant Prague. Si le roi conçut une telle crainte, cela prouve seulement qu'il avait exposé cette armée à être détruite, puisque sa perte dépendait de la connaissance que l'ennemi pouvait avoir d'une chose, dont il lui était facile d'être instruit par mille moyens.

Frédéric ayant résolu de gagner les hauteurs qui étaient sur le flanc droit des Autrichiens, n'aurait point dû marcher en plein jour, parce qu'il était facile aux ennemis de découvrir ses desseins, et d'en profiter pour faire leurs dispositions, comme cela eut effectivement lieu. Si le roi avait envoyé, dès la veille, vers leur flanc gauche, un corps de cavalerie qui lui était inutile dans un pays aussi montagneux, cette manœuvre pouvait attirer l'attention sur ce point, et procurer la facilité de marcher la nuit, afin d'occuper les hauteurs de Chotzemitz sans être aperçu. Cette entreprise, exécutée en plein jour, devint par cela même impossible. *L'armée prussienne formait, dans sa marche, un arc dont les ennemis figuraient la corde; ceux-ci pouvaient donc mettre, en moins de temps qu'elle, un plus grand nombre d'hommes en action au point d'attaque principal, et ils eussent pu le faire, lors même que les deux armées auraient été égales en*

nombre : cet avantage doit être toujours décisif.

Lloyd dit que Frédéric, étant proportionnellement plus fort en cavalerie qu'en infanterie, aurait dû choisir, sur le front des Autrichiens, le terrain le plus convenable à cette arme, et comme il leur avait donné le temps de renforcer leur droite, où ils avaient porté les deux tiers de leur armée, il aurait dû refuser ses deux ailes, et, avec sa cavalerie, soutenue d'infanterie et d'artillerie, faire un effort entre Chotzemitz et Brzist, où les ennemis n'avaient que de la cavalerie; mais l'auteur n'a pas fait attention que le terrain, sur le centre, n'était point favorable pour cette arme, tandis qu'au contraire, l'infanterie, l'artillerie et la cavalerie, furent également mises en action à la gauche des Prussiens, où il prétend qu'elles ne pouvaient pas être utilisées.

Le roi s'étant déterminé à attaquer l'ennemi avec son aile gauche, devait porter toute son infanterie sur ce point, et laisser, sur sa droite, une ligne de cavalerie qui y eût été suffisante, car l'aile gauche des ennemis n'eût jamais quitté sa position avantageuse pour descendre dans la plaine. Par ce moyen, l'armée prussienne aurait pu soutenir son avant-garde à une distance convenable, au lieu qu'elle la laissa tout-à-fait en l'air, par le trop grand éloignement de la ligne. Plus cette avant-garde eut de succès, plus sa des-

truction était certaine, parce qu'en avançant, elle s'exposait à être attaquée de toutes parts : en effet, après avoir percé la première ligne de l'ennemi et attaqué le flanc de la seconde, elle se trouva engagée avec la plus grande partie de l'armée sur son front, débordée par toute la réserve, et battue par une artillerie très-nombreuse; la ligne n'étant pas à portée de seconder ses attaques, elle dût nécessairement se retirer. Si cette avant-garde avait été soutenue, et qu'on eût placé un corps de troupes en potence, ou en échelon, pour faire face à la réserve des ennemis et pour l'empêcher de quitter sa position, la bataille aurait été gagnée. Déjà la droite des Autrichiens était rompue; elle n'avait derrière elle aucun terrain où elle put se reformer; il ne s'en fallut guères que toute l'armée ne fût prise à revers.

L'auteur anglais admire, au contraire, la conduite de Daun, et approuve même, qu'avec 40,000 hommes, il se soit retiré devant le duc de Bévern, qui n'en avait pas plus de 20,000; cependant le salut de Prague semblait dépendre de la promptitude des mouvemens du maréchal. Lloyd lui reproche pourtant d'avoir placé sa ligne trop en arrière, et d'avoir donné, par là, au général Hulsen, la facilité de s'emparer des villages qui couvraient le front, de se former dans cet espace, et de forcer la ligne, ce qui aurait

certainement entraîné la perte de la bataille, si cette division avait été soutenue.

Avant d'aller plus loin, il me paraît nécessaire d'expliquer, autant que possible, ce que Lloyd a voulu dire dans ses maximes sur les attaques des villages, qui ne sont pas très-intelligibles, au moins dans la traduction. Il dit en effet que leur occupation est de la plus haute importance, et puis il cite pour preuve un exemple ou Malborough, *méprisant les villages de Blenheim et Oberklauw, rompit la ligne sur un autre point, et prit une prodigieuse quantité d'infanterie qui les occupait.* Lloyd aurait ainsi prouvé le contraire de ce qu'il avançait, ou le traducteur n'a pas bien exprimé sa pensée.

On doit donc tirer de ses maximes et de l'exemple qu'il donne, la solution suivante:

1.° *Qu'une armée, postée derrière des villages, doit en couvrir son front;*

2.° *Qu'à cet effet, ils doivent être gardés par quelques bataillons et de l'artillerie;*

3.° *Que la ligne doit être à portée de secourir les villages, d'en être soutenue à son tour, et de retirer les troupes qui s'y trouvent, si l'ennemi menaçait de les envelopper par des succès sur un autre point;*

4.° *Que la possibilité de tourner ces postes et la nature de leur défense, exige qu'on n'y place point une trop grande quantité d'infan-*

terie, et qu'on n'attache point un trop grand prix à leur conservation ;

Ces idées sont justifiées par plusieurs batailles et surtout par celle déjà citée. Si les généraux français, voyant leur ligne menacée sur un autre point, avaient retiré de Blenheim et d'Oberklauw la plus grande partie de leur infanterie, pour la diriger sur les flancs de cette attaque, ils auraient vraisemblablement gagné la bataille; car 20 bataillons de plus au point principal, peuvent opérer de grands changemens dans le résultat; mais en supposant même que les français eussent perdu le champ de bataille, ils auraient du moins conservé ces 20 bataillons qui furent pris.

Les éloges que l'auteur anglais fait de la conduite de Daun, sont exagérés. Le maréchal manœuvra passablement dans la bataille; il était naturel de porter sa masse sur la droite qui était menacée; mais, ce qui prouve qu'il manquait entièrement de génie militaire, c'est son indolence à la fin de l'action. Lorsque la victoire fut décidée, son ennemi était dans un état affreux; il permit qu'il restât en présence jusqu'à la nuit, et rentra lui-même dans son camp, au lieu d'anéantir les débris des Prussiens. Il ne restait pas au roi plus de 15,000 combattans, fatigués par une marche et des efforts inouis : à l'exception de 2 ou 3 régimens, l'armée de Daun était dans le meilleur état; toute sa gauche n'avait pas

souffert, il n'avait qu'à marcher avec les 45,000 hommes qui lui restaient pour disperser l'ennemi et frapper un coup décisif. On peut juger ce qui serait arrivé, si les débris de Kollin eussent été dispersés et que Daun, victorieux, eût paru deux jours après devant Prague. Ce résultat n'était pas difficile à obtenir; la bataille avait été livrée dans une position un peu aventurée; le roi, en débordant la droite des Autrichiens, s'était engagé entre leur armée et l'Elbe sur la direction de Kollin. Dès que la victoire fut prononcée, Daun n'avait qu'à faire descendre sa gauche et son centre sur Planian, pour exécuter ainsi un changement de front décisif; Frédéric eût été rejetté sur l'Elbe entre Kollin et Nimbourg, sans ponts, sans communications avec le corps qui assiégeait Prague, sans artillerie et presque sans munitions. En se rappelant la disproportion de ses forces, on peut juger ce qu'il serait devenu.

Tempelhof a consacré un chapitre entier, pour réfuter le reproche que Lloyd fait au roi de n'avoir pas poussé les Autrichiens sur le Danube. Son principal argument est un calcul compassé, du nombre de boisseaux de chaque denrée qui aurait été nécessaire pour entretenir l'armée pen-

dant une si longue expédition, et du nombre de chariots qu'il aurait fallu pour les transporter : l'auteur nous donne le mécanisme de l'administration prussienne, dont le parc des vivres portait pour six jours de pain et neuf jours de farine; il établit le nombre de marches dont une armée peut s'éloigner de sa boulangerie, et il en conclut que cette expédition n'était pas praticable. Tempelhof n'a pas voulu compter, que dans quinze jours, une armée parcourt une ligne de cent vingt lieues, ce qui, avec les deux côtés de la route à une certaine distance, donne un rayon de plus de cinq cents lieues de pays : il n'a pas voulu réfléchir que, sur une surface aussi étendue, l'on trouve facilement de quoi nourrir 100,000 hommes. L'expérience des dernières guerres l'a prouvé, même dans les pays les moins cultivés : dans l'intervalle des batailles d'Eylau à celle de Friedland, en 1807, l'Empereur Napoléon a fait subsister 120,000 hommes, campés pendant quatre mois dans un pays déjà ravagé par la guerre; on peut juger si, pour des opérations décisives, on peut mettre de côté, pendant 15 à 20 marches, le calcul des boulangeries et des sacs de farine. Comme je l'ai dit à la fin du chapitre Ier, au siècle de Frédéric, on subordonnait tout à ce calcul, et c'est là le tort qu'on avait : l'expérience des grands hommes de l'antiquité devait suffire, pour donner essort au

génie qui aurait voulu secouer le joug de ces préjugés. Les calculs de son historien sont d'autant moins propres à justifier Frédéric, que la Bohême est un pays généralement très-fertile, où l'armée aurait très-bien vécu.

Tempelhof fait, avec plus de raison, des observations *militaires* sur l'intérêt que le roi avait à prendre 50,000 hommes dans Prague, plutôt que de courir après des succès imaginaires contre Daun, qui ne l'aurait pas attendu. Lloyd dit que Frédéric, pour l'espoir chimérique, mais très-flatteur, de faire une si bonne prise, perdit de vue l'armée de Moravie et l'aile droite, et laissa ainsi échapper l'occasion de frapper un grand coup. Mais qu'aurait-il dit, si, pour courir après Daun, le roi avait laissé derrière lui une armée, qui eût enlevé ses dépôts et intercepté les communications avec la Saxe? Quel était donc ce coup important pour lequel on aurait dû laisser échapper les 50,000 hommes? Peut-on concevoir qu'il en fût un plus décisif que la prise de cette armée? N'était-il pas aussi celui dont la réussite était la plus probable?

L'auteur anglais regarde comme une bagatelle de détruire deux grandes armées, de leur enlever leur artillerie et leurs bagages, de forcer le prince Charles à chercher un asile jusqu'au delà du Danube, afin de mettre cette grande barrière entre les Prussiens et lui. Il prétend que Frédéric

aurait pu effectuer tout cela s'il eût envoyé 20,000 hommes à Beneschau le lendemain de la bataille, et qu'au lieu d'assiéger Prague, il se fût porté avec le reste de son armée contre Daun. Beau projet!.... En prenant la carte à la main, on verra que la ville étant débloquée, le prince Charles pouvait arriver à Beneschau aussitôt que les 20,000 Prussiens, pour les envelopper entre son armée et l'aile droite qui s'y était retirée. Je suis surpris que Lloyd ne propose pas au moins d'opposer quelques divisions au prince, afin de l'empêcher d'agir, et de détruire tous les magasins de l'armée. Il fallait pour cela au moins 40,000 hommes; le roi n'en aurait eu alors que 50,000, dont il devait encore détacher 20,000 à Beneschau. Il ne lui serait donc resté que 30,000 hommes pour poursuivre Daun qui en avait autant.

Comme il est incontestable que le roi devait, en tout cas, laisser un corps considérable devant Prague, il était beaucoup plus conforme aux règles de l'art de tenir le prince Charles enfermé, que de lui laisser la liberté d'opérer.

Tempelhof combat aussi, mais avec moins de succès, les autres observations de l'auteur anglais sur les opérations avant la bataille de Kollin; je

ne rapporterai pas cette lutte qui n'offre que les hypothèses des auteurs, en opposition les unes aux autres; la première portant à faux, toute la discussion cesse. Je me bornerai donc à opposer, quelques maximes sur les subsistances des armées, aux calculs exagérés de Tempelhof.

1.° *Une armée en marche pour aller à des opérations décisives, trouve toujours des ressources tant qu'elle est en mouvement; elle peut donc se dispenser, proportionnellement à ces ressources, de l'attirail des vivres et des transports;*

2.° *Comme il peut néanmoins arriver que cette armée reste quelques jours en position*(1), *il serait convenable de la faire suivre seulement par un approvisionnement de biscuits pour sept à huit jours, afin d'assurer au moins la subsistance strictement nécessaire, et de gagner le temps d'établir un service;*

3.° *Il importe à cet effet de requérir, à fur et à mesure de l'occupation du pays, les farines ou grains disponibles pour en former des dépôts couverts par l'armée. Le nombre de ces dépôts devra augmenter également à mesure que l'armée avancera;*

---

(1) Comme, par exemple, les armées françaises devant Ulm et Austerlitz.

4.° *Si, d'après les calculs basés sur la connaissance exacte des cultures et du rapport des provinces que l'on doit parcourir, on n'en peut tirer qu'un secours momentané, il sera toujours assez considérable pour alimenter l'armée pendant un mois, et ce terme est ordinairement suffisant pour décider le succès d'une entreprise;*

5.° *Lorsque l'opération principale et décisive sera terminée, on peut alors organiser des magasins et des distributions régulières pour faciliter les entreprises ultérieures.*

Je terminerai cette discussion par quelques remarques sur les opérations et sur ce qu'en ont dit les deux auteurs; j'ai bien partagé l'avis de Lloyd, que, sous les rapports militaires, la ligne d'opérations la plus avantageuse pour le roi au commencement de la campagne était la Moravie; mais, puisqu'il avait pris celle de la Bohême et livré la bataille de Prague, il n'était certainement plus temps d'y penser : il eût été ridicule de laisser échapper 50,000 hommes bloqués, pour courir après Daun, et encore plus dangereux de les laisser sur les derrières, à une époque où les opérations des armées étaient principalement subordonnées à la conservation des magasins. Il est incontestable que Prague étant débloqué, le prince Charles aurait pu agir simultanément avec Daun, ou, dans tous les cas, rétablir ses com-

munications avec lui par un mouvement stratégique et une marche gagnée à droite ou à gauche de l'armée du roi.

Lloyd, en disant que Frédéric devait lever le siége et accabler Daun, a calculé d'après une maxime bonne pour un siége et pour une garnison ordinaire; mais cette maxime n'a pas encore été bien décidée, ni clairement exposée, et je crois qu'elle ne sera pas déplacée ici avec celles qui en résultent.

1.° *Une armée qui couvre un siége ne doit jamais se laisser attaquer par l'ennemi, il faut qu'elle le prévienne; c'est en battant l'armée de secours qu'on est sûr de faire tomber une forteresse, et on est plus sûr de vaincre cette armée, en prenant l'initiative sur elle, qu'en l'attendant tranquillement dans une position;*

2.° *Si l'ennemi présente une masse imposante, il faut lever le siége, réunir toutes ses forces, l'attaquer suivant les règles indiquées, en accablant une extrémité de sa ligne par un effort concentré;*

3.° *Supposé que l'armée de secours soit battue, on peut toujours reprendre le blocus ou le siége, et la suivre, de manière à ce qu'elle soit hors d'état de revenir avant la prise de la place;*

4.° *Lorsqu'une armée entreprend un siége par suite de mouvemens offensifs et de succès*

antérieurs, elle ne doit point le couvrir par une position rapprochée, mais profiter de ses succès et pousser son adversaire aussi loin que possible. En effet, plus la ligne à parcourir pour secourir la place sera étendue en profondeur, plus il sera long et difficile de la secourir : le temps que l'armée pourra gagner, en défendant pied à pied cette ligne, sera suffisant pour prendre la place. Si l'ennemi parvenait enfin assez près pour faire présumer le succès de son entreprise, l'armée pourra lever rapidement le siége, attirer à elle les troupes qui le formaient, et opérer ainsi un dernier effort.

Ces maximes ont été suggérées par la conduite savante de Napoléon devant Mantoue; Frédéric, pour les avoir négligés à Olmutz, perdit tous les fruits du brillant début de la campagne de 1758; mais elles ne sont point applicables aux circonstances du siége de Prague; c'était une armée battue et réfugiée qu'il fallait prendre : en la débloquant, on perdait tout le fruit de la victoire; la levée du siége était la dernière chose à laquelle il fallût penser.

Je ne puis m'empêcher de soumettre ici quelques observations sur différentes circonstances de la

bataille de Kollin. On voit, par la relation de Tempelhof, que l'intention du roi paraissait être de porter toute sa cavalerie sur les derrières de Daun, en suivant, à gauche, le mouvement de la brigade Hulsen; que cette cavalerie, forte de plus de 90 escadrons, devait frapper le grand coup lorsqu'elle aurait dépassé Radowesnitz, où elle aurait trouvé un terrain tout-à-fait favorable : enfin que la brigade Hulsen, n'ayant point débusqué l'infanterie autrichienne du bois, par suite de l'incident qui avait arrêté les colonnes, la première ligne de cette nombreuse cavalerie tomba sous un feu terrible de mousqueterie et d'artillerie parti de ce bois, et que, dès lors, son mouvement fut manqué. Le tiers de l'armée de Frédéric, 10,000 hommes de son excellente cavalerie, furent ainsi paralysés; un autre tiers était engagé où il ne devait pas l'être; le reste, composé de la même brigade Hulsen et de l'aile gauche de l'infanterie, fut attaqué par des forces trop inégales.

Les argumens que Tempelhof oppose à Lloyd sur l'attaque de jour, ne me paraissent pas suffisans, pour détruire l'observation de ce dernier; car, si le roi ne pouvait pas faire son mouvement dans une seule marche de nuit, rien n'empêchait de le commencer à midi, d'arriver un peu tard au-delà de Planian, d'y dresser son camp et de repartir dans la nuit, afin de gagner la hauteur de Krézor, au moment où le jour eût commencé

à paraître; alors les Autrichiens, surpris et accablés sur leur droite, n'auraient pu la soutenir à temps, et ses dispositions eussent été couronnées du plus grand succès. Cette vérité peut donc être résumée aux maximes suivantes :

1.° *S'il est reconnu que les attaques les plus avantageuses, sont celles qui s'opèrent par un effort concentré sur une seule extrémité de la ligne ennemie, il devient indispensable de prendre ses mesures pour pouvoir gagner cette extrémité, en masquant les mouvemens qui tendent à cette fin;*

2.° *Sans cette précaution, l'ennemi serait à même de suivre la marche des colonnes qui veulent le déborder, de leur présenter toujours son front, ou de les prendre elles-mêmes en flanc, ainsi que cela est arrivé à l'armée combinée à Rosbach;*

3.° *Il est donc nécessaire de cacher la marche de ces colonnes au moyen de l'obscurité, à la faveur du terrain, ou par une fausse attaque sur le front de l'ennemi;*

4.° *Les deux derniers moyens sont préférables* (surtout lorsqu'on peut les réunir), *parce que les mouvemens de nuit sont moins sûrs, moins réguliers que ceux de jour.*

Enfin, je pense que, pour inquiéter une plus grande étendue du front, au lieu de le faire menacer par un corps réuni en avant-garde, il faut

le faire par une troupe de tirailleurs formés en pelotons. Leur nombre pourra, suivant la circonstance, être porté jusqu'à 6 ou 8 bataillons; ils devront avoir une place de rassemblement, soutenue par de la cavalerie et quelques pièces d'artillerie légère. Ce moyen est en même temps excellent, soit pour donner le change à l'ennemi sur la valeur réelle de ces fausses attaques et sur le nombre des troupes qui y sont employées, soit pour occuper et tenir en échec presque toute l'étendue du front, pendant que les colonnes marchent à leur destination.

Je citerai encore, à l'appui de ces maximes, mes observations sur la bataille de Prague, et les conséquences que j'en ai tirées : s'il est reconnu qu'une armée doive opposer, à une attaque sur une des extrémités, des contre-manœuvres qui aient le même but sur un des flancs de son adversaire, il sera également incontestable que le mode d'attaque qui lui ôtera cette faculté sera le plus favorable, et on conviendra qu'un mouvement dérobé est le seul auquel un ennemi habile ne puisse opposer aucune contre-manœuvre.

La charge de cavalerie, exécutée à Kollin, ressemble beaucoup à celle de Reichemberg dont nous avons parlé au chapitre II, et à plusieurs

autres que j'ai vues dans les dernières guerres. On se rappelle qu'à Reichemberg, la cavalerie du duc de Bévern fournit une charge brillante sur celle des Autrichiens, et la culbuta ; mais qu'elle fut elle-même ramenée en désordre, parce qu'elle prêta le flanc aux bois qui étaient remplis d'infanterie, et gardés par quelques batteries. Cet exemple fut renouvellé à Kollin, bien plus en grand et avec bien plus d'importance. Les 55 escadrons du général Ziéthen, ayant voulu se prolonger à gauche pour déborder l'aile droite de l'ennemi, et prendre sa ligne à revers, culbutèrent d'abord la cavalerie autrichienne, et continuèrent leur mouvement entre le bois de Radowesnitz et le ravin, parce que l'infanterie qui était dans ce bois devait être attaquée par le général Hulsen, et par conséquent hors d'état de nuire à ces escadrons. Hulsen, arrêté dans son attaque par le retard des colonnes, ne l'effectua point au moment où la cavalerie longeait le bois; elle prêta donc les flancs à l'infanterie qui s'y trouvait, et qui dirigea sur elle un feu bien nourri, soutenu de quelques décharges à mitraille. Il était naturel qu'elle s'empressât de rétrograder et de sortir de ce mauvais pas.

A Reichemberg, le duc de Bévern parvint à s'emparer du bois, en le faisant attaquer plus haut par l'infanterie de sa droite. La charge renouvelée ensuite eut le plus grand succès, parce

que la cavalerie autrichienne se trouvait dans la même disposition où était précédemment celle du duc, c'est-à-dire prise en flanc par les troupes postées dans le bois. Le général Ziéthen ne put pas recommencer son mouvement, puisque le bois ne fut jamais emporté.

On peut alors déduire de ces deux événemens, les maximes suivantes :

1.° *Pour faire une charge importante de cavalerie le long d'un bois, ou d'un terrain couvert, il faut la faire précéder, d'un instant, par une vigoureuse attaque d'infanterie sur ce bois ou sur ce terrain* (1).

2.° *Si on a lieu de présumer que l'ennemi ne les occupe pas en forces, on pourra se borner à les fouiller avec 2 ou 3 bataillons.*

3.° *Lorsqu'on aura de l'infanterie disponible, il faudra les occuper et y placer quelques pièces de canon, afin de seconder la charge de sa cavalerie et d'en assurer le succès.*

---

(1) Il est bien entendu que je ne veux pas parler d'une charge d'avant-garde ou de cavalerie légère poursuivant l'ennemi, ni de ces charges décisives un jour de bataille, pour arrêter ou suspendre un mouvement de son adversaire. Je parle d'une attaque sur la ligne ennemie, dans un but offensif, pour laquelle on a le temps de faire ses combinaisons.

4. *Il en résulte la maxime inverse que, si on place sa cavalerie près d'un bois, il est indispensable de le bien garnir d'infanterie pour empêcher l'ennemi de faire cette manœuvre.*

Enfin, la bataille dont nous avons fait le récit, prouve qu'un général commandant une attaque aussi importante que celle de Ziéthen, ne doit pas se borner à voir, devant lui, un adversaire qu'il peut facilement battre; il doit être instruit des rapports de son mouvemement avec toutes les attaques secondaires, afin de pouvoir subordonner ses combinaisons d'exécution, à ce qui se passe autour de lui: il en coûta aux Prussiens 1,600 chevaux et 1,400 cavaliers pour avoir négligé ces principes.

Cette action meurtrière démontre que la bravoure, le dévouement même d'une armée, sont inutiles, lorsqu'il y a dans les dispositions premières ou dans leur exécution, une violation essentielle des règles de l'art. Sans doute le courage d'une troupe est un des premiers instrumens de la victoire; mais c'est lorsqu'il est bien dirigé. Une armée moins brave, moins nombreuse, mais conduite par un grand homme, manœuvrant comme à Leuthen, à Lonato, à Castiglione, à Austerlitz, à Jéna, etc., sera sûre de vaincre la meilleure armée du monde, commandée par un Soubise, un Marsin, un Schérer: jamais troupes

ne combattirent mieux que les Prussiens à Kollin et à Kunersdorf; ils y laissèrent la moitié de leurs régimens, et n'en furent que plus sûrement défaits.

Je terminerai ce chapitre par quelques observations sommaires sur les opérations qui suivirent cette fameuse bataille jusqu'au départ du roi pour la Saxe. Il serait inutile de rapporter ici tous les jugemens de Lloyd ; ils sont trop hypothétiques : on voit, d'ailleurs, dans le cours de l'historique, chapitre II, quelle était la base de ses principaux raisonnemens, et les argumens que lui opposait Tempelhof.

Lloyd, oubliant les principes sur lesquels il a fait reposer ses meilleures observations, loue les mesures que Frédéric prit pour lever le siége de Prague, et en tire les maximes les plus fausses. Il prétend que le roi, en divisant son armée en plusieurs corps considérables, facilita beaucoup sa retraite, et mit l'ennemi dans une telle incertitude, qu'il ne savait sur lequel il devait particulièrement fixer son attention. L'auteur en déduit donc une règle générale pour les retraites : c'est de diviser son armée en autant de corps nombreux que la nature du pays peut le permettre. Cet ordre présente, suivant lui, plusieurs avantages :

1.° Si l'ennemi forme un nombre égal de divisions, il ne peut agir vigoureusement sur aucun point. D'ailleurs l'armée en retraite pourrait réunir promptement ses colonnes, et accabler isolément celles de l'ennemi;

2.° S'il opère en masse, il ne peut le faire que sur une division; les autres alors se retirent sans danger. Cette division, soutenue par une forte arrière-garde, évitant un engagement général, et pouvant se mouvoir avec plus de rapidité qu'une grande armée, se retirera à son tour, sans éprouver de grandes pertes.

Toutes ces idées, habillées à neuf par le colonel Bulow, sous le titre de retraites excentriques, sont contraires au principe sur lequel reposent ordinairement les maximes de Lloyd. On conviendra qu'une armée en retraite est toujours assez faible par elle-même, sans la diviser encore. Sans doute, on ne pourra pas ruiner ainsi toutes les divisions, mais on en détruira une ou deux, et le résultat de la retraite concentrée, la plus malheureuse, n'aurait pas été aussi funeste. Lorsque j'aurai comparé ce système de Lloyd et celui de Bulow, avec les événemens, et surtout avec le résultat des retraites concentriques de l'archiduc Charles, en 1796, je pense qu'il sera permis d'émettre quelques maximes diamétralement opposées aux leurs. Le premier est déjà en opposition avec lui-même, puisqu'il reconnaît que la divi-

sion des forces qui poursuivraient, les ferait battre; pourquoi conseille-t-il à l'armée en retraite de commettre la même faute?

L'auteur anglais fait l'apologie du projet adopté par les Autrichiens pour marcher en Lusace. Sans doute, il convenait mieux de descendre l'Elbe sur la Saxe. Cependant, quoi qu'en dise Tempelhof, cette ligne centrale leur offrait une des meilleures chances, pour la direction de leur masse sur le point le plus important des opérations; mais l'exécution de leurs mouvemens fut basée sur l'irrésolution et la pesanteur qui les a caractérisés dans cette guerre.

Ce n'est donc pas en se dirigeant sur la Lusace qu'ils commirent une faute, c'est en restant dans l'inaction aussi long-temps, et en ne sachant pas même profiter des avantages inappréciables qu'ils avaient pour eux, lors de leur arrivée à Nimes et à Gabel. S'ils avaient su engager leur armée, à cette époque, ils auraient, sans contredit, remporté une victoire décisive sur le prince de Prusse, qui était dans la position la plus critique, et sans espoir de sauver son armée. Pour frapper un grand coup, il fallait faire dix ou douze marches rapides, comme celles de l'empereur Napoléon, s'emparer des communications, combattre ensuite avec l'avantage des combinaisons et d'une énorme supériorité, et se diriger sur Dresde pour se lier aux opérations des armées combinées.

CHAPITRE IV.

Opérations des armées françaises; invasion du pays d'Hanovre; bataille d'Hastenbeck; invasion de la Saxe; bataille de Rosbach.

Conformément au traité de Westphalie et à la convention conclue, le 1er mai 1756, avec la cour de Vienne, la France devait envoyer en Allemagne un corps auxiliaire de 24,000 hommes; mais, comme elle voulait y conquérir les états du roi d'Angleterre, elle y fit marcher une armée de 100,000 combattans. Cette armée s'assembla, au commencement d'avril 1757, entre la Meuse et le Bas-Rhin. La première division, commandée par le prince de Soubise, était forte de 30,000 hommes, auxquels se joignirent 3,000 hommes de troupes autrichiennes qui se trouvaient dans le Brabant. Cette division passa le Rhin à Dusseldorff; et, après s'être emparée, au nom de l'impératrice-reine, des états que le roi de Prusse possédait dans cette partie de l'Allemagne, et qu'il avait fait évacuer, à l'exception de la forteresse de Gueldres, elle prit la route de la Saxe, tandis que le maréchal d'Estrées, à la

tête du gros de l'armée, traversa la Westphalie pour entrer dans le pays de Hanovre (1).

Les alliés, de leur côté, se préparèrent à la défense; les troupes eurent ordre de se rassembler vers le milieu d'avril, et d'aller camper entre Nienburg et Hameln. Elles étaient composées de 45,000 Hanovriens, Brunswickois ou Hessois; de 2 bataillons de Saxe-Gotha, et d'un bataillon de Bückeburg. Le duc de Cumberland vint en prendre le commandement à Hanovre. Pour empêcher les Français de pénétrer plus avant, ce prince porta son armée à Biefeld, vers la fin d'avril, et y fit retrancher son camp; mais il quitta ce poste le 3 juin, afin de ne pas être tourné par l'armée française; il repassa le Weser, et vint se camper, le 20, entre Dankensen et Oldendorff. Le 22, le duc prit position à Hastenbeck, la droite sur les hauteurs d'Ohsen près du Weser, la gauche en arrière de Besthuysen, appuyée à des ravins et des bois presque impraticables. L'armée française ayant passé le Weser, entre Beverungen et Hœxter, arriva, le 16 juillet, sur six

(1) Cette superbe armée devait donner les plus belles espérances; celle du maréchal d'Estrées était composée de 112 bataillons, 119 escadrons, et près de 300 pièces de canon, sans compter le corps de Soubise. Avec des forces moins considérables, l'Empereur Napoléon a fixé les destinées de l'Europe.

colonnes, dans le camp de Holtzmunden. Le 22, elle marcha d'Olendorp à Halle; le 23, à Heven; le 24, elle se mit en mouvement sur six colonnes pour soutenir un détachement destiné à attaquer le corps de troupes qui couvrait la droite des alliés.

Lorsque le duc de Cumberland fut informé que l'ennemi se montrait, il changea de position, retira son aile droite derrière des marais impraticables qui s'étendent depuis le village d'Hastenbeck jusqu'au Weser (Pl. 21, n° 1.A). L'extrémité de l'aile gauche (B), resta dans la première assiette. On établit seulement sur la hauteur deux batteries de 12, qui furent protégées par les chasseurs et par deux bataillons de grenadiers placés dans les bois. Le front était couvert par des chemins creux; le village de Hastenbeck, qui était en avant du centre de la ligne, fut brûlé. Comme la cavalerie ne pouvait être employée sur ce terrain, on la forma en potence, faisant face vers les hauteurs où se trouvait l'aile gauche. Quelques escadrons furent postés à l'aile droite. Les passages et les défilés par lesquels on pouvait s'approcher, furent gardés par de forts détachemens de grenadiers. Le champ de bataille était fort resserré, et ne pouvait être facilement abordé que sur un front de 300 toises.

Le camp des alliés étant d'un accès difficile, le maréchal d'Estrées résolut de pousser une re-

connoissance, afin de le bien examiner; il fit donner l'alarme aux deux ailes, pendant qu'il se portait au centre pour mieux reconnaître la position : en conséquence le duc de Broglie, qu'il avait laissé sur la rive gauche du Weser, eut ordre de le passer du côté de la droite de l'ennemi, aussitôt que l'attaque serait commencée. Le duc de Randan, venant d'Eimbeck avec 2 brigades d'infanterie, et 18 escadrons, devait pousser jusqu'au-delà de Bisperode, et tourner la gauche des alliés, tandis que le lieutenant-général de Chevert viendrait les attaquer par les hauteurs.

Le 25, à cinq heures du matin, la division de M. de Chevert délogea l'ennemi du village d'Afferde et du bois. Il dut surtout ce succès à son artillerie qui fit taire les deux batteries ennemies établies sur ce point. Le duc de Cumberland, sentant l'importance du poste établi dans le bois, fit soutenir les troupes délogées par deux colonnes d'infanterie, dont l'une fit mine de vouloir tourner M. de Chevert. Le maréchal lui ordonna alors de se maintenir dans le village, et d'occuper les défilés par lesquels il avait débouché, pour faciliter ainsi les attaques du lendemain.

Un temps nébuleux avait empêché le maréchal de prendre connaissance de la vraie position des alliés, de sorte qu'il était plus de huit

heures, quand il donna ordre à l'armée de décamper; les colonnes n'arrivèrent aux pieds des hauteurs qu'à cinq heures du soir, à cause des défilés étroits qu'elles avaient à passer. Le maréchal s'étant aperçu qu'il ne pourrait jamais combattre les ennemis dans un poste si difficile, tant qu'il ne serait point maître des hauteurs où leur aile gauche était appuyée, ordonna à M. de Chevert de s'en emparer. Ce général partit à minuit avec les brigades de Picardie, de Navarre, de la Marine et d'Eu, et passa les hauteurs pour se porter en G G, tandis que le lieutenant-général d'Armentières se mettait à la tête des brigades de Champagne, Belsunce, la Couronne et Impériale, soutenues par la brigade suisse de Reding et 4 régimens de dragons à pied (E), pour repousser les postes détachés de l'ennemi. Le reste de l'armée coucha au bivouac sur plusieurs lignes (D D). La cavalerie fut placée derrière l'infanterie de l'aile gauche, le terrain ne permettant point de se servir de cette arme.

Les batteries des alliés (H H) commencèrent à tirer, le 26, à cinq heures du matin; mais, comme il était convenu que M. de Chevert n'entrerait en action qu'à neuf heures, et que le premier coup de son canon servirait de signal pour l'attaque de l'aile gauche, l'artillerie française ne répondit que mollement à celle de l'ennemi, jusqu'à ce que l'armée se fut mise en

mouvement ; alors son feu prit une supériorité décidée sur celui des alliés, et l'attaque de la hauteur commença (G M). Elle fut vive ; le duc de Cumberland avait successivement porté sur ce point plus de 10,000 hommes et tous les grenadiers ; la résistance qu'ils y firent n'arrêta point M. de Chevert, et il les força à quitter leur position (B).

Le lieutenant-général de Contades dirigeait l'attaque de la gauche contre le village de Hastenbeck. Protégé par la supériorité de l'artillerie, il forma son infanterie composée des brigades d'Orléans, de Vaubecourt, Lionnais et Mailly, sur plusieurs lignes (NN), avec autant de front que le terrain le permettait. Pour arriver à l'ennemi, il fallait que cette aile passât un défilé formé par deux obstacles ; d'un côté, par l'étang et le ruisseau marécageux qui s'étendait jusqu'au Weser ; et de l'autre, par les hauteurs à droite d'Hastenbeck. Ce passage avait environ 300 toises de front ; comme il se rétrécissait encore à mesure que l'on avançait, et que l'ennemi avait fait mettre le feu au village, il était difficile de déboucher. Le combat devint meurtrier ; les alliés se défendaient avec acharnement et pouvaient se faire soutenir par des troupes fraîches. Dans ce moment le maréchal d'Estrées crut devoir ordonner un effort décisif ; il fit former sa gauche sur quatre colonnes (O O), les deux premières à

gauche de 18 bataillons; les deux autres plus à droite, ensemble de 8 bataillons. Ce moyen réussit, l'attaque fut renouvelée avec vigueur, et l'ennemi fut à la fin contraint d'abandonner son poste.

Sur ces entrefaites, le marquis d'Armentières descendit de la hauteur avec ses quatre brigades (MM), suivies par les dragons à pied, tandis que les brigades de Champagne et de Reding (P) longèrent la lisière du bois vers le centre, et s'emparèrent d'une redoute où l'on prit 9 grosses pièces et 2 obusiers (C). Dans ce moment décisif les grenadiers de France (RR) débouchèrent le long des haies du village de Hastenbeck (1). La cavalerie les suivait sur plusieurs colonnes pour charger les ennemis si l'occasion s'en présentait. Tout semblait présager une victoire des plus décisives, lorsqu'un événement fort heureux vint sauver l'armée alliée d'une défaite totale.

Le prince héréditaire de Brunswick, à la tête d'un bataillon de ses gardes, soutenu d'un autre corps hanovrien, gravit les hauteurs à la gauche de M. de Chevert, et vint, par des détours, s'emparer d'une batterie que les Français y avaient établie. La brigade d'Eu, qui la gardait, se dé-

(1) Ces grenadiers étaient vers le centre, entre les quatre colonnes de la gauche, et les brigades de Reding et de Champagne, qui avaient emporté la redoute (C).

fendit assez vivement tant qu'elle n'eut affaire qu'à l'ennemi seul; mais comme cet événement eut lieu dans un terrain très-couvert, où l'on ne pouvait se reconnaître à travers les arbres et les ravins, plusieurs bataillons français tirèrent sur cette brigade et lui tuèrent beaucoup de monde, ce qui la força de se retirer avec précipitation, et d'abandonner même son artillerie, que le prince héréditaire fit diriger contre l'aile droite ennemie. Les Français reprirent, à la vérité, leurs canons un quart-d'heure après; mais ce fâcheux contre-temps leur fit croire qu'un corps supérieur s'était emparé des hauteurs et voulait les prendre en flanc. On s'en persuada d'autant plus aisément, que le maréchal eut avis qu'un gros corps ennemi se faisait voir dans le voisinage du camp qu'il venait de quitter, de sorte qu'il avait à craindre de se voir coupé de son extrême droite. Ce danger apparent l'empêcha de poursuivre l'ennemi, qui profita de ce moment d'inaction pour faire sa retraite (SS).

Les alliés eurent plus de 3,500 tués ou blessés; les Français perdirent environ 2,000 hommes: le comte de Laval-Montmorency fut tué.

Je ne ferai pas de longues observations sur cette bataille, qui fut livrée en ordre parallèle renforcé sur la droite. M. d'Estrées fit d'aussi bonnes dispositions qu'on pouvait l'attendre du défaut de connaissance du terrain. Les 40 bataillons de

MM. de Chevert et d'Armentières auraient dû être soutenus par de la cavalerie. Sans doute cette arme ne pouvait pas donner dans le bois; mais, après avoir débouché, si on se fut emparé des hauteurs, elle aurait eu un bon terrain : elle pouvait passer par la forêt, puisqu'on y conduisit du gros canon. Cette attaque, renforcée par la droite, aurait dû être faite avec plus d'ensemble et de vigueur pour accabler la gauche de l'ennemi, qui n'était pas de force à se maintenir contre une aussi grande supériorité. L'attaque sur la redoute du centre, exécutée par les brigades de Champagne et de Reding, devait être soutenue par toute la réserve pour mieux la lier avec celle de l'aile droite, et produire un effort simultané, vigoureux et décisif, qui eût rompu toute communication entre la droite et la gauche des alliés : cette gauche eût été ainsi hors d'état de se retirer sur Hameln.

On pouvait également, si on le préférait, porter moins de forces à la droite, et diriger une attaque en masse sur Hastenbeck, pour culbuter le centre; cette manœuvre eût également assuré la perte de toute la gauche des alliés, et on pouvait la risquer, puisque l'artillerie française avait fait taire le feu de l'ennemi. La grande supériorité de M. d'Estrées pouvait, dans tous les cas, faire espérer un résultat plus décisif. Il est étonnant que 1,200 hommes, en prenant une bat-

terie au milieu de 40 bataillons, aient pu suspendre leur attaque et y porter de l'irrésolution.

Deux jours après la bataille, la forteresse de Hameln se rendit au maréchal d'Estrées.

Les alliés se retirèrent sur la direction de Hambourg et de Stade; l'armée victorieuse les suivit de près. Le maréchal manœuvra dans le but de les couper de leurs communications, et il allait recueillir le fruit de sa victoire, lorsqu'une intrigue de cour lui donna le duc de Richelieu pour successeur.

Enfin, l'armée alliée ne pouvant sans doute pas s'embarquer, et n'ayant plus de retraite que les états danois, qui étaient neutres, elle conclut, avec M. de Richelieu, et sous la garantie de la cour de Danemarck, une convention par laquelle il fut stipulé que les Hanovriens se retireraient dans le duché de Lauenbourg, sur la rive droite de l'Elbe, et que les troupes de Hesse et de Brunswick retourneraient dans leurs foyers, sans être considérées comme prisonnières de guerre. Cet événement eut lieu, le 9 septembre, à Closter-Sewen, à vingt lieues de Hambourg (Voy. pl. 3). M. de Richelieu se porta ensuite à Halberstadt, d'où il fit faire des incursions jusqu'aux portes de Magdebourg.

Opérations en Saxe; bataille de Rosbach.

Tandis que ces choses se passaient, M. de Soubise avait continué sa marche vers la Saxe; il s'était réuni, le 21 août, à Erfurt, avec l'armée des cercles, commandée par le prince de Hildbourghausen, et forte de 32 bataillons, 42 escadrons avec 52 pièces de canon : toutes ces troupes prirent le nom d'armée combinée.

Leur projet était de chasser les Prussiens de la Saxe, et l'exécution en semblait facile, ce pays n'étant gardé que par un petit nombre de garnisons assez faibles. Le roi paraissait uniquement occupé à observer les Autrichiens en Bohême, et les généraux de l'armée combinée n'imaginaient pas qu'il eût le temps ni les moyens de s'opposer à leurs opérations. Ils résolurent donc de marcher sur la Saale, et d'ouvrir la campagne par le siége de Leipsick, attendu qu'ils pouvaient être protégés, dans cette opération, par l'armée de Richelieu, qui n'avait plus d'ennemis devant elle depuis la convention de Closter-Sewen. Après la prise de cette place, l'armée combinée voulait établir ses quartiers d'hiver aux environs, et envahir, dans la campagne suivante, tout l'électorat de Saxe, le duché de Magdebourg et le Brandebourg.

Frédéric savait parfaitement que, s'il n'arrêtait

pas les armées de Soubise et de Richelieu, elles seraient bientôt sur l'Elbe, et lui porteraient les coups les plus funestes. Le roi, après avoir laissé une armée d'environ 56 bataillons et 100 escadrons sous les ordres du duc de Bévern, pour défendre la Silésie, quitta Bernstadtel, le 15 août, avec 16 bataillons et 23 escadrons. Il se réunit au corps du prince Maurice, qui couvrait la Saxe, laissa 2 régimens à Dresde, et résolut, avec 28 bataillons et 43 escadrons, d'aller au-devant des ennemis. Le 12 septembre, il arriva à Erfurt; les Français se retirèrent devant lui jusqu'à Eisenach : Frédéric ne crut pas devoir s'éloigner de l'Elbe et de la Saxe, parce que les Autrichiens pouvaient porter sur ses derrières des corps nombreux, qui auraient rendu sa situation très-critique, tandis que Richelieu poussait des partis sur Halberstadt et Magdebourg.

Malgré la faiblesse de son armée, le roi crut pouvoir détacher deux divisions destinées à couvrir ses magasins et ses états. Il fit partir, en conséquence, le duc Ferdinand, le 14 septembre, avec 5 bataillons et 10 escadrons, pour se porter dans le duché de Magdebourg, et le prince Maurice, avec 11 bataillons, dans les environs de l'Elbe et de la Mulde, afin d'observer les mouvemens des Autrichiens vers la Saxe. Il resta lui-même à Erfurt avec 13 bataillons et 23 escadrons. L'infanterie fut de nouveau cantonnée; la cava-

lerie campa en arrière de la ville; le quartier-général était à Dittelstadt.

Le 15 septembre, Frédéric marcha à Gotha avec les hussards et les dragons; il y laissa le général Seidlitz avec 5 escadrons de Meynicke et 10 escadrons hussards de Zekuly; les dragons de Zetteritz restèrent en position intermédiaire entre Erfurt et Gotha; le roi retourna à Erfurt.

Les généraux de l'armée combinée, informés que les Prussiens avaient été obligés de faire deux grands détachemens, crurent pouvoir en profiter et débuter par la prise du général Seidlitz. Les hussards autrichiens de Spleni et de Sezini, les hussards français de Nassau-Saarbruck, tous les grenadiers de l'armée, les régimens de cavalerie allemande de Pretlach et Trautmansdorf, furent destinés à cette expédition; les princes de Hildbourghausen et de Soubise voulurent jouir de ce spectacle et animer leurs troupes par leur présence. Le général Seidlitz était trop vigilant pour se laisser surprendre; mais comme il manquait d'infanterie et d'artillerie, et qu'il ne pouvait se soutenir dans la ville jusqu'à l'arrivée des secours, il l'évacua à l'approche de l'ennemi, pour se poster à Sebeleben, où les dragons de Zetteritz reçurent ordre de le joindre. Les généraux alliés firent leur entrée triomphante dans Gotha, et placèrent leurs grenadiers dans le château.

Sur ces entrefaites, Seidlitz ayant opéré sa jonction avec les dragons, crut pouvoir tenter un coup de main. Il se fit précéder par les hussards qui devaient reployer les postes ennemis, plaça sa cavalerie sur un seul rang, et marcha ainsi sur la ville. Les généraux en chef de l'armée combinée allaient se mettre à table, lorsqu'on leur annonça cette nouvelle. Soubise, ayant l'imagination active, crut avoir affaire à toute l'armée prussienne, et fut bien éloigné de penser que quelques escadrons pussent tenter une telle entreprise, s'ils n'étaient soutenus par de l'infanterie et de l'artillerie.... Il était trop habile pour supposer une audace pareille; et comme il avait négligé de faire des dispositions, dans le cas d'une surprise qu'il ne prévoyait pas, il donna le signal de la retraite en partant avec toute sa suite. Son exemple fut imité par les autres généraux, et tous prirent la route d'Eisenach dans le plus grand désordre. Les grenadiers, attaqués dans le château, l'évacuèrent. Ainsi Seidlitz, avec 1,500 hommes de cavalerie, réussit à chasser, d'une ville fermée, 8,000 hommes de toutes armes, auxquels il prit 6 officiers et 51 soldats; outre cela les hussards firent un riche butin de secrétaires, valets de chambre, officiers de cuisine, comédiens, friseurs, marchands de nouveautés, etc. Les bagages des généraux français et saxons tombèrent également en leur pouvoir,

ainsi que des caisses entières d'eau de lavande, de sans-pareille, des parasols, manchettes, perroquets, etc., etc. (1).

---

(1) Je ne me serais pas permis de répéter les expressions un peu piquantes et trop lestes de Tempelhof, si elles ne devaient former un monument éternel de honte pour une cour efféminée et corrompue. L'influence des vices qui l'avilissaient, s'étendit jusque sur l'armée; une nation brave et généreuse fut ainsi tournée en ridicule dans toute l'Europe; elle fut un objet de risée pour toutes les nations. Quelle leçon pour les peuples et pour les princes!

Les Français s'en sont bien vengés depuis; ils ont prouvé ce qu'ils pouvaient faire sous des chefs dignes d'eux. Peut-être ces lignes de Tempelhof contribueront-elles à les garantir d'une récidive!

Les deux derniers règnes de la monarchie ont été l'école du malheur : celui qui vient de commencer est l'école de la grandeur. Les hommes appelés à gouverner les nations, en les étudiant tous les trois, trouveront, d'un côté, le modèle qu'ils doivent imiter, et, de l'autre les vices qu'ils doivent fuir. Quel sera, en effet, le prince assez stupide ou assez corrompu pour ne pas préférer la vie de Frédéric et celle de Napoléon aux honteuses faiblesses de Louis XV, et de tous les rois qui lui ont ressemblé?

Attendons un auteur qui trace un tableau de ces qualités éminentes de l'empereur des Français, aussi brillant que celui de Guibert dans son éloge du roi de Prusse; ce grand ensemble sera l'étude de tous les gouvernans. Malheur à ceux qui pourraient préférer l'oisi-

Cet événement prouva ce que peut effectuer une brave cavalerie bien commandée, et commença la carrière de Seidlitz, qui justifia bien la confiance dont il fut honoré par la suite.

Le roi voyant que l'armée ennemie ne se décidait à aucun mouvement, fit évacuer Gotha, le 22; se retira lui-même, le 28, jusqu'à Butstaedt, où il répartit ses troupes dans de bons cantonnemens, et où il resta jusqu'au 10 octobre sans être inquiété. Tout annonçait que les généraux alliés avaient résolu de ne rien entreprendre dans cette campagne, et l'armée prussienne se rapprocha de l'Elbe, afin de pouvoir, au besoin, secourir celle qui était restée en Silésie.

Sur ces entrefaites, les Autrichiens avaient envahi cette province, et repoussé le duc de Bévern jusque sous les murs de Breslau, laissant le général Marschall à Lauban en Lusace, avec 6 régimens d'infanterie et autant de cavalerie. Le général Haddick fut porté, avec un corps de troupes légères, entre Dresde et Stolpe: cette po-

veté, les plaisirs voluptueux des cours, le vain étalage d'une pompe qui écrase lorsqu'on ne peut la soutenir, à ces travaux héroïques des camps, à cette vie infatigable, sobre, laborieuse et simple qui caractérise ces deux hommes extraordinaires! Malheur à ceux qui pourraient être insensibles à la gloire de leurs hauts faits, et négliger l'étude de l'art de régner, de combattre et d'administrer!

sition le rendait maître de toutes les routes qui conduisent dans la Marche électorale. Comme il n'avait pas un Prussien devant lui, le prince Charles de Lorraine résolut de le pousser sur Berlin, afin de porter la terreur au cœur des états du roi, et de les mettre à contribution. Cette expédition réussit complétement, et prouve qu'une grande témérité peut avoir le plus grand succès à la guerre. Haddick arriva dans la capitale, le 16, l'imposa fortement, et repartit le 17. Tempelhof attribue à cette entreprise tous les avantages que le roi remporta sur la fin de la campagne, en ce qu'elle détermina l'armée française et celle des cercles à opérer plus vigoureusement, et à quitter leur position d'Eisenach.

Le prince Maurice avait été détaché sur l'Elbe, comme nous l'avons déjà dit; dès qu'il apprit cette entreprise de l'ennemi, il passa ce fleuve pour se porter vers Berlin, dans l'espoir d'y prévenir les Autrichiens, ou au moins de leur couper la retraite; mais, en arrivant à Schwelinz, il fut informé qu'Haddick s'était retiré en Lusace, après avoir rançonné la capitale.

Le roi, informé aussi de ce mouvement, crut d'abord que l'ennemi avait concerté un plan plus solide avec les Suédois qui s'avançaient sur le même point: il jugea indispensable d'aller en personne pour déjouer ce projet. Après avoir laissé 6 ou 7,000 hommes sous les ordres de Keith,

pour garder la Saale et pour observer les alliés, Frédéric quitta Leipsick, le 16 octobre et arriva le 20 à Annaberg, sur la droite de l'Elbe. Mais il apprit ici la retraite de Haddick, ordonna alors au prince Maurice de reprendre sa première position entre l'Elbe et la Mulde, et retourna, avec une partie de ses troupes, à Leipsick.

Les généraux de l'armée combinée ayant été renforcés par le corps nombreux du duc de Broglie, avaient résolu de saisir l'occasion favorable que leur présentait l'absence du roi, pour pénétrer encore une fois dans la Saxe; à cet effet, ils passèrent la Saale, le 25, et portèrent leur quartier-général à Weissenfels, le 27; le comte de Mailly fut chargé de sommer Leipsick, que le maréchal Keith refusa de rendre. Les choses en étaient là, lorsque Frédéric arriva avec 10,000 hommes; les troupes de Keith et du duc Ferdinand le joignirent et firent monter les forces de son armée à 22,000 combattans, avec lesquels il résolut de marcher à l'ennemi.

Quoique l'armée combinée fût très-supérieure en nombre, les généraux ne jugèrent pas à propos d'engager une action dans une position adossée à la Saale, et résolurent de concerter un nouveau plan avec M. de Richelieu; toute leur armée repassa donc cette rivière, le 29, laissant 4 bataillons et 18 compagnies de grenadiers pour la défense de Weissenfels, et 14 bataillons avec de

la cavalerie sous les ordres du duc de Broglie, à Mersebourg, pour défendre les rives de la Saale.

Le roi quitta Leipsick et arriva, le jour suivant, à Weissenfels; il fit aussitôt attaquer cette ville, et l'emporta l'épée à la main. Les alliés ayant en grande partie passé la rivière, firent mettre le feu au pont, et ce qui restait dans la ville fut fait prisonnier. Leur armée fut divisée en deux corps; le premier, commandé par le prince d'Hildbourghausen, resta vis-à-vis de Weissenfels, et l'autre, sous les ordres du prince de Soubise, s'approcha de Mersebourg pour secourir le duc de Broglie, et pour couvrir sa retraite, dans le cas où l'on jugerait à propos d'abandonner cette place.

Le roi savait bien qu'il n'était pas prudent de mettre ses troupes en quartiers d'hiver aussi long-temps que les ennemis auraient des forces considérables sur les frontières de Magdebourg et de la Saxe; ce motif le détermina à livrer une bataille à l'armée combinée; et, dans le cas où elle refuserait le combat, de la forcer à rétrograder assez loin pour qu'elle ne pût continuer ses opérations dans le cours de cette campagne.

Frédéric fit jeter des ponts sur la Saale, à Weissenfels, Mersebourg et Halle; son armée y passa sur trois colonnes qui se réunirent, le 2 novembre, en A A (pl. 8). Les ennemis ayant renoncé à défendre les bords de cette rivière,

. Zekuly, hussards.
. Franc de Meyer.
. Zekuly. hussards.

Tome I, page 181.

quittèrent Mersebourg et rassemblèrent toutes leurs forces en D D. Le roi examina leur position le 3, et résolut de les attaquer le lendemain matin. Il s'avança à la tête de la cavalerie, afin d'occuper les postes les plus favorables pour couvrir l'infanterie et lui donner le temps de faire ses dispositions pour l'attaque. Lorsqu'il fut arrivé à Schorlau en C C, il s'aperçut que les ennemis avaient changé leur position pendant la nuit, et qu'ils en avaient pris une autre en E E; en conséquence, l'armée reçut ordre *de marcher par la gauche* et de camper en R R, la gauche à Rosbach, le centre en arrière de Schartau, la droite vers Bedra, et la cavalerie en troisième ligne, dans l'ordre de bataille ci-contre :

Les chefs de l'armée combinée attribuèrent à la crainte le mouvement rétrograde que le roi venait de faire; cette idée et la grande supériorité de leur armée enflèrent leur courage au point qu'ils résolurent de l'attaquer le lendemain matin, et de finir ainsi une campagne dont ils ne semblaient pas vouloir supporter plus long-temps les fatigues. La droite et le centre du roi parurent trop avantageusement postés pour être attaqués avec succès, et on prit le parti d'attaquer l'aile gauche en flanc et à revers. Le comte de Saint-Germain fut détaché avec un corps considérable (F) pour amuser l'ennemi et pour protéger la marche de l'armée. A onze heures, elle

se mit en mouvement sur trois colonnes, la cavalerie autrichienne et celle des cercles formaient l'avant-garde, elles étaient suivies de toute l'infanterie; la cavalerie française fermait la marche. Lorsqu'on fut arrivé sur le plateau à la hauteur du flanc gauche ennemi, on fit halte, et la cavalerie française reçut ordre de s'avancer pour joindre celle qui était en tête.

A une heure environ, le roi fut informé que les alliés marchaient vers sa gauche; mais leur projet n'étant point encore développé, il les observa tranquillement. A deux heures, il s'aperçut qu'ils avaient dépassé son flanc et qu'ils continuaient leur mouvement vers Mersebourg; aussitôt il donna ordre au général Seidlitz de marcher avec la cavalerie, par divisions à gauche, derrière les hauteurs, et d'occuper celle qui est située près de Lunstedt et de Reichertswerben, tandis que l'infanterie suivrait à la hâte.

Les généraux de l'armée combinée voyant que l'ennemi quittait son camp avec une sorte de précipitation, imaginèrent qu'il se retirait, et ils étaient d'autant plus portés à le croire, que sa marche étant couverte par les collines, ils ne pouvaient point pénétrer son but. Dans la crainte que la fuite du roi ne leur fît perdre le fruit de leurs belles dispositions, ils s'avancèrent précipitamment avec la cavalerie, laissant l'infanterie à une grande distance. Leur but était d'atteindre

l'arrière-garde, et en l'attaquant avec vigueur, ils espéraient la détruire, ou forcer l'ennemi d'en venir à une action générale pour la soutenir.

Lorsque les alliés débouchèrent près de Reichertswerben, ils reconnurent un gros de cavalerie prussienne sur les hauteurs derrière le village; cependant ils continuèrent de s'avancer, présumant qu'elle n'était là que pour gagner du temps et pour protéger la retraite. Cette illusion s'évanouit bientôt. Le général Seidlitz, marchant avec ses 43 escadrons derrière la hauteur de Janus, était déjà arrivé en P; il fit former ses troupes sur deux lignes par une simple conversion (voyez planches 8 et 9), établit son artillerie sur le mamelon, chargea sur-le-champ les têtes des colonnes ennemies, sans attendre l'infanterie qui le suivait, et les rejeta sur Busendorff.

Dès que les troupes combinées eurent aperçu cette ligne prussienne, elles voulurent déployer leurs colonnes sur la tête (II); mais elles ne purent y parvenir, parce que le général Seidlitz était déjà établi sur leur front et leurs derrières (K). Les régimens autrichiens de Pretlach et de Trautmansdorf, qui s'étaient néanmoins déployés en assez bon ordre, furent culbutés avec les autres et rejetés sur leur infanterie, à travers Reichertswerben et Busendorff. Pendant que cette charge s'exécutait si heureusement, 6 bataillons prussiens étaient arrivés et se formaient successive-

ment (SS). Le prince Henri marcha à leur tête, au soutien du général Seidlitz, qui se mettait en mesure de poursuivre son attaque. Le premier dirigea ses bataillons sur les colonnes ennemies, obliquant à gauche, afin de les tourner plus complètement en LL.

Cependant le prince de Soubise ne regarda pas l'affaire comme perdue. La réserve, qui consistait en 5 régimens de cavalerie, eut ordre de s'avancer et de soutenir l'infanterie pendant qu'elle se déploierait; cette réserve fut aussitôt chargée, culbutée et repoussée du champ de bataille. Alors l'infanterie française étant privée de l'appui de ses escadrons, prise en flanc par celle de l'ennemi, de plus exposée à un feu considérable d'artillerie et de mousqueterie, ne put tenir plus long-temps, et encore moins se former sur les têtes de colonnes: elle se retira en MM. Un peu après, les bataillons essayèrent de se déployer sur la queue, entre le village de Busendorff et celui de Lustchiff, sous la protection d'un gros de cavalerie française; mais celle-ci ayant été forcée à se retirer après un combat opiniâtre, l'infanterie dût aussi abandonner le champ de bataille avec précipitation. Le comte de Saint-Germain couvrit la retraite.

Ainsi finit la bataille de Rosbach, où 22,000 hommes, conduits avec prudence et vigueur, défirent plus de 50,000 hommes, sans autre perte

que celle de 300 tués ou blessés; tandis que celle de l'armée combinée fut de 800 morts, 6,000 prisonniers, 72 pièces de canon, et autres trophées militaires. Les régimens de cavalerie de Bourbon, Fitz-James et Lameth, se distinguèrent; la brigade suisse de Witmer, dont faisait partie le régiment de Diesbach, résista le plus longtemps ; le prince de Soubise fut obligé de lui donner lui-même l'ordre de se retirer, et elle emmena tous ses canons (1). L'armée du roi campa dans la position (O O). Son quartier-général à Burgwerben.

Observations.

Il paraît que les généraux de l'armée ennemie, loin d'avoir eu aucun plan fixe, se proposaient

(1) On me permettra de citer, avec une espèce d'orgueil, ces traits honorables de l'histoire militaire des Suisses. Dans des circonstances difficiles, sous un gouvernement débile et inepte, la nation a prouvé ce qu'on pouvait encore attendre d'elle, lorsqu'un gouvernement fort et habile dirigerait son courage. Les légions de nouvelle levée se sont couvertes de gloire, en 1799, à Frauenfeld, à Zurich, à Vérone; elles ont rappelé sur le pont de Næfels les immortelles actions de leurs ancêtres. Une bonne organisation leur rendrait tout le lustre qu'elles méritent; elles ne l'ont jamais perdu aux yeux des militaires qui savent apprécier les situations pénibles

d'agir suivant les circonstances. Il semble qu'ils voulaient d'abord envahir la Saxe, moyennant que cette invasion pût se faire sans aucun risque. Ils évitèrent pendant la campagne d'en venir à une action, et enfin lorsque le moment était le moins favorable, ils tentèrent le sort des combats.

Lorsque le roi quitta la Saale, n'ayant avec lui que 12,000 hommes, divisés en deux corps, c'était le moment d'aller attaquer Leipsick; on aurait pu prendre plusieurs positions pour empêcher les Prussiens de secourir cette place; la chose était d'autant plus facile, que le roi n'avait sous ses ordres qu'environ 10,000 hommes et 6,000 sous le prince Maurice: ainsi les généraux de l'armée combinée n'auraient eu que ces 16,000 hommes à combattre. Le corps que commandait le duc Ferdinand aurait pu être aisément repoussé sous le canon de Magdebourg par une division détachée de l'aile droite de M. de Richelieu.

Les troupes combinées ayant laissé réunir les différens corps du roi à Leipsick, firent bien sans doute de repasser la Saale, parce qu'il est trop dangereux d'engager une action avec une rivière à dos, mais elles auraient dû en défendre le passage : leur grande supériorité les mettait à même d'en surveiller tous les points. Les princes de

dans lesquelles elles ont été jetées par un concours d'événemens sans exemple.

Soubise et de Hildbourghausen devaient laisser un fort détachement vis-à-vis de Weissenfels, un autre à Mersebourg, et porter l'armée dans une position intermédiaire entre ces deux places, afin de pouvoir soutenir ces détachemens et empêcher l'ennemi de passer. L'armée du roi passa la Saale sur trois colonnes, une à Weissenfels, une autre à Mersebourg, et la troisième à Halle; ainsi elles étaient éloignées l'une de l'autre de trois lieues, et ne se réunirent qu'à Rosbach. On ne peut concevoir comment les confédérés laissèrent commettre impunément une si grande faute; ils auraient pu prendre plusieurs positions pour empêcher la jonction de ces colonnes, et les attaquer séparément avec leurs forces réunies.

Puisque les armées combinées avaient évité pendant toute la campagne d'en venir à une action, elles devaient persister encore quelques jours dans ce système, 1.° parce qu'il était vraisemblable que la situation des affaires en Silésie et en Westphalie forcerait le roi à marcher en personne contre les Autrichiens; 2.° parce que même, s'il ne prenait pas cette résolution, l'armée de Richelieu, qui était alors disponible, aurait opéré de concert avec celle du prince de Soubise et manœuvré sur les flancs de Frédéric, pour le forcer à évacuer tout le pays, ou pour l'accabler par leur énorme supériorité, dans le cas où il aurait voulu les attendre. Si Richelieu et les gé-

néraux de l'armée combinée se fussent conduits plus habilement, Frédéric aurait donc perdu par cette seule campagne la Saxe ou la Silésie, et peut-être toutes les deux.

Le plan d'attaque des alliés contre le flanc gauche des Prussiens était contraire à toutes les règles militaires; en cas d'une défaite, leur retraite devenait impossible, parce qu'ils avaient une rivière à dos et l'ennemi sur leurs communications. Lloyd pense que les alliés ne furent pas plus exempts de blâme dans l'exécution, parce qu'ils tentèrent en plein jour, et en vue de l'ennemi, de déborder son flanc et de gagner le revers de sa ligne pour le couper de la Saale. Jamais un général ne doit souffrir une telle manœuvre, comment pouvaient-ils espérer d'y réussir contre Frédéric? L'auteur pense qu'ils auraient dû faire quelques démonstrations sur l'extrémité opposée pour attirer l'attention du roi, s'approcher de sa gauche par une marche de nuit, et l'attaquer sans lui donner le temps de changer de position : c'était la seule manière d'exécuter leur plan; le moyen qu'ils employèrent devait le faire échouer.

Lorsque le roi quitta son camp avec une apparence de précipitation, il fallait le faire suivre par le comte de Saint-Germain, et porter une forte division de cavalerie sur le chemin de Mersebourg pour reconnaître ses mouvemens : si ces

deux corps avaient vu qu'il se disposât à la retraite, ils auraient suffi pour battre son arrière-garde; et si l'on s'était aperçu que le roi ne faisait que changer sa position, ils l'eussent inquiété assez long-temps pour que l'armée pût se former ou se retirer dans son ancien camp.

Lloyd blâme également les généraux alliés d'avoir marché, avec toute leur armée, sans avant-garde; ce qui ne doit jamais se faire quand on est à la proximité de l'ennemi. Il pense, avec raison, qu'ils n'auraient pas dû se former en avant sous le feu des Prussiens; mais qu'ils auraient mieux fait de déployer plus en arrière.

La conduite de Frédéric fut bien différente; il aperçut les mouvemens des généraux alliés, toute la matinée, sans en être déconcerté, comme on l'est trop souvent en pareil cas : aussitôt qu'il eut pénétré leur dessein, il fit ses dispositions dans le plus grand calme; sa marche derrière le plateau de Reichertswerben, lui procura de grands avantages; cette apparence de fuite enfla le courage de ses ennemis au point de leur faire négliger toutes les précautions nécessaires; ils s'avancèrent avec tant de précipitation que le désordre s'introduisit dans leur armée, même pendant la marche; enfin leur erreur fut telle, que les têtes de leurs colonnes se trouvèrent tout à coup sous le feu de la ligne des Prussiens, et si près d'elle qu'il leur fut impossible de se former. Le roi

saisit ce moment favorable, ordonna à sa cavalerie de charger, et au petit nombre de bataillons qui était arrivé, d'attaquer avant que l'ennemi pût faire aucunes dispositions défensives. Un pouce de terrain, un instant perdu, auraient donné aux alliés l'espace et le temps nécessaires pour former leur ligne; mais les manœuvres du roi furent aussi précises qu'il est possible de l'imaginer; il fut couronné par la victoire comme il le méritait.

Tempelhof ajoute à ces observations que les généraux français et impériaux perdirent la bataille pour avoir jugé Frédéric d'après le commun des hommes. Lorsqu'ils formèrent leur projet d'attaque, ils étaient éloignés de penser que le roi le devinerait du premier coup-d'œil, qu'il le déjouerait avec la même promptitude, et surtout *qu'il était contraire à son système d'attendre une attaque, mais bien de la prévenir, en s'attribuant tous les avantages de l'agression.* L'histoire de toutes ses campagnes devait le leur prouver; et s'ils s'étaient souvenus de la bataille de Soor, ils en eussent été bientôt convaincus. Mais non contens de le battre, ils voulaient le prendre!

L'auteur prussien tire de la conduite du roi dans cette affaire deux maximes générales:

1.° *Lorsqu'une armée prévoit une attaque de la part de l'ennemi, elle ne doit jamais l'at-*

tendre; il faut au contraire le prévenir, et l'attaquer avec la plus grande impétuosité, sans perdre une minute;

2.° *Si l'ennemi veut tourner une armée le jour d'une bataille, celle-ci peut toujours l'empêcher, et même le déborder.* (Cette pensée sera rendue intelligible par la fig. 3, planche 14). On a supposé dans cette figure deux armées (A et B) marchant sur deux lignes qui doivent se rencontrer en C, où elles formeront un angle. Il est évident que celui qui aura atteint le premier ce point C, sera établi sur le flanc de son adversaire, et pourra l'envelopper.

L'armée A se portant à l'attaque de B, elle le fera vraisemblablement par lignes et en colonnes, par pelotons ou par divisions, car cette méthode de marcher est la meilleure pour atteindre le but proposé. Elle devra détacher, en avant, un corps de cavalerie nombreux, afin de gagner plus rapidement le flanc qu'elle a envie d'attaquer. Si l'armée (B) était bien éclairée, il lui serait facile de déjouer ce projet, et il est certain qu'elle pourrait toujours gagner le point donné avant son adversaire; car, ayant reçu à temps avis de la marche de l'ennemi, elle serait en mesure pour arriver avant lui au point de sa direction (1); elle n'aurait pour cela qu'à suivre

(1) Ces idées de Tempelhof sont justes dans la suppo-

l'exemple du roi, qui plaça toute sa cavalerie à l'aile menacée, et la fit mettre de suite en mouvement.

Dès que l'armée (B) serait donc formée au point C avant l'armée (A), il en résulterait que cette dernière serait prise en flanc et sans doute battue, si la première profitait avec autant de vivacité de cet avantage que le roi le fit à Rosbach. Pour s'en assurer, il faut démontrer la seule contre-manœuvre qui reste à l'armée (A), pour arrêter l'ennemi (fig. 4, pl. 14). Dès que la cavalerie est parvenue à la hauteur de (C), l'armée (A) n'a d'autres moyens que de former un crochet en D, au point où elle sera rencontrée. Ce mouvement, qui doit être exécuté avec beaucoup de rapidité, entraînera un peu de désordre. La cavalerie formée en C, chargeant alors avec ensemble et impétuosité, dans une direction con-

---

sition d'un mouvement fait de jour et à découvert; dans le cas contraire, elles seraient nulles; on peut donc les citer à l'appui du chapitre III, et des maximes que j'y ai présentées pour dérober ses mouvemens à l'ennemi. D'ailleurs, il n'est pas indispensable de marcher par lignes pour gagner l'extrémité d'une armée; on peut masquer l'opération par une attaque d'avant-garde, et porter sa masse sur cette extrémité, par des colonnes de bataillons serrés à peu de distance; de cette manière, il est difficile que l'ennemi le découvre, et puisse s'y opposer à temps.

venable pour déborder l'ennemi, le culbutera, même avant qu'il ait déployé. Tempelhof prétend d'ailleurs que la formation de ce crochet est sujette à un autre inconvénient. Lorsqu'une armée marche par lignes en colonnes, en conservant leurs distances, elles les perdent toujours un peu, lorsqu'il s'agit de faire une conversion dans laquelle ces colonnes se rapprochent; cela arrive surtout lorsque le crochet forme un angle droit; alors les lignes sont serrées en masse, et il en résulte inévitablement de la confusion. Si la charge de l'ennemi s'effectuait dans ce moment, et que la première ligne fut repoussée, elle entraînerait nécessairement la seconde, et le désordre en serait d'autant plus considérable. La cavalerie des assaillans pourra aisément se reformer et renouveller ses attaques : dans cet intervalle, leur infanterie commencera d'arriver; les bataillons marcheront de suite au soutien, à mesure qu'ils se formeront, parce qu'il est très-important d'agir avec vigueur, sans donner le temps à l'ennemi de se reconnaître; et il est facile de juger qu'ils peuvent le faire sans crainte, puisque l'armée est toujours à portée de les soutenir (1).

(1) Tempelhof arrange fort bien cela à sa manière; mais il est grossièrement dans l'erreur, lorsqu'il prétend que deux colonnes, se rapprochant un peu au moment d'un changement de direction, seraient plus faibles

Pour en donner une explication plus intelligible, je suppose que l'armée (B) (même fig.) marche à gauche par pelotons et par lignes, et que sa cavalerie gagne six ou huit cents pas; son aile gauche arrivera au moment où cette cavalerie aura fourni sa charge, et sera occupée à se reformer : les premiers bataillons arrivés se mettront en bataille, et protégeront cette opération; les deux armes réunies feront alors un effort combiné sur l'ennemi. L'armée (A) voyant sa cavalerie culbutée au premier choc, voudra sans doute former un crochet avec l'infanterie de l'aile droite, faisant à cet effet retirer la cavalerie sur la droite, pour qu'elle ne masque pas ce mouvement; mais l'infanterie ennemie de (B) ne lui donnera pas le temps de l'achever; si elle a continué de marcher rapidement, elle arrivera pendant qu'il s'effectue, et mettra avec facilité en déroute une troupe ainsi surprise. En supposant même que l'aile gauche de l'armée (B) eût devancé les autres bataillons de quelques cents pas, ceux-ci arrive-

---

et plus facilement battues à cause de ce rapprochement. D'ailleurs, ce changement de direction n'est pas indispensable dans le cas supposé; on peut faire exécuter un changement de front à deux brigades, et le refoulement des deux lignes n'aurait plus lieu.

raient toujours à temps pour appuyer son attaque et la rendre décisive. Il résulterait de cette manœuvre une espèce d'ordre par échelons, dont chaque échelon prendrait son poste, lorsque celui qui le précède aurait gagné quelques cents pas; en observant de les prolonger tous sur la gauche, l'ennemi se trouverait complètement débordé et pris à revers, avant d'avoir pu s'y opposer. Le crochet qu'il voudrait figurer en D se trouverait aussi exposé à tout l'effet de l'artillerie qui battrait en tous sens les troupes dont il serait formé.

La cavalerie peut beaucoup contribuer au succès de ces sortes d'opérations; et il faut dire, à la louange de celle des Prussiens, qu'elle prépara tellement la victoire, que l'infanterie put facilement l'achever.

On peut tirer de cette bataille une maxime accessoire, savoir : *Qu'un général, commandant une armée habile à manœuvrer, doit, autant que possible, attaquer son ennemi en marche, lors même que ce dernier se trouverait très-supérieur en nombre.* En parcourant l'histoire de cette guerre, on se persuadera que le roi cherchait toujours à rencontrer ses ennemis dans un mouvement. Daun qui le savait bien, mit toute sa science à l'éviter, choisissant pour cela les positions les plus difficiles, et aimant mieux faire de grands détours que de mettre son armée en prise tandis qu'elle marchait.

CHAPITRE* V.

Observations sur les ordres de marche de Frédéric et sur ceux de Guibert. Maximes sur les attaques contre une armée en marche.

Avant de donner la narration des événemens qui se passaient en Silésie, pendant l'expédition du roi en Saxe, je ne puis m'empêcher de présenter quelques observations justifiées par la bataille de Rosbach, et qui doivent, par conséquent, trouver leur place ici.

Sur les ordres de marche.

La clarté de la relation de Tempelhof, celle des dispositions du roi, l'examen comparatif de son ordre de marche avec tous ceux qu'il a mis en usage, avant et après la bataille de Kollin, m'ont frappé. J'ai cru y découvrir une des causes principales de sa grande facilité à mouvoir les masses, à les porter vivement sur une extrémité de la ligne ennemie, à les laisser en colonne ou à les former avec la rapidité de l'éclair, et je dois

avouer que j'ai considéré cette cause, petite en apparence, comme une de celles qui ont contribué aux succès de Frédéric. Dès lors il m'a paru facile de saisir tous les rapports de sa tactique avec ses ordres de bataille; mais, en même temps, j'ai découvert combien on avait méconnu cette tactique simple et grande, combien on l'a défigurée dans toute l'Europe, en croyant l'imiter, en recherchant ses causes dans le maniement des armes, la célérité des feux et des manœuvres compliquées.

De tous les auteurs militaires dogmatiques, Guibert a seul traité la tactique de Frédéric (Mirabeau nous a donné son ordonnance d'évolutions, mais elle n'a rien de commun avec les systèmes de bataille; c'est l'école de peloton et de bataillon).

Guibert a savamment prouvé, dans l'éloge du roi de Prusse, que sa tactique était méconnue en Europe; mais, la connaît-il mieux lui-même, lorsqu'il consacre une plume, digne d'un plus grand sujet, à nous enseigner des déployemens que Frédéric ne fit jamais à la guerre? lorsqu'il nous dit gravement que ce prince avait laissé beaucoup à désirer dans le détail des marches; et que, pour suppléer à ces lacunes, il emploie un volume entier à nous démontrer qu'une colonne (de 8 bataillons, par exemple), doit déployer comme un bataillon de huit pelotons? Qu'on ne m'accuse pas d'être le détracteur de Guibert, loin

de moi une telle pensée! Eh! quel homme n'admirerait pas son style et ne reconnaîtrait pas son génie! Qui oserait contester à l'auteur de l'éloge de Frédéric, un des premiers rangs parmi les écrivains militaires? Ce sont justement ses talens inappréciables qui doivent faire regretter que cet auteur ait vécu un demi-siècle trop tôt, et qu'il ait écrit dans un temps où la vraie tactique de son héros était encore méconnue, où un nouveau César n'y avait pas encore mis le complément. Cet art de peindre si noblement les grands hommes, cette imagination brillante et profonde, auraient pu être dirigés vers un but plus important que les détails sur lesquels Guibert s'est trop appesanti. Dans le premier chapitre de son Traité des marches, il promettait un système de guerre complet, qui annonçait les plus vastes conceptions; les chapitres suivans ne sont, au contraire, qu'une simple répétition des ordonnances : cette chute subite est une véritable perte pour l'art. Le second volume du Traité de tactique est, en effet, une application de l'école de bataillon, au déployement des colonnes; mais quel est l'officier supérieur, connaissant parfaitement l'ordonnance, et sachant manier une troupe, qui ne puisse faire déployer une colonne? Les bataillons sont à une colonne, ce que les pelotons sont à un bataillon; une colonne de 8, 10, 50 bataillons, déployant sur la tête, doit le faire comme un bataillon sur

le premier peloton : si elle veut déployer sur le second bataillon, sur celui du centre, sur la queue, il en est encore de même ; et Guibert, en le démontrant, a prétendu nous instruire de la tactique prussienne, l'agrandir et la perfectionner !

Je conviens que ses chapitres sont instructifs, ses manœuvres bonnes dans un camp d'instruction, pour accoutumer les officiers à toutes les combinaisons du maniement des troupes, et au coup-d'œil des distances; mais qu'elles soient applicables à la guerre, et préférables à la manière de marcher du roi, c'est une question que tous les militaires instruits pourront juger. En jetant un coup-d'œil sur les ordres de marche de l'armée prussienne aux batailles de Kollin, de Rosbach et de Leuthen, annexés à ce volume, on verra qu'elle marchait en colonnes, par le flanc (1), chaque ligne formant une colonne; qu'elle passait à cet ordre en rompant à droite ou à gauche par pelotons. On saisira également la facilité avec laquelle elle reprenait l'ordre de bataille, en faisant simplement la même conversion par peloton sans déployement (2).

---

(1) Ce n'est pas de la marche par le flanc et par files dont il est ici question, mais de la marche en colonne par peloton et par le flanc de l'armée, la droite ou la gauche en tête.

(2) Dans une instruction pour ses généraux, rédigée

Par une fatalité inconcevable, Guibert n'a fait l'application de cette manœuvre qu'à l'opération insignifiante d'un prolongement de direction parallèle (4.e et 6.e manœuvres, planches 7 et 8 de sa grande tactique), comme s'il eût été aveuglé par son système de déployement, ou qu'il n'eût pas saisi les avantages incalculables qu'elle présente, pour toutes les marches et pour tous les ordres de bataille ; avantages dont je vais présenter un aperçu :

1.° Au moyen de cet ordre de marche, l'armée peut faire tous ses mouvemens, en restant réunie : elle ne risque donc point que ses colonnes de droite ou de gauche soient accablées successivement, puisqu'elle n'en forme que deux, à la petite distance d'une première ligne avec la seconde ;

---

avant la guerre de sept ans, Frédéric recommandait cette méthode de marcher par lignes comme la meilleure; mais il n'en développait ni le mécanisme ni les avantages : il semble que le héros craignit de les rendre publics, puisqu'il expliquait parfaitement les marches par ailes. Cette instruction, rédigée après la guerre de 1742, ne fut imprimée qu'après celle de sept ans, en 1766. Elle prouve que, dans la première guerre, le roi lui-même n'avait pas encore saisi tous ses avantages, puisqu'il avoue qu'aux batailles de Soor et de Hohenfriedberg il n'en sut pas profiter.

2.° L'ennemi ne peut point pénétrer entre ses colonnes, ni en couper une ou deux;

3.° En prenant la direction qu'elle veut donner à sa ligne de bataille, l'armée, en arrivant sur le terrain, pourra être formée dans quelques minutes, ou dans le même espace de temps qu'il faut à des pelotons pour converser (1). (Cette manœuvre très-simple est celle fixée dans l'école de bataillon, 4.e partie, art. 2). Il sera seulement nécessaire de protéger la marche des colonnes par une avant-garde, qui remplira le double but de les couvrir et de donner le change à l'ennemi;

4.° Comme l'armée n'a d'autres distances à observer que celle de deux ou trois cents pas, entre les deux colonnes, pour former les deux lignes, ou celle des pelotons entre eux, elle peut être assurée de la précision de cette manœuvre;

5.° L'armée ayant atteint la hauteur et la direction d'un flanc de l'ennemi, par un mouvement dérobé, et se formant avec autant de rapidité, ne lui donnera pas le temps de faire un crochet, ni de changer entièrement de front; il sera donc

(1) Je ne prétends pas que tous les pelotons conversent strictement dans la même minute sur tout le prolongement de la ligne; mais, le signal étant donné, il y aura très-peu d'intervalle pour l'exécution dans les différentes brigades, et la conversion ne durera certainement pas plus de dix minutes.

accablé successivement sur une extrémité de sa ligne, par une masse de forces à laquelle il ne pourra résister : c'est ce que la bataille de Leuthen a prouvé plus qu'aucune autre.

6.° Enfin, si l'armée ne veut pas faire deux colonnes aussi longues que sa ligne de bataille ordinaire, elle peut, suivant le terrain, en faire quatre, en doublant sa ligne, ou en marchant par ailes, sans augmenter pour cela l'embarras de la formation. Ces quatre colonnes étant établies par lignes doublées, arrivées à peu près à la hauteur où elles doivent se former, se dédoubleront; la deuxième fera halte, et protégera le mouvement de la première, tandis qu'elle marchera jusqu'à ce qu'elle ait dépassé la tête. Cette tête de la deuxième colonne s'emboîtera alors avec le dernier peloton de la première, et elles se trouveront en position pour faire ligne contiguë par la simple conversion dont nous avons parlé.

Si elles sont formées par ailes, elles se retrouveront sur deux lignes par un simple changement de direction, exécuté au même instant par les têtes et les queues de chaque colonne. L'ordre de marche de la bataille de Leuthen (pl. 13) le démontre clairement.

Pour rendre ces diverses manœuvres plus intelligibles, j'ai cru devoir joindre, à la fin de ce volume, une planche représentant tous leurs détails; et, pour la rendre plus intéressante, j'ai

adopté celle de l'ordre de bataille que Frédéric avait arrêté à Kollin, mais qui ne fut point exactement suivi (Voyez planche 7 et son explication).

Examinons maintenant les ordres de marche de Guibert, la difficulté de leur application, leurs inconvéniens, et on sera convaincu que c'est par un système absolument inverse du sien, que Frédéric faisait mouvoir ses grandes masses avec tant de précision et de facilité.

Guibert a employé plusieurs chapitres, et onze planches, pour donner différens ordres de marche de front qui, dans le fond, sont absolument les mêmes, puisqu'ils ne diffèrent que dans les bataillons de déployement, ou dans la direction de droite et de gauche; comme il sera donc à peu près indifférent de choisir l'un ou l'autre de ces chapitres, je prendrai le sujet de sa planche IX, ou l'ordre oblique simple. L'armée qu'il fait mouvoir est d'abord obligée d'ouvrir cinq marches, et de former cinq colonnes ployées sur la droite ou sur la gauche. Il faut ensuite que ces colonnes exécutent une marche, en conservant parfaitement leurs distances à une demi-lieue, et même jusqu'à une lieue l'une de l'autre. Arrivées sur le terrain de leur attaque, elles doivent s'y déployer, peloton par peloton, sur celui de la tête, avec assez d'exactitude pour que le premier peloton d'une colonne de gauche se

trouve appuyé au dernier peloton de la colonne qui est à sa droite, (l'inverse se fait à la gauche, si la direction est sur cette aile.)

Je demande aux militaires accoutumés à diriger des troupes :

1.° Si, pour marcher à l'ennemi, on peut ouvrir cinq marches jusqu'à sa portée, à travers les obstacles du terrain, sans qu'il s'en aperçoive, et ne repousse une attaque manquée dès l'instant qu'elle est découverte?

2.° En supposant que cela fût possible, le sera-t-il de conduire cinq colonnes hors du rayon visuel, avec conservation stricte des distances, de manière à ce qu'elles arrivent, à la même minute, sur tout le front des attaques, principalement lorsque telle colonne aura la moitié moins de chemin à parcourir qu'une autre?

3.° J'accorde la possibilité de ces deux hypothèses, malgré leur invraisemblance. Comment les colonnes formeront-elles une ligne solide contiguë, s'il y a le moindre retard dans l'une ou l'autre? Enfin, combien de temps emploieront-elles à se développer sur la tête?

4.° Je demande aussi s'il est possible de déployer sur le centre pour accélérer le mouvement, et si, pour l'exécuter, on pourrait faire tourner le dos à la moitié des colonnes, lorsqu'elles seraient à portée de l'ennemi? Que deviendrait une armée attaquée dans une pareille situation?

5.° Quel succès peut-on attendre d'une attaque, dans laquelle il faudrait une heure au moins pour former la ligne, tandis que ce succès dépend de la surprise d'un flanc de l'ennemi ? N'aura-t-il pas le temps de faire son changement de front, d'opposer une ligne égale à la vôtre, même de la déborder, en suivant les principes que j'ai indiqués à la suite de la bataille de Prague?

6.° L'ennemi pouvant découvrir la marche, de toute l'étendue du rayon visuel, ne sera-t-il pas à même de renforcer vivement un point de sa ligne, de pénétrer entre les deux colonnes les plus voisines, qui, arrêtées dans leur mouvement, ne pouvant déployer, seraient prises en flanc, de front et à revers, et vraisemblablement détruites?

7.° J'ai cependant supposé, contre toute vraisemblance, la possibilité d'ouvrir des marches ; mais s'il est reconnu que cette opération soit inexécutable devant l'ennemi, qu'on juge alors si le système de Guibert pourrait être exécuté par des colonnes marchant au hasard sur des directions vagues, forcées de subordonner leurs mouvemens aux accidens du terrain, de s'éloigner souvent à double distance de déployement, arrivant les unes beaucoup avant les autres, et présentant des attaques isolées, sans force et sans vigueur. Que deviendrait une armée dans cette situation, si elle avait affaire à un Napoléon, à un Frédéric?

Guibert paraît avoir tellement méconnu le

simple mécanisme de l'ordre de marche par lignes, que dans la manœuvre où il était le plus naturel de l'employer, dans celle où il tombe sous les sens, en un mot, dans sa planche 15, il s'est servi de l'ordre de front, pour indiquer l'attaque de l'ennemi sur les têtes de colonnes qu'il voulait faire manœuvrer ; cette armée de l'ennemi avait néanmoins commencé son mouvement par les flancs, ainsi que la même planche le démontre, elle marche d'abord par la gauche et par lignes. Jusque là, cet auteur judicieux avait suivi l'impulsion de l'ordre naturel ; pourquoi donc a-t-il formé, de cette même armée, quatre colonnes de front, pour leur faire exécuter ensuite un long déployement ? tandis qu'en faisant tête de colonne à droite, après avoir passé le village et le bois, et dirigeant ses deux colonnes en arrière du plateau qu'il a figuré, il pouvait les mettre en bataille par une simple conversion de pelotons. Frédéric manœuvra ainsi à Rosbach ; et la position est absolument la même que celle supposée par Guibert. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que l'auteur de l'Essai général de tactique ait renouvelé les mêmes erreurs dans sa défense du système moderne, où elles sont encore plus sensibles.

Je n'aurai pas besoin de m'étendre davantage sur ce sujet, ni de citer la malheureuse bataille de Minden ; la relation de cette affaire, rappor-

tée dans le chapitre XV, prouve complètement les vices d'un déploiement processionnel.

Si les idées que je viens d'exposer, ne sont pas rendues assez intelligibles, ou assez convaincantes, par les ordres de marches annexés à ce volume, on peut rechercher encore ceux de Zorndorf et de Kunersdorf, ceux de tous les mouvemens stratégiques de Frédéric : on verra, que c'est à eux seuls qu'on doit attribuer la facilité avec laquelle ce grand homme manœuvrait sur les flancs de l'ennemi, tenait son armée en colonne jusqu'à l'instant même d'attaquer, et la formait alors avec la rapidité de l'éclair.

Le système de tenir son armée toujours réunie, de présenter une masse à des parties isolées, une ligne entière à une seule extrémité de ligne ; ce système, qui a fait l'admiration des gens de l'art, ne pouvait avoir son exécution qu'au moyen d'un ordre pareil, d'un mode de formation qui réunissait promptitude, ensemble et simplicité (1).

---

(1) Tout le système de Guibert, celui de Frédéric, et les idées que je viens d'émettre, reposent sur un ordre de combat en ligne déployée; je pense, au reste, et j'ai déjà eu occasion de démontrer que cet ordre n'est pas de rigueur, et que l'on pourrait employer, même avec plus d'avantage, le système d'une ligne de bataillons formés en colonne serrée par divisions, à distance de section ou de peloton. Le bataillon ayant trois divisions,

La difficulté de mouvoir de grandes masses a été causée dans la dernière guerre, autant par la manière dont les armées ont été formées et composées, que par le défaut de principes justes et solides sur cet art. Elle a une influence décisive sur les opérations; c'est elle qui, au commencement, a forcé les généraux en chef de considérer leurs divisions comme autant de corps d'armée qu'ils faisaient manœuvrer dans un même but, mais sur des points isolés et sans ensemble : cet éloignement des différentes parties les a forcés à faire des combinaisons d'attaque, à l'avance, et sur la dernière position connue de l'ennemi, d'en transmettre un extrait aux divisions qui devaient y concourir, et de leur abandonner ainsi le soin de leur exécution. Il eût été en effet très-difficile, pour les généraux, de marcher avec une armée de 80,000 hommes réunis en ligne, de la faire agir sur le terrain, d'après les circonstances et la position réelle de l'ennemi; de la former dans un clin d'œil, s'ils eussent voulu attaquer, ou de la remettre en ordre de marche avec la même faci-

---

ce serait dans le fait une formation sur trois lignes : mais les régimens, au lieu d'être déployés, seraient sur trois divisions de front ☰☰☰, par conséquent plus concentrés, plus faciles à mouvoir, et plus forts. Cet ordre n'est pas, au reste, incompatible avec une marche par lignes.

lité, s'ils n'eussent pas jugé pouvoir le faire avec avantage.

Cette partie, qu'on pourrait appeler le matériel de la tactique de bataille, avait réellement fait un grand pas rétrograde.

Ce n'est que dans les campagnes de l'armée d'Italie, qu'on a vu le général Bonaparte appliquer constamment le système des masses, opposées aux parties isolées. Ce système, suivi à l'armée de réserve et à celle du Rhin, en 1800, reprendra, à mesure que les élémens dont ces masses sont composées atteindront un plus haut degré d'instruction, d'ensemble et de mobilité (1). Mais, si cette branche de l'art est restée en arrière par la force des circonstances, les lignes d'opérations, à l'époque où je remonte, avaient déjà fait un grand pas vers la perfection, et les mouvemens stratégiques conservèrent aussi toute leur importance. Dans cet état de choses, je pense que les ordres de marche de l'armée prussienne seront accueillis par tous les militaires; et la comparaison que j'en fais avec ceux de Guibert, pourra ne pas être perdue pour la science de la guerre:

(1) Cette observation a été faite en 1803. Elle est devenue une grande prédiction. On a vu à Austerlitz, à Iéna, à Friedland, et à Wagram, si l'empereur Napoléon a prouvé ces vérités.

une plume plus exercée que la mienne s'emparera de cette idée, et la rendra sans doute plus instructive.

Enfin, je terminerai ces observations en reconnaissant l'utilité des marches de front et des déployemens dans deux circonstances seulement : 1.° celle où une armée doit prendre une position absolument parallèle; ce qui arrive presque toujours hors de la portée de l'ennemi; 2.° celle où une armée, attaquée sur la tête de ses colonnes, est obligée de se déployer sur les pelotons attaqués, ou du moins sur ceux qui les suivent. Mais alors l'armée entière ne sera pas forcée de le faire, il suffira que la brigade de la tête ou de l'avant-garde exécute cette évolution. L'armée pourra et devra même chercher à manœuvrer sur un flanc de l'ennemi, par un changement de direction, plutôt que de rétablir l'ordre parallèle par un déployement qui, indubitablement, ne serait pas achevé. Cette dernière manœuvre sera démontrée à la fin de ce chapitre, et appliquée à la bataille de Rosbach, où elle aurait été très-avantageuse, et où la position des armées était la même.

Quant à la marche de front, si elle est utile dans l'hypothèse d'un mouvement parallèle, comme je viens de le dire, il me paraît aussi que son exécution doit absolument différer de celle que Guibert a donnée. Le premier et le plus grand

inconvénient de cette dernière est, que les colonnes étant à une grande distance, l'ennemi, en les attaquant pendant la marche, serait à même de pénétrer dans les intervalles, de les envelopper et de les couper. Le second inconvénient est, que des colonnes considérables ne peuvent jamais conserver les distances entre elles, avec toute la précision nécessaire pour bien déployer; que ce mouvement serait long et ne présenterait point d'ensemble, puisque l'arrivée des divisions est toujours incertaine, lorsqu'elles doivent parcourir un espace de terrain plus ou moins étendu.

Tous ces avantages disparaîtront en marchant sur deux colonnes ployées sur le centre, suivant la manœuvre employée par le général prussien Lehwald à la bataille de Jægerndorf (pl. 11). Cette manœuvre s'exécute par les mêmes procédés que la colonne d'attaque appliquée par l'ordonnance à un bataillon seulement (*École de Bataillon*, article 13). Elle offre les avantages opposés aux fautes du système de Guibert; les deux colonnes sont rapprochées à une petite distance, et peuvent se soutenir réciproquement. Arrivées au point de formation, l'aile droite, ayant marché par la gauche, déploiera par la droite; l'aile gauche, qui aura marché par la droite, se déploiera à gauche : tous les pelotons arrivant successivement en ligne, lorsque celui qui les précède est formé, ils n'ont point besoin

14 *

d'observer des distances, et leur formation successive se trouve protégée. Le point de distance des colonnes étant celui de la direction du déploiement, la précision et l'ensemble de cette manœuvre ne laissent rien à désirer.

Sur l'attaque d'une armée en marche.

Je crois devoir terminer ce chapitre par quelques idées sur les attaques contre une armée en marche, que Tempelhof n'a point suffisamment développées.

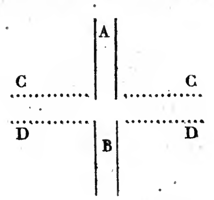
Une attaque sur une armée en marche est avantageuse, par la même raison que l'est celle sur une extrémité de la ligne ennemie, c'est-à-dire, parce que l'armée attaquée sur la tête de ses colonnes se trouve, relativement à l'ennemi, dans la même disposition que si elle était assaillie sur une de ses extrémités. La figure suivante le démontre.

A A

B

L'armée (A) est dans la même position que celle du roi à Rosbach; celle (B) est dans la même disposition relative que celle des alliés: en les supposant donc toutes deux en bataille, on verra que (B) se trouve attaqué en ordre perpendiculaire débordé sur un des flancs, comme il le serait sur la tête de ses colonnes, s'il était en marche.

Les avantages de ces deux manœuvres résultent de ce que l'armée attaquée ne peut engager ses bataillons que successivement, et que l'ennemi, opérant avec vigueur, les accable ainsi en détail les uns après les autres. Pour obtenir ce résultat, il ne suffit pas d'attaquer une colonne en marche, il faut encore que l'armée (A) prenne une direction convenable; par exemple, un prolongement horizontal, si la marche des colonnes est perpendiculaire, et un prolongement perpendiculaire, si cette marche est horizontale. Le but de cette direction doit être de présenter toute sa ligne à une tête de colonne, par conséquent, à une extrémité seule de la ligne ennemie. On conçoit en effet que, si deux têtes de colonnes se rencontraient dans la même direction et déployaient réciproquement, il en résulterait un ordre parallèle, un choc de deux fronts égaux en force, une absence totale de combinaisons; je vais expliquer cette idée par la figure suivante:



L'armée (A) marche sur deux colonnes, et rencontre celle (B); toutes les deux sont sur une même direction; la première, craignant d'être attaquée, déploiera sans contredit et le plus promptement possible : si la deuxième n'en faisait pas autant, elle serait battue, suivant le procédé de la première figure.

(A) formera donc la ligne (C C).

(B) formera la ligne (D D).

Ce rétablissement de l'ordre parallèle d'un front contre un autre, de bataillon contre bataillon, est, sans contredit, le résultat de l'incapacité; les armées ainsi engagées peuvent se détruire sans un grand succès; et, si une d'elle remporte la victoire, elle ne la devra certainement pas à son général.

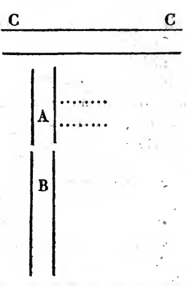
Je ne crois pas inutile de rappeler ici l'observation que j'ai faite, au sujet des ordres de

marche de Guibert, et notamment celui de sa planche 15, qu'il a répété dans sa défense du système moderne : on verra, par l'examen de cette planche, et par mon observation, que l'auteur voulant faire exécuter à l'ennemi une marche dérobée pour gagner la tête de ses colonnes, fait arriver tête contre tête, suivant la figure ci-dessus; tandis qu'en changeant de direction au-delà du village, après le passage du bois, et en se prolongeant horizontalement avec distances entières, l'ennemi se serait mis en bataille sur les têtes de colonne par une simple conversion de chaque peloton; il aurait manœuvré dans le sens de la première figure, et dans celui du roi à Rosbach. Cette nouvelle application prouvera combien Guibert a méconnu la tactique de Frédéric, malgré toute sa simplicité.

La position des deux armées dans cette bataille, et la démonstration que je viens de faire, justifient mon observation sur les déployemens de l'essai général de tactique; c'est qu'ils peuvent être indispensables pour une partie d'armée surprise en marche, et qui sera forcée de déployer pour former le crochet dont parle Tempelhof. Cette modification ne doit avoir lieu cependant que pour une avant-garde ou pour les têtes de colonnes attaquées subitement : le reste de l'armée, instruit de cette attaque, pourra manœuvrer sans déployement dans la direction la plus

avantageuse pour elle, soit pour protéger la retraite de la brigade engagée qui aura formé le crochet, soit pour agir offensivement sur les flancs de l'ennemi.

Cette dernière supposition fait naître une discussion incidente; Tempelhof est d'avis, et je crois aussi qu'une armée attaquée en marche, formera avant tout un crochet, c'est-à-dire que la brigade, qui aura la tête de la colonne, se déploiera; sa ligne de bataille, prise à droite ou à gauche de la colonne, établira réellement un crochet ou une potence, comme le démontre la figure suivante:



(A) forme l'avant-garde ou la tête de la co-

lonne (B); s'il est attaqué par l'ennemi, il déploie à droite ou à gauche, suivant la direction de cette attaque, et occupe la ligne pointée qui figure un crochet, ou une potence, relativement à la colonne; cette manœuvre est nécessaire, pour opposer une résistance au premier effort de l'ennemi (C); *mais l'armée, étant à l'abri du premier danger, doit-elle suivre le mouvement de cette brigade, et rétablir l'ordre parallèle ?* Cette question est liée avec la suivante : *une armée, attaquée par un de ses flancs, ayant fait front ou crochet avec la brigade du flanc menacé, doit-elle continuer un changement de front dans la même direction, et se former parallèlement à l'ennemi ?*

Ces deux questions, extrêmement importantes, me paraissent inséparables, puisque les positions respectives, supposées pour leur solution, offrent les mêmes causes et les mêmes résultats: je ne craindrais pas de me tromper, en prononçant la négative sur l'une et sur l'autre.

Cette manœuvre paraît bien, au premier abord, la plus naturelle; elle est bien ordinairement appliquée par les généraux médiocres, mais en est-elle plus sage pour cela ? Il est prouvé que l'attaque sur un flanc est la plus favorable; pourquoi une armée, dont l'avant-garde ou la brigade de l'aile seraient engagées de front avec l'ennemi, ne chercherait-elle pas, à son tour, à gagner un de ses flancs, et à changer ainsi la dé-

fensive pour l'offensive, une défaite probable pour une victoire presque certaine? Qui empêchera un général attaqué de cette manière, d'ordonner à sa brigade engagée de défendre le terrain pied à pied, en se retirant sur une brigade placée en échelon intermédiaire. Pendant ce temps, ne pourra-t-il pas faire, avec le reste de la colonne ou de l'armée, un changement de direction par les flancs, en faisant marcher les pelotons par le flanc droit ou gauche, et la prolonger, par ce moyen, sur une extrémité de la ligne ennemie? (Voyez fig. 5, planche 14.)

Les pelotons de l'extrémité menacée prolongeront leur mouvement plus loin que les autres, et il sera successivement ralenti par les suivans, de sorte que les derniers pelotons resteront fixes, ou avanceront du moins dans leur direction primitive, afin de former pivot: il résultera de cette disposition un ordre oblique sur un flanc de l'ennemi, qui n'osera certainement pas s'engager à la poursuite des brigades en retraite, et qui pourrait être attaqué lui-même avec beaucoup d'avantage, si le général opérait avec vigueur et ensemble. Cette manœuvre serait beaucoup plus simple, infiniment plus rapide qu'un changement de front; elle donne l'avantage inappréciable d'établir toute l'armée sur une seule extrémité de la ligne ennemie, et le changement de front, qui ne serait vraisemblablement jamais achevé, ne tend qu'à rétablir l'ordre parallèle.

Si cette manœuvre par les flancs paraît compliquée on peut lui en substituer d'autres, mais toujours dans le but d'amener la masse de ses forces contre une seule aile de l'ennemi.

C'est dans des circonstances semblables qu'un général peut apprécier les avantages d'une théorie basée sur les vrais principes. Un homme ordinaire, qui n'a pour lui que sa longue expérience, sera toujours étonné, surpris, embarrassé, lorsqu'on lui annoncera que ses têtes de colonnes sont attaquées par une ligne, ou un de ses flancs culbuté; mais s'il a une vraie théorie de son métier, s'il connaît la juste valeur de la position où il se trouve, et les contre-manœuvres qu'il doit opposer, il les ordonnera avec ce front calme et serein qui inspire la confiance, et communiquera ainsi à toute son armée la sécurité qui ne l'abandonnera jamais lui-même : tels furent tous les grands capitaines. Un général ne peut attendre, en pareil cas, d'autres avantages de son expérience, que ceux de bien juger les distances, de combiner, avec la connaissance du terrain, les mouvemens ultérieurs qu'il devra faire pour l'exécution des manœuvres que sa théorie lui aura dictées.

Mais il est temps d'abandonner ces réflexions, pour donner la relation de ce qui se passait à la ligne gauche des opérations du roi, pendant que ce prince affranchissait sa droite, de l'armée combinée, pour le reste de la campagne.

CHAPITRE VI.

CAMPAGNE DE 1751.—SECONDE PÉRIODE.

Invasion des Autrichiens en Silésie; bataille de Breslau. Frédéric y revient; bataille de Leuthen.

Nous avons dit que le roi, en marchant contre l'armée combinée, avait laissé un corps sous les ordres du duc de Bévern pour observer le prince Charles, et surtout pour l'empêcher de faire aucune entreprise importante sur la Silésie : en conséquence, le duc quitta Bernstadtel, et campa sur la montagne de Landscron, près de Gorlitz; il détacha le général Winterfeld avec une forte division à Moys, entre la Neiss et la Queiss, pour garder le passage de ces rivières.

Le prince Charles s'avança jusqu'à Bernstadtel et porta le général Nadasty, avec un corps considérable, à Seidenberg, afin d'observer Winterfeld, de s'assurer un passage sur la Neiss, et d'être prêt à suivre ou à prévenir le duc de Bévern, s'il voulait gagner la Silésie.

Les Autrichiens croyaient avoir le plus grand intérêt à porter le théâtre de la guerre sur l'Oder, parce qu'ils y auraient vécu aux dépens de l'en-

nemi, et que leur supériorité pouvait leur faire espérer, avec raison, de conquérir la Silésie : pour parvenir à ce but, il importait de forcer les Prussiens à quitter la position défensive de Gorlitz, qui aurait pu leur donner le temps d'attendre le retour du roi, et de reprendre l'offensive à la fin de la campagne.

Par la raison inverse, il convenait au duc de Bévern de maintenir les choses dans l'état où elles étaient, et de prolonger les opérations sans laisser remporter aucun avantage décisif à l'ennemi. La position choisie par le duc paraissait favoriser ses vues : il jugeait, d'après le système de ces temps-là, que les Autrichiens ne pouvaient entrer en Silésie en le laissant derrière eux, parce qu'il aurait pu rentrer en Bohême, et les mettre dans l'impossibilité de faire aucun progrès en les coupant de leurs magasins. Au moyen de la division qui gardait Bautzen, les deux armées prussiennes pouvaient se concerter et se soutenir réciproquement; et si le duc avait pu se maintenir jusqu'à ce que le roi eût délivré la Saxe de l'armée combinée, l'ennemi aurait été forcé de se retirer en Bohême.

Le prince Charles résolut donc de marcher en Silésie et de faire évacuer, par ses manœuvres, une position qu'il ne pouvait enlever de force : à cet effet, il détacha une division pour chasser les Prussiens de Bautzen, et pour couper la com-

munication de la Saxe, tandis que le corps de Nadasty attaquerait le général Winterfeld pour intercepter celle de la Silésie.

Conformément à ce plan, le corps de Nadasty fut renforcé, et il attaqua l'ennemi le 7 septembre. Winterfeld avait posté deux bataillons sur la montagne de Holtzberg, en avant de son camp. Les Autrichiens dirigèrent leurs efforts sur ces bataillons et voulurent les accabler avant qu'ils ne pussent se retirer ou recevoir du secours; mais ces braves se défendirent avec tant de courage qu'ils donnèrent le temps à Winterfeld de les soutenir : le combat se renouvela alors avec plus de chaleur qu'auparavant; les Prussiens, espérant de rester maîtres du champ de bataille, le disputèrent avec acharnement; cependant ils furent forcés de céder au nombre et de se retirer après avoir perdu leur général et la plus grande partie de leurs troupes. Les Autrichiens prirent possession du Holzberg qu'ils évacuèrent le lendemain; ils avaient eu 2,000 hommes tués ou blessés dans cette affaire.

Le duc de Bévern apprit en même temps l'occupation de Bautzen par l'ennemi; cet événement lui coupait les communications avec le roi, et il devait craindre alors que les Autrichiens, après avoir détruit Winterfeld, ne passassent la Neiss avec leur grande armée pour lui fermer les routes de la Silésie; il prit donc le parti d'y marcher

tandis qu'il le pouvait encore. Cette résolution fut en outre commandée par l'impossibilité de subsister dans la position de Gorlitz. En conséquence, le duc descendit la Neiss pour éviter le voisinage de l'ennemi, passa ensuite cette rivière à quelques lieues de Gorlitz, marcha par Naumbourg, Buntzlau, Hainau et Lignitz, où il arriva le 19.

Dès que le prince Charles fut informé de la marche des Prussiens, il se dirigea par Lauban, Lowenberg, Golderg, Hundorff, Jauer, Nicolstadt et Greibnig, où il arriva le 26. Par le choix de cette position, il coupa au duc de Bévern la communication de Breslau, de Schweidnitz et de la Haute-Silésie. Le jour suivant, il fit canonner Barsdorff, où les Prussiens avaient posté quelque infanterie : le feu ayant pris au village, ces troupes furent obligées de se retirer, et elles occupèrent une position en arrière, où elles pouvaient être soutenues par toute l'armée. Le prince Charles avait dessein de les attaquer; mais le duc de Bévern se proposant de regagner, s'il était possible, sa communication avec Breslau et la Haute-Silésie, quitta son camp dans la nuit du 27, et se dirigea vers Glogau.

Le duc cherchait à pouvoir passer l'Oder en sûreté, dans le cas où il serait poursuivi par toute l'armée autrichienne; mais comme il s'aperçut qu'il n'était suivi que par l'avant-garde, et qu'elle

marchait sur la droite de la Katzbach vers Parchwitz, il effectua ce passage le 29 près de Lampersdorff. Après avoir marché sur la droite de ce fleuve, il le repassa à Breslau, et le 1er octobre il campa sur les bords de la Lohe, ayant la ville à dos. Par cette marche, il rétablit de nouveau sa communication avec la Haute-Silésie, couvrit Breslau et s'appuya à cette place.

Lorsque les Prussiens quittèrent Lignitz, le prince Charles jugea inutile de les poursuivre, parce qu'ils avaient une retraite assurée sous le canon de Glogau, où ils auraient pu s'approvisionner de tout ce dont ils auraient eu besoin. Les Autrichiens, au contraire, n'avaient aucuns dépôts sur cette ligne, et il leur paraissait impossible d'en former en face de l'ennemi, qui avait plusieurs places fortes sur leurs derrières; le prince Charles ne voulant donc point fatiguer ses troupes par une poursuite inutile, se dirigea sur Breslau, espérant sans doute qu'avant l'arrivée des Prussiens il pourrait s'emparer de cette place, très-faible par elle-même, et défendue par une garnison peu considérable. Mais lorsqu'il arriva sur la Schweidnitzwasser, il se trouva prévenu par le duc de Bévern, qui était campé entre son armée et la ville.

Il était impossible aux Autrichiens de rester long-temps dans cette position, car le défaut de subsistances et l'approche de l'hiver les eussent

bientôt mis hors d'état de tenir la campagne. Le prince Charles ne pouvait pas non plus diviser ses troupes dans des quartiers d'hiver, au milieu d'un pays où l'ennemi avait une armée et toutes les places fortes : d'un autre côté, il lui paraissait humiliant de se retirer en Bohême sans avoir fait aucune entreprise, et de perdre ainsi le fruit de ses opérations précédentes; cela aurait paru d'autant plus extraordinaire que son armée était supérieure à celle des Prussiens, et qu'il attendait un renfort considérable de Bavarois et de Wurtembergeois (1). Ces motifs déterminèrent le prince à entreprendre le siége de quelque forteresse, pour avoir une place d'armes dans le pays ennemi, afin d'y laisser une partie de son armée en sûreté pendant l'hiver, de se mettre ainsi en état d'y entrer au commencement de la campagne suivante, et de former dans cette place des dé-

(1) Ces raisonnemens, les motifs allégués, et les résultats que l'on se proposait, sont des combinaisons aussi étroites que le furent toutes celles des Autrichiens dans cette guerre : au lieu de chercher les points décisifs, d'y porter ses masses et de combattre, on s'amusait à des calculs sans fin et sans but; mais je ne puis arranger les raisonnemens des généraux de Marie-Thérèse, d'après le système moderne, ni d'après mes propres principes; je les présente tels qu'ils étaient; le lecteur saura les apprécier en les comparant aux guerres de l'empereur Napoléon.

pôts de munitions de toute espèce, pour pousser les opérations avec plus de succès.

Il ne restait plus qu'à déterminer la place qui remplirait le mieux ses vues. Neiss étant située près des frontières de la Moravie, pouvait être attaquée avec plus de facilité qu'aucune autre, parce qu'on pouvait tirer d'Olmutz tout ce qui était nécessaire pour une entreprise semblable; qu'elle assurait un passage dans la Haute-Silésie, et facilitait l'invasion du comté de Glatz pour la campagne suivante. Par contre, Neiss était si éloignée, qu'à l'arrivée de l'armée, la saison aurait été trop avancée pour qu'on pût espérer de faire ce siége avec quelque apparence de succès. Le duc de Bévern pouvait d'ailleurs y être rendu long-temps avant les Autrichiens, et occuper une position qui couvrît cette place; enfin, dans le cas où l'on s'en emparerait, cette prise n'offrait aucun avantage réel, puisqu'il n'en serait résulté que la possession d'une très-petite étendue de pays; tandis que l'ennemi avait l'appui de Kosel, Brieg et Glatz. Au reste, Neiss ne couvrait que la Moravie, laissant la Bohême entièrement ouverte aux Prussiens.

On proposa ensuite d'attaquer le duc de Bévern devant Breslau; si l'ennemi était battu, cette place tombait d'elle-même, et on avait la facilité d'en prendre quelques autres, qui, abandonnées à de faibles garnisons, eussent été bientôt ré-

duites : l'armée autrichienne, couverte alors par ces forteresses, aurait pu prendre ses quartiers d'hiver en sûreté. Ce projet était séduisant, mais il fut jugé dangereux, parce que s'il avait échoué, il n'eût pas été facile de se retirer dans la Bohême, dont les Autrichiens se trouvaient séparés par plusieurs hautes montagnes; de plus, les chemins étaient très-difficiles, et l'armée avait derrière elle la ville de Schweidnitz, avec une forte garnison (1). Toutes ces raisons ayant été bien pesées, on résolut de faire préférablement le siége de Schweidnitz, 1.° parce qu'en prenant cette place, on se rendait maître des principaux défilés qui conduisent en Bohême, et des villes et villages qui se trouvent en arrière; 2.° alors on avait la facilité de tenir une grande partie de l'armée en Silésie pendant l'hiver; 3.° en prenant cette

(1) Voilà ce qu'on peut appeler une guerre trop compassée. Craindre avec une armée de 85,000 hommes, d'en attaquer 30,000, de peur de ne pas savoir où se retirer! De semblables combinaisons caractérisent l'esprit du siècle; on donnait alors aux armées, aux forteresses et aux magasins, des valeurs de convention, à peu près comme à des pièces du jeu d'échec ou du trop fameux jeu de la guerre. Les beaux raisonnemens du conseil autrichien ne sont ni d'un prince Eugène ni d'un Montécuculli. Schweidnitz n'eût été mis dans la balance ni par Alexandre ni par César, encore moins par Napoléon.

ville sans perdre de temps, on pouvait attaquer le duc de Bévern, ou faire toute autre entreprise avec confiance, puisqu'on aurait eu une retraite assurée.

En conséquence, le général Nadasty fut envoyé avec un corps considérable pour former ce siége; il y fut joint par les troupes de Bavière et de Wurtemberg. La ville de Schweidnitz est située dans une belle plaine, à une lieue des montagnes qui séparent la Silésie de la Bohême; elle est riche et bien peuplée : lorsque les Prussiens s'en emparèrent dans la guerre précédente, elle n'était défendue que par un mur gothique avec quelques tours; mais le roi, appréciant les avantages que lui offrait sa position, tant pour faciliter l'exécution des projets qu'il pourrait former contre la Bohême, que pour couvrir la Silésie, résolut de la fortifier. A la fin de la guerre, ce prince ordonna d'y construire plusieurs forts ou redoutes étoilées, et de les lier par une courtine (1). On plaça entre ces ouvrages, quelques petites lunettes ou demi-lunes; le tout était entouré d'un fossé et d'un chemin couvert palissadé.

De toutes les fortifications, les plus mauvaises

(1) Les forts ne furent point liés par des courtines à cette époque; cela n'eut lieu qu'après la prise de cette place par les Autrichiens, dans la campagne que nous rapportons.

sont les redoutes étoilées; elles ne peuvent point avoir de flancs, et les angles rentrans prennent un si grand espace dans l'intérieur, qu'il est impossible d'y placer le nombre d'hommes et d'artillerie nécessaire pour les défendre; elles sont de plus exposées à être enfilées d'un bout à l'autre, ce qui les met hors d'état de faire une longue résistance.

Le général Nadasty forma trois attaques, dont deux seulement étaient sérieuses. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 27 octobre; l'artillerie ayant fait brêche à trois de ces redoutes, elles furent emportées d'assaut dans la nuit du 11 novembre, ce qui obligea le gouverneur à capituler le lendemain. La garnison forte de 6,000 hommes fut prisonnière de guerre. On trouva dans la place une grande quantité d'artillerie, de munitions et de vivres. Pendant ce temps, les deux armées restèrent tranquilles près de Breslau, le prince Charles couvrant le siége de Schweidnitz, le duc de Bévern se fortifiant dans son camp qu'il n'osait quitter de crainte de perdre Breslau, et d'être enfermé entre l'armée d'observation et celle qui était devant Schweidnitz.

Le prince Charles, encouragé par la reddition de cette ville, résolut d'attaquer les Prussiens, quoiqu'ils fussent alors très-bien fortifiés; il ordonna à Nadasty de venir joindre la grande armée; ce général arriva le 17, et campa sur la

droite. Les deux jours suivans furent employés à faire les préparatifs nécessaires pour l'attaque qui fut fixée au 22 novembre.

Bataille de Breslau.

Le duc ayant passé la Lohe, prit position, l'aile droite appuyée à Kosel, la gauche à Klein-Mochber, le front couvert par la Lohe et par les villages de Pilsnitz, Schmidefeld et Hœfgen (Voyez pl. 10 AA). Le flanc se prolongeait depuis Klein-Mochber jusqu'au faubourg Saint-Nicolas; l'aile droite était couverte par un abatis qui s'étendait depuis Pilsnitz jusqu'à l'Oder; il était gardé par les chasseurs à pied et par 6 bataillons de grenadiers; les grenadiers Unrouhe occupaient Kosel; entre ce village et Klein-Mochber était placée la première ligne d'infanterie composée de 20 bataillons. Pilsnitz était gardé par le bataillon franc de Kalden; Schmidefeld par le régiment Manteufel, et Hœfgen par le régiment de prince Henri. Les huit régimens de cuirassiers étaient en seconde ligne entre Kosel et Klein-Mochber.

Sur le flanc gauche (BB) se trouvaient 9 bataillons, dont le front était couvert par le village de Grabischen : ils avaient en deuxième

ligne 20 escadrons de hussards et 30 de dragons. Au-delà de Breslau, sur la vieille Oder, on avait placé 3 bataillons sous les ordres du général Windersheim. Le colonel Krokow était posté à Protsch en opposition au général Beck, avec 14 escadrons et 1,500 hommes d'infanterie. Tout le camp était retranché, et surtout les villages de Pilsnitz et de Schmidefeld; sept redoutes garnissaient les intervalles entre les différens villages, depuis Klein-Mochber jusqu'à l'Oder.

Les Autrichiens campaient sur la rive gauche de la Lohe, entre Strachwitz et Masselwitz (CC); la réserve s'étendait de Goldschmieden à Habelwitz; le village de Neukirch couvrait leur front, et était entouré d'un fort retranchement.

Les deux armées restèrent dans ces positions jusqu'après la prise de Schweidnitz. Nadasty rejoignit celle de l'ennemi avec son corps, qui fut placé sur la droite (DD), entre Bethlern et Operau; ce général avait d'abord pris la direction de Brig, ce qui détermina le duc à y faire marcher le régiment de Neuwied le 17; on éleva aussi quelques redoutes en avant du faubourg d'Ohlau, afin d'empêcher l'ennemi de s'en emparer, et de gagner le flanc gauche de l'armée. Le régiment de Treskow, réduit à un bataillon, fut posté dans le couvent.

Le corps du général Ziéthen, consistant en 7 bataillons, 30 escadrons de dragons, et 20 es-

cadrons de hussards, s'avança sur les hauteurs de Grabischen à Gabitz en EE, afin de faire face au général Nadasty; on éleva une redoute sur la hauteur, en avant de ce premier village, et Kleinbourg fut gardé par le bataillon franc Angenelly.

L'armée prit les armes le 22 à la pointe du jour; celle des Autrichiens s'approcha de la Lohe en FF, et disposa ses trois attaques en H. Le corps de Nadasty passa la Lohe près de Hartlieb, et marcha en G G. Les bataillons prussiens sortirent du camp, et occupèrent, en avant du front, les postes qui leur étaient assignés. Le général Windersheim, qui était au-delà de l'Oder, fut retiré et placé à l'aile droite. Comme l'on s'aperçut que l'ennemi marchait sur le faubourg, le général Ziéthen marcha par la gauche pour arrêter ce mouvement; il fut renforcé par les régimens Lestewitz, Pannewitz, les cuirassiers de Gesler et margrave Frédéric, et prit la position suivante:

Le régiment de Schultz, à la redoute en avant de Grabischen; celui de Lestewitz aux deux redoutes entre ce village et Gabitz; les 10 escadrons de cuirassiers Gesler et margrave Frédéric entre les redoutes pour soutenir l'infanterie.

1 bat. grenadiers de Schenkendorf, 1 *dito* — Rosemberg, 1 bataillon Munchow, 1 — vieux Wurtemberg, 1 — François Brunswick, 2 — Pannewitz, 5 escadrons jeune Krokow, 5 — Wurtemberg, dragons, 10 escadrons hussards de Werner.	En première ligne entre Neudorf et Herdam (NN).

---

10 escadrons dragons de Bareith, 5 — Normann, 6 — Stechow, 10 escadrons hussards de Ziéthen.	En deuxième ligne, *idem*.

AU CENTRE.

1.° La division du général Schultz composée de

2 bataillons prince Ferdinand, 2 — prince de Prusse.	En 1.re ligne entre Grabischen et Klein-Mcchber.
5 escadrons prince Schoneich, 5 — baron de Schoneich.	En deuxième ligne, *idem*.

2.° La division Lestewitz, composée de

2 bataillons Kalckstein, 2 — Assebourg, 2 — Bornstedt, 2 — Geist, 2 — Kannacker.	En première ligne en arrière de Hœfgen et de Schmidefeld.

5 escadrons vieux Krokow, 5 — Kiow, cuirassiers.	En deuxième ligne, *idem*.

A la droite, division du général Brandeis, composée de

2 bataillons Brandeis, 1 — Kalckreut,	Aux redoutes en arrière de Pilsnitz.

7 — de grenadiers.	En 1.re ligne derrière Pilsnitz.

5 escadrons prince de Prusse, 5 — carabiniers, 3 — Seidlitz.	En deuxième ligne, *idem*.

On renforça successivement le poste de Pilsnitz par les bataillons de grenadiers Burgsdorf

et Manteufcl : toutes ces positions sont marquées sur le plan par (O O).

Un brouillard assez épais dura toute la matinée. Les Autrichiens établirent à neuf heures plusieurs batteries de gros calibre, pour protéger la construction des ponts et le passage de la Lohe, savoir, à droite et à gauche de Klein-Mochber, 3 batteries de 12 pièces chaque; à Neukirch, une de 10 pièces; à Pilsnitz, une autre de même force, sans compter les pièces de campagne. Ces batteries firent un feu violent jusqu'à midi : le brouillard s'étant alors dissipé, l'armée s'avança et jeta sept ponts, sous le feu des Prussiens, en moins de trois quarts d'heure.

Le corps de Nadasty passa le premier et se porta en G G; les Croates et l'infanterie LL durent traverser Woischwitz, afin de tomber sur le flanc gauche du général Ziéthen. Dès que ce général aperçut les Autrichiens, il les fit canonner, et ordonna aux dragons et hussards d'attaquer les têtes de leurs colonnes. Cette charge eut un très-bon résultat; l'infanterie hongroise et celle de Wurtemberg furent culbutées et se retirèrent en désordre sur la Lohe. Au même instant, 12 compagnies de grenadiers, aux ordres du général Wolfersdorf, attaquaient le poste de Kleinbourg, où le bataillon d'Angenelly se défendit avec vigueur; malgré ses efforts, il dut abandonner ce village après y avoir mis le feu pour ralentir

l'ardeur des grenadiers; ce bataillon s'arrêta à quelques pas plus loin, et se reforma derrière un fossé, où il se maintint jusqu'à l'arrivée, en MM, du premier bataillon de Lestewitz, conduit par le jeune prince de Bévern. Un terrible combat d'infanterie s'engagea alors; les grenadiers de Schenkendorf et de Rosenberg, les hussards de Werner et de Ziéthen, furent envoyés successivement au soutien; ces hussards chargèrent avec impétuosité sur les grenadiers autrichiens, et en sabrèrent 4 compagnies; le village fut repris avec 13 canons : cet effort vigoureux étonna le général Nadasty, qui resta dans sa position jusqu'à la nuit : Ziéthen conserva le champ de bataille.

Pendant que ceci se passait à la droite des Autrichiens, le prince Charles avançait en FF avec le reste de l'armée, et tentait de passer la Lohe, sur 3 colonnes. Il réussit en effet à jeter, sous la protection d'un feu d'artillerie très-vif, plusieurs ponts vis-à-vis de Klein-Mochber et à droite de Schmidefeld. L'artillerie prussienne n'était pas en état de répondre à celle des ennemis, dont l'infanterie franchit rapidement les ponts, et chercha à se former. Le premier passage fut celui de Mochber: il fut exécuté avec 35 compagnies de grenadiers et 12 escadrons de carabiniers, soutenus par les deux lignes de l'infanterie de l'aile droite, aux ordres des généraux Andlau et Staremberg, et par le corps de réserve aux

ordres des généraux Wied et Esterhazy. L'aile droite de la cavalerie devait ensuite passer sur le même point où le prince Charles de Lorraine, et le maréchal Daun se trouvaient en personne.

Lorsque quelques bataillons autrichiens eurent franchi le pont, le général Pennavaire avança, pour les charger, avec 10 escadrons de cuirassiers, prince Schœneich et baron Schœneich; mais il fut accueilli par une grêle de mitraille et de mousqueterie, et le terrain était en outre si humide et si glissant que les chevaux pouvaient à peine marcher : il fut forcé à se retirer. Le général Schultz marcha à l'ennemi, dans ce même instant, avec les régimens prince de Prusse et Ferdinand : les Autrichiens s'étaient formés, ils n'avaient d'autre chance que celle de vaincre ou d'être culbutés dans la rivière ; leur défense fut opiniâtre; protégés par le feu de leur nombreuse artillerie, ils attendirent avec sang-froid cette charge de l'infanterie prussienne, qui n'eut aucun succès, parce que les régimens exposés longtemps à la mitraille, arrivèrent sans vigueur, et déjà en désordre sous le feu des bataillons ennemis. Le prince Ferdinand de Prusse s'élança, avec un drapeau à la main, pour renouveler l'attaque, mais il fut également repoussé.

Une autre circonstance, non moins malheureuse, fut l'évacuation prématurée de la redoute en avant de Grabischen. Le colonel Lindstedt,

commandant le régiment de Schultz, afin de soutenir les régimens prince de Prusse et Ferdinand, ordonna aux deux bataillons qui étaient formés devant le village, de marcher contre la colonne ennemie qui défilait sur le pont de Mochber : le major crut que la garnison de cette redoute appartenait à son corps, et devait être retirée ; il donna, en conséquence, ordre au lieutenant Phul de se joindre à lui avec les 100 hommes et l'artillerie qui s'y trouvaient : cet événement fit une telle impression sur le régiment, qui était composé de jeunes recrues du canton même, qu'il prit la fuite et retourna à Grabischen. Il fallut tout le courage et l'habileté du brave colonel Lindstedt pour le rallier. L'ennemi profita de cette faute, occupa la redoute et y plaça du canon et des obusiers qui battaient les flancs de la ligne ; plusieurs bataillons autrichiens avancèrent en même temps et s'emparèrent du village.

Tandis que ceci se passait, le pont de Schmidefeld était achevé, et le centre de l'ennemi y avait passé la Lohe ; il était composé des divisions d'infanterie d'Arberg et Maquire, soutenues par la première ligne de cavalerie de l'aile gauche aux ordres du général Stampach.

Les généraux d'Arberg et Maquire attaquèrent les redoutes près de Schmidefeld : le régiment de Manteufel, qui gardait le village, s'y défendit jusqu'à l'entier épuisement de ses munitions. Le

comte de Wied vint de l'aile droite, avec la réserve, pour attaquer Hœfgen que le régiment du prince Henri défendit avec la même bravoure; il ne quitta ce poste qu'après l'enlèvement de Grabischen et de Mochber, par la droite de l'ennemi, ce qui le débordait et menaçait sa retraite. Le général Lestewitz était resté, avec sa division, en arrière de Schmidefeld et Hœfgen, afin de ne pas l'exposer inutilement au feu de l'artillerie; il la fit alors avancer, et reprit Schmidefeld; mais comme la ligne se trouvait battue en flanc et à revers par la redoute de Grabischen, quelques bataillons ployèrent, et il fut forcé de se retirer pour les reformer. Ce mouvement rétrograde permit aux Autrichiens de s'établir aussi dans Klein-Mochber.

Le duc de Bévern n'avait cependant point encore envie d'abandonner la partie; à quatre heures et demie, les régimens Kalkstein, Assebourg, Bornstedt, Geist, Kanaker, prince de Prusse, prince Ferdinand, Schultz, Manteufel et prince Henri, s'étaient formés de nouveau, ainsi que plusieurs régimens de cuirassiers. La ligne marcha alors en avant sur Schmidefeld, Hœfgen et Mochber; elle poussa les Autrichiens jusque sur la Lohe. Mais, peu de temps après, le feu cessa, et la nuit étant survenue, la plus grande partie de cette infanterie et de la cavalerie se retira sur le faubourg Saint-Nicolas, en SS, sans qu'on ait pu

découvrir quel était le motif de cette retraite; car les Autrichiens n'avaient pas fait la moindre démonstration pour les attaquer. C'est là que le duc trouva ses troupes lorsqu'il revint de l'aile gauche, où il s'était rendu pour combiner, avec le général Ziéthen, les moyens de surprendre l'ennemi après minuit, comptant que les généraux Lestewitz et Schultz avaient sûrement repris Klein-Mochber.

La troisième attaque, dirigée contre Pilsnitz, fut plus vive et plus longue que les autres. Ce village est séparé en deux par la Lohe, dont les rives sont très-escarpées; le terrain, qui les borde, est difficile, et les issues étaient défendues par des redoutes. Le général Keuhl, avec l'aile gauche de l'armée autrichienne, soutenue par l'aile gauche de la seconde ligne de cavalerie, eût ordre d'attaquer ce poste et les ouvrages qui étaient aux environs; mais, par la difficulté du terrain, la force de ces ouvrages et la bravoure de l'ennemi, il fut repoussé trois fois avec une très-grande perte. Enfin, lorsqu'il fut nuit, les Prussiens se retirèrent : la relation autrichienne dit qu'ils y furent contraints; Tempelhof, qui était témoin oculaire, assure qu'ils le firent volontairement, ou par ordre, ou par suite des mouvemens du reste de l'armée. Cet auteur n'a jamais pu comprendre pourquoi on abandonnait ainsi un poste, dont l'évacuation resta même ignorée de l'en-

nemi; elle fut d'autant plus étonnante que toutes les troupes étaient animées de la plus grande ardeur, et qu'on leur avait annoncé des avantages remportés par la gauche.

Les Prussiens perdirent environ 6,000 hommes tués, pris ou désertés. Les Autrichiens eurent environ 4,000 hommes hors de combat.

Bataille de Leuthen.

Le lendemain de la bataille de Breslau, le duc de Bévern voulant faire une reconnaissance, tomba dans un parti ennemi et fut fait prisonnier. Le général Ziéthen prit le commandement du corps, le conduisit à Glogau, y repassa sur la rive gauche de l'Oder, et marcha au-devant de celui que le roi amenait de Saxe.

Les Autrichiens, fiers de leur victoire, se reposèrent sur leurs lauriers. Au lieu de poursuivre l'armée de Bévern, qu'ils avaient à peu près coupée et dont ils auraient eu bon marché s'ils eussent marché vigoureusement contre elle, ils restèrent huit à neuf jours devant Breslau, et se préparaient, après la prise de cette mauvaise place, à prendre des quartiers d'hiver, lorsque l'arrivée du roi vint déranger ce projet.

Frédéric ayant terminé heureusement l'expédition contre l'armée combinée, par la bataille de Rosbach, et n'ayant plus rien à craindre pour la Saxe, résolut de marcher rapidement en Silésie, pour arrêter les progrès des Autrichiens. Il partit de Leipsick, le 12 novembre, avec 18 bataillons et 28 escadrons.

Ce corps arriva le 28 à Parchewitz, et y séjourna jusqu'au 3 décembre. Il fut logé et entretenu, pendant la marche, par les communes où il passa. Cette mesure était dictée par l'impossibilité de transporter autre chose que les munitions les plus indispensables, et par le défaut de magasins sur la route ; d'ailleurs, cette manière de vivre dans de bons cantonnemens, faisait supporter plus facilement les fatigues d'une marche forcée aussi longue (1). Le roi, craignant que la division autrichienne restée en Lusace, sous les ordres des généraux Marschal et Haddick, ne l'inquiétât dans sa marche, porta le maréchal Keith avec un petit corps par les hautes montagnes sur Marienberg,

(1) Ce n'était pas la première fois que les troupes prussiennes vécurent aux dépens des cantonnemens et sans distributions. Cela aurait dû suffire pour prouver qu'une armée, marchant à des entreprises importantes, peut bien trouver du pain dans sa marche, jusqu'à ce qu'elle ait décidé du sort d'un empire.

Pasberg, et de là en Bohême, afin d'attirer l'attention de l'ennemi sur cette province. Le maréchal exécuta cette entreprise avec succès, poussa par Commotau et Laun jusques sur Leutmeritz, détruisit le magasin qui s'y trouvait, brûla le pont sur l'Elbe, leva de fortes contributions, se retira en Saxe à l'approche du général Marschal, et y prit ses quartiers d'hiver.

Pendant sa marche sur Parchewitz, le roi avait appris les nouvelles les plus désastreuses ; celle de la prise de Schweidnitz fut immédiatement suivie de celle de la bataille de Breslau, de la prise du duc de Bévern, de la reddition de cette place et de la défection presque totale des régimens silésiens qu'on y avait laissés ; la désertion s'était manifestée au point qu'en sortant de la ville, 11 bataillons se trouvèrent réduits en tout à 400 hommes, y compris l'état-major. Les régimens de cavalerie silésienne en avaient également souffert, et ne présentaient pas le tiers de leur force au complet. Cette armée du duc de Bévern, déduction faite de 10,000 hommes perdus par la désertion et dans la bataille, se trouvait réduite à 15,000 hommes, sous le commandement du général Ziéthen. Elle fit sa jonction le 3 à Parchewitz avec celle du roi, que Tempelhof estime à 13,600 sur le pied de 600 hommes par bataillon, et de 100 hommes par escadron. Ces

forces réunies s'élevaient donc à 28,600 combattans au plus (1).

L'armée des Autrichiens pouvait en compter 80,000. Son courage, enflé par les succès, fut porté jusqu'à l'orgueil par cette énorme supériorité; elle donnait, par dérision, le titre de parade de Potsdam à l'armée du roi.

Une suite d'événemens heureux semble souvent engourdir les plus grandes ames, les priver de leur vigueur naturelle, et les abbaisser quelquefois au niveau des esprits ordinaires: l'adversité est, au contraire, le seul tonique capable de rendre à ces ames l'énergie et l'élasticité qu'elles avaient perdues. Frédéric était surtout dans ce cas. Il assembla ses généraux et officiers d'état-major, leur fit connaître tous les revers dont il avait été accablé, leur déclara qu'il comptait plus que jamais sur le zèle, la constance inébranlable, le courage et l'amour de la patrie qui les avaient toujours animés, pour arracher à l'ennemi les avantages qu'il avait remportés. Il les chargea de communiquer toutes ces choses aux officiers et même aux soldats de l'armée,

---

(1) Le roi dit dans ses œuvres qu'il avait 33,000 hommes, et cela est vraisemblable, car Tempelhof a porté le corps de Bévern trop bas.



…oetz, grenadiers.

Oldenbourg,
1 — Ferdinand.
1 — Rosenberg, grenadiers.
1 — Henri.
1 — Kalckstein.

Hussar…
3 — Warnery.
5 — Szekuly.
6 — Seidlitz.
10 — Putkamer.

page 245.

pour les préparer aux grandes actions qui ne tarderaient pas à avoir lieu (1), les prévenant qu'il fallait attaquer les Autrichiens partout où on les rencontrerait, sans égard à la supériorité du nombre; enfin que leur bravoure, capable de surmonter tous les obstacles, d'emporter tous les retranchemens et toutes les posi ions, lui garantissait un heureux résultat, aussi bien que le souvenir de la bataille de Rosbach, lui était d'un heureux présage (cette bataille avait été gagnée jour pour jour un mois auparavant). Quel homme aurait pu rester insensible à un discours aussi énergique, à une telle confiance, et n'eût pas brûlé de marcher de suite à l'ennemi, afin de prouver qu'il en était digne? En effet le courage de toute l'armée fut exalté jusqu'à l'ivresse; toute idée de danger s'évanouit et fit place au sentiment qui promet la victoire.

Aussitôt après la réunion du général Ziéthen, on résolut de marcher à l'ennemi : les troupes furent réparties dans l'ordre de bataille ci-contre.

Le 4 décembre, à la pointe du jour, l'armée

---

(1) Qu'elle était sublime et touchante cette pensée de Frédéric, d'associer ainsi ses officiers, ses soldats même, à la grandeur de ses sentimens! Quel homme ne paierait pas de mille vies cette confiance d'un héros.

Ainsi que Napoléon, il sut exciter tous les genres d'entousiasme : c'est le propre des génies supérieurs.

mée campa en arrière de ce village, et la cavalerie en deçà de Neumarck; la grosse artillerie traversa la ville, et se rangea de l'autre côté. Le roi reçut, le même soir, l'avis certain que le prince Charles avait quitté son camp de Breslau, passé la Lohe et la Schweidnitz, et qu'il campait en deçà de cette rivière (Voy. pl. 12, AA).

L'armée se mit en route, le 5, avant le point du jour; les grenadiers de Burgdorf occupèrent le château de Neumarck; ceux de Plœtz et Ostreich restèrent aux bagages et avec le train d'artillerie. Le reste de la marche fut conforme aux dispositions du jour précédent (DD). L'avant-garde se forma devant Kemmendorf, la cavalerie en première ligne; l'infanterie fut postée sur les hauteurs, en deuxième ligne. La batterie de 10 pièces de 12 fut placée en avant de cette position, où l'avant-garde attendit le jour et l'arrivée de l'armée. On annonça aux troupes que l'ennemi était en présence; cette nouvelle causait une joie universelle : on lisait dans les yeux de ces braves combien ils étaient impatiens de se mesurer avec lui!

Tout paraissait concourir à assurer la victoire au roi; un temps nébuleux empêchait l'ennemi de découvrir sa marche. La cavalerie de l'avant-garde surprit le corps du général Nostitz, composé de trois régimens de dragons saxons, de deux régimens de hussards autrichiens, et qui était posté

près Borna en CC. On en tua une partie; on prit 11 officiers et 540 soldats. Le reste fut poussé sur l'armée en EE. L'infanterie de l'avant-garde s'était jetée dans les broussailles en avant de Polkendorf, Lampersdorf et Katlau, afin de protéger cette attaque. Pendant ce temps, les colonnes poursuivirent leur marche dans le meilleur ordre; jamais on ne vit un plus beau coup-d'œil. Les têtes conservaient toujours la même hauteur et les distances nécessaires pour se former. Les pelotons observaient de même leurs distances entières, comme s'ils eussent manœuvré à une revue. L'armée était ainsi à même de précipiter son mouvement.

L'enlèvement du poste de Borna donna au roi la facilité de reconnaître l'ennemi; sa ligne AA appuyait la droite au bois de Nipern, le flanc couvert par des étangs et le village; elle s'étendait de là en arrière de Frobelwitz et de Leuthen. L'aile gauche postée entre Sageschutz et ce dernier village; le corps de Nadasty (B) appuyait à cette aile, et formait un crochet prolongé jusqu'aux marais de Gohlau; une division de cavalerie liait ce corps avec la gauche de la grande armée, qui se trouvait à Leuthen.

L'apparition de l'avant-garde prussienne vers Lampersdorf, et le combat contre le corps de Nostitz, qui se replia sur l'aile droite des Autrichiens, firent croire au comte de Luchesi, qui

la commandait, que le roi allait l'attaquer; il sollicita plusieurs fois des renforts. A la fin, le maréchal Daun ne pouvant découvrir les mouvemens du roi, qui étaient cachés par les hauteurs, fut inquiété de ces sollicitations et marcha lui-même à l'aile droite avec la réserve.

Frédéric connaissait trop le terrain pour ne pas saisir, au premier coup-d'œil, le côté faible de la position des Autrichiens; la droite était trop bien couverte pour l'attaquer, il résolut donc de porter tous ses efforts sur la gauche. A cet effet, il ordonna que la gauche de son armée fût refusée et restât hors de portée du feu de mousqueterie. Dès que les têtes de colonnes eurent dépassé le village de Borna, elles firent changement de direction à droite, et se formèrent avec la plus grande simplicité sur deux lignes, par une seule conversion des pelotons de la tête en F (1); l'avant-garde resta à gauche, et fut destinée à commencer l'attaque.

L'armée, qui marchait alors sur deux lignes dans son ordre de bataille, la cavalerie sur les

(1) Cette manœuvre est de la plus grande simplicité; je l'ai indiquée sur l'ordre de marche de l'armée (pl. 15). On a mal à propos pointé quatre colonnes sur les plans de cette bataille qui ont été publiés. Ces quatre colonnes cessèrent d'exister par le changement de direction qui eut lieu en *gg*.

ailes, l'infanterie au centre, arriva un peu après midi sur les hauteurs entre Lobetintz et Kartechutz; on était déjà si près de l'ennemi, que Tempelhof lui-même découvrit toute sa ligne depuis le moulin à vent de Lobetintz: l'avant-garde, qui était en G, reçut ordre d'attaquer. Aussitôt qu'elle eût laissé à droite les villages de Kartechutz et Strigwitz, elle se forma en HIK; 6 bataillons de sa droite se placèrent en potence pour couvrir le flanc gauche de la cavalerie, et les quatre autres attaquèrent le village sous la protection de la batterie de 10 pièces de 12 en K.

Le général Nadasty avait été placé sur l'aile gauche, afin de déborder les flancs de l'armée prussienne : on vit en effet sa cavalerie déboucher en arrière du bois et attaquer celle des Prussiens. Elle réussit d'abord à la faire ployer; mais les bataillons de l'avant-garde, formés en H, dirigèrent sur l'ennemi un feu nourri qui produisit le plus grand effet sur cette cavalerie, et la força de se retirer précipitamment. Alors le feu d'artillerie et de mousqueterie commença des deux côtés; il était une heure; les 6 bataillons indiqués ci-dessus attaquèrent l'abatis gardé par les grenadiers wurtembergeois, et les en délogèrent. Le général Wedel, avec les 4 autres bataillons de l'avant-garde, marcha sur la grande batterie ennemie placée sur les hauteurs de Sageschutz, et l'enleva après une courte résistance. Toute la

division Nadasty fut mise par-là dans le plus grand désordre; quelques bataillons seulement tentèrent de se reformer en arrière d'un fossé, mais ils furent bientôt culbutés.

Nous avons dit que sur la demande du comte de Luchesi, les généraux autrichiens avaient détaché mal à propos leur réserve pour soutenir leur droite : lorsqu'elle fut en marche, ils découvrirent les colonnes du roi qui paraissaient sur leur gauche; les généraux y firent alors marcher la cavalerie du général Esterhazy, et la seconde ligne d'infanterie sous les ordres des généraux Maquirre et Angern.

Pendant que ceci se passait, l'armée prussienne avançait toujours, en se prolongeant à droite, et comme l'avant-garde suivait la même direction, l'ennemi se trouva constamment débordé sur son flanc gauche, tandis que les 6 bataillons de droite de l'avant-garde le prenaient à revers par la disposition de leur marche, qui formait un crochet en avant relativement au reste de l'armée. De cette manière, les corps de la ligne ennemie qui arrivaient successivement au soutien, étaient battus aussitôt qu'ils voulaient se former. Leur aile gauche se retirant ainsi en désordre, le roi ordonna à la grande batterie de l'avant-garde de se diriger à gauche et de suivre le mouvement de l'armée : cette précaution fut très-utile. Les Autrichiens voulurent établir, en arrière de

Gohlau, une ligne en potence, afin de couvrir leur flanc; mais la batterie enfilait toute cette ligne par son extrémité, tandis qu'elle était exposée de front au feu de la mousqueterie; il fut impossible aux troupes de s'y maintenir.

La cavalerie prussienne de l'aile droite (N) qui avait été jusqu'alors paralysée à cause du grand nombre de broussailles, haies et fossés, trouva enfin en arrière de Gohlau un terrain favorable pour agir. Les hussards de Ziéthen (1) tombèrent sur l'infanterie de Bavière et de Wurtemberg qui se retirait en désordre, en sabrèrent une grande partie et firent 2,000 prisonniers.

Dans cet intervalle, les généraux autrichiens s'occupaient à former avec le reste de leur armée un crochet (M), dont l'angle saillant appuyait à Leuthen, et à faire placer toute l'artillerie qu'ils purent réunir sur les hauteurs en arrière de ce village; ils l'avaient fait occuper dès le commencement par une forte division d'infanterie, à laquelle se réunirent successivement la réserve qui

(1) Tempelhof a laissé une lacune dans sa relation; c'est le défaut d'indication de la destination et de l'emplacement de la cavalerie qui était à l'avant-garde; les hussards de Ziéthen en faisaient partie; je suppose de là que cette cavalerie se réunit à celle de la droite, et qu'elle formait une des trois lignes portées sur le plan de la bataille.

était revenue de la droite, et les fuyards qui se jetèrent dans le cimetière et dans les maisons: tous paraissaient résolus à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. L'armée prussienne arriva pendant ce temps-là jusqu'en L, et n'était pas moins résolue d'emporter ce poste à tout prix. Les deux bataillons de la garde et un bataillon de Retzow donnèrent directement sur le village, où s'engagea alors le plus terrible combat qu'on ait jamais vu. Les ennemis se défendirent avec acharnement; Frédéric fit avancer sur eux tous les bataillons, de manière que l'aile gauche de l'armée qui devait être constamment refusée, se trouva aussi engagée, et dût prendre une part très-active au combat.

Enfin, la garde, conduite par le plus ancien capitaine, Mollendorf (aujourd'hui maréchal), pénétra dans Leuthen avec une bravoure extraordinaire, et força les Autrichiens à l'abandonner. Cet événement contribua beaucoup à la victoire; néanmoins, l'ennemi ne paraissait pas disposé à céder entièrement le champ de bataille; il se défendit encore long-temps en arrière du village, au moyen de quelques ravins qu'il avait garnis de grenadiers et d'autres corps d'infanterie; mais le désordre se manifesta bientôt dans son armée, et elle commença à prendre la fuite.

Pendant l'attaque du village, le général Driésen chargea en front avec la cavalerie de l'aile droite

(N), celle de l'aile gauche des Autrichiens (O), tandis que les dragons de Bareith se dirigeaient à droite pour la prendre en flanc. Quoique les Prussiens fussent exposés à un feu de mitraille très-meurtrier, ils parvinrent cependant à culbuter cette cavalerie ennemie, et à l'expulser du champ de bataille, de manière qu'elle n'y parut plus. Le général Driésen dirigea alors sa division sur l'infanterie autrichienne, la chargea avec impétuosité, et lui prit des bataillons entiers.

La droite de leur armée n'eut pas un meilleur sort; elle avait quitté sa position pour se prolonger à gauche, pendant que le reste s'était reformé à Leuthen, et y tenait encore; elle se porta en P. La cavalerie de l'aile gauche du roi, qui était jusqu'alors restée à Lobetintz, s'étant aperçue de ce mouvement, marcha de suite à l'ennemi, le chargea en PP, déborda ses flancs, et après l'avoir culbuté, tomba sur l'infanterie. Ces deux attaques de cavalerie contribuèrent à accélérer l'évacuation de Leuthen.

Les Autrichiens tentèrent enfin de se reformer, pour la troisième fois, en R; mais comme l'armée prussienne continuait vivement sa marche dans la même direction, et qu'elle était arrivée en SS, ils furent encore débordés sur leur droite: leur cavalerie ayant d'ailleurs quitté la partie, celle du roi chargea l'infanterie et fit un grand nombre de prisonniers; il ne leur resta alors

d'autre parti que celui de se retirer derrière la Schweidnitzwasser, à travers Lissa et Rathen, par les ponts (TT), et par le pont de bateaux (U). La poursuite des Prussiens rendit cette opération très-difficile; ceux-ci prirent, après la bataille, leur dernière position en VV, entre Gukerwitz et Lissa.

L'armée ayant fait halte, Frédéric accourut à cheval devant le front, et demanda si quelques bataillons avaient envie de le suivre jusqu'à Lissa. Les grenadiers de Manteufel, de Wedel, et le régiment de Bornstedt prirent aussitôt les armes et le suivirent. Les maisons de la ville étaient encore remplies d'Autrichiens, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de blessés. Le roi se rendit au château, accompagné de quelques officiers de son état-major, et passa au milieu d'un grand nombre d'officiers autrichiens, pour occuper l'appartement qui lui était préparé : mais lorsque les grenadiers entrèrent dans la ville, on tira sur eux de toutes les maisons; ils ne balancèrent pas un instant, s'y précipitèrent, et passèrent au fil de l'épée tout ce qui voulut résister. Lorsque les généraux furent successivement arrivés, le roi entra d'un air satisfait dans l'endroit où il devait donner l'ordre, leur dit qu'il convenait de se reposer après des travaux aussi pénibles; les remercia dans les termes les plus obligeans, des nou-

velles preuves de zèle et de bravoure qu'ils venaient de lui donner, et qui devaient transmettre la gloire de leur nom et celle de la nation à la postérité la plus reculée; il les chargea en même temps de donner à toutes les troupes des témoignages de sa satisfaction.

L'armée marcha le 6, *par lignes et par la droite*, et passa la Schweidnitzwasser. L'ennemi s'était retiré derrière la Lohe, et avait réuni ses débris aux environs de Breslau. Le général Buccow occupait Hœfgen et Mochber avec l'arrière-garde; il se retira à l'approche des hussards prussiens. Le prince Charles partit à trois heures après-midi, et se retira successivement par Borau sur Schweidnitz, et de là en Bohême.

Le général Ziéthen fut chargé de le poursuivre, le 7, avec 11 bataillons et 65 escadrons; il le força à quitter la Silésie en quatorze jours; la garnison de 3,000 hommes, que les Autrichiens avaient laissée à Liegnitz, capitula avec la faculté de se retirer, ce qui paraît inconcevable, puisque les Prussiens n'avaient rien de mieux à faire qu'à la forcer à se rendre. Les armées prirent alors des quartiers d'hiver.

Tempelhof fait le calcul suivant des pertes que les Autrichiens essuyèrent par les résultats de cette bataille mémorable:

6,500	tués ou blessés, dont il ne compte que
3,000	parce qu'une partie de ces derniers fut prise à Breslau.
21,500	prisonniers (1),
17,146	pris à Breslau, d'après un état nominatif;
2,000	environ, pris par Ziéthen dans la poursuite;
800	au combat de Neumarck, la veille de la bataille;
44,446	auxquels il ajoute 6,000 déserteurs au moins, ce qui fait en tout plus de 50,000 hommes. D'après les rapports exacts, le prince Charles rentra en Bohême avec
9,000	hommes d'infanterie réglée;
28,000	de cavalerie et troupes légères, ce qui porterait l'armée environ à 90,000 le jour de l'action.

L'auteur considère cette bataille comme faisant époque dans les annales de l'art militaire, et renfermant non-seulement la théorie, mais encore le développement pratique d'un système

(1) Ceci paraît exagéré; d'autres relations ne portent que 5,000 prisonniers faits le jour même de la bataille, et 17,000 à Breslau.

dont Frédéric est l'auteur. En jetant un coup-d'œil sur les dispositions de l'armée prussienne, on verra qu'elle figurait un angle avec celle des ennemis; sa ligne était donc en direction oblique relativement à celle des Autrichiens : cet ordre oblique, au jugement de tous les militaires instruits, doit décider le succès d'une bataille; jusqu'alors on n'avait eu qu'une idée imparfaite de son application et de ses dispositions, aucun général n'avait saisi tous ses avantages ou n'avait osé en tirer parti; aujourd'hui c'est le système à la mode, mais l'exécution n'en est pas donnée à tout le monde. Tempelhof le compare au sabre de Scanderbeg, dont lui seul pouvait se servir avec succès; il est assez complaisant pour croire que Frédéric avait le droit exclusif d'employer l'ordre oblique (1).

La nature de cet ordre indique assez que l'attaque doit s'effectuer sur l'une ou l'autre des ailes de l'ennemi, et qu'il faut renforcer la partie de la ligne qui doit opérer, au point que sa supé-

(1) On a fait un grand mot technique de cet ordre oblique; on a voulu prouver qu'Epaminondas en fut l'inventeur, et s'en servit à Leuctres. On l'a appliqué aux plans de Pharsale pour l'armée de César; j'aurai occasion de développer, dans le chapitre suivant, le véritable avantage d'un ordre pareil, et ses rapports avec les principes de l'art.

riorité soit assurée ; par ce moyen, l'aile attaquée pourra être débordée, prise en flanc et à revers, par conséquent écrasée : cependant, comme l'ennemi a aussi les moyens de porter des renforts au point menacé, il importe de lui donner le change, de manière qu'il reste dans l'incertitude sur le choix de ce point, jusqu'à ce qu'on y soit formé : alors il faut marcher sur lui avec toute l'impétuosité possible, pour le surprendre, lui ôter tous les moyens de combiner sa défense, et le culbuter sans tirer un coup de fusil.

CHAPITRE VII.

Observations sur les événemens de cette seconde période. Maximes sur les lignes d'opérations et sur l'ordre oblique. Principe fondamental de toutes les combinaisons de la guerre.

Lloyd fait de grands reproches aux deux partis, tant sur les marches qui ont précédé la bataille de Breslau, que sur cette bataille elle-même; les premiers, souvent justes, sont quelquefois exagérés, et toujours rapportés aux convois de pain; mais ils sont tellement fondés sur des suppositions, que je ne crois pas devoir les rapporter tous. Il voulait, par exemple, que le duc de Bévern, au lieu de se porter sur Gœrlitz, se rejetât plus à gauche, et vînt prendre une position vers Greifenberg, parce que cette position, qui ne fut point occupée, n'aurait pas pu être tournée par la droite. Comment a-t-il prétendu que 80,000 hommes victorieux ne puissent pas tenter de gagner l'extrémité d'une armée de 40,000 hommes, et de s'établir ainsi en masse sur ses communications, de peur que cette armée ne leur enlevât

quelque farine, tandis qu'ils se seraient trouvés en Silésie, qui est un pays fertile.

Lloyd pense que le duc de Bévern aurait dû prendre, dès le commencement, une direction plus divergente de l'armée du roi, afin d'aller couvrir l'Oder. Ce raisonnement est contraire à tout bon principe. *Les lignes d'opérations ont leur clef, comme les champs de bataille; dans les premières, les grands points stratégiques sont décisifs, comme les points qui dominent la partie faible le sont dans une position de combat.* Le duc, en tenant les sources de la Neiss et de la Sprée, occupait le point intermédiaire le plus favorable pour se lier avec le roi, et pour se porter, au besoin, sur Breslau. S'il s'était dirigé sur Schweidnitz, il aurait mis, au contraire, un intervalle immense entre les deux armées; le prince Charles, laissant alors 30,000 hommes devant le duc, aurait pu en conduire 50,000 à Dresde pour achever la défaite de Frédéric, qui était déjà pressé par 60,000 Français et Impériaux. Le corps opposé au duc de Bévern, ayant direction intérieure avec ces 50,000 hommes, il aurait pu, au besoin, se retirer sur eux, ou les joindre pour faire masse, lorsqu'il eût été question de frapper un coup décisif. Dans tous les cas, il valait bien mieux laisser courir le prince Charles devant les forteresses de Silésie, que de lui abandonner la ligne centrale qui couvrait le cœur des

états du roi, et qui assurait la communication de ses deux armées. Ces erreurs de Lloyd qui, malgré tout son génie, paraît avoir totalement méconnu l'avantage des positions centrales et des lignes d'opérations intérieures, m'engagent à présenter, à la fin de ce chapitre, quelques maximes fondées sur les principes et justifiées par l'expérience des événemens les plus remarquables de l'histoire moderne.

L'auteur reproche plus justement au duc de Bévern deux fautes qui eurent un grand résultat. La première est celle d'avoir quitté trop tôt le camp de Bernstadtel, dont la position remplissait mieux le double but de couvrir l'Oder et d'assurer les communications avec l'Elbe; car malgré ce qu'en dit Tempelhof, on pouvait y tenir encore quinze jours en vivant par les ressources du pays : la seconde faute, est celle d'avoir attendu une attaque dans son camp de Breslau, où il se laissa tourner par les Autrichiens, au lieu d'avoir marché contre le prince Charles lorsqu'il couvrait le siége de Schweidnitz, et que Nadasty ne l'avait pas encore joint.

Tempelhof, suivant l'usage, s'est déclaré le champion du général prussien.

Nous avons dit dans le chapitre VI, que Frédéric, pour éviter la réunion de ses ennemis, devait détourner les Autrichiens de toute entreprise contre la Saxe, et attirer leur attention

sur la Silésie; qu'il avait laissé à cet effet une armée sous les ordres du duc de Bévern au camp de Bernstadtel, pendant qu'il marchait contre l'armée combinée pour affranchir sa ligne de droite, et pour empêcher ses ennemis de le renfermer dans un petit espace, où leurs efforts eussent été simultanés, et par conséquent décisifs. Pour juger les reproches de Lloyd et la réfutation de son commentateur, il importe de considérer l'ensemble du plan des Prussiens et la part que le duc de Bévern devait avoir à son exécution.

Frédéric voulait donner, aux lignes d'opérations des coalisés, *une direction extérieure*, et à celle de ses deux armées, *une direction intérieure*, c'est-à-dire les mettre à même de se soutenir et de se réunir au besoin : outre cela, le duc devait, autant que possible, empêcher les Autrichiens de faire de grands progrès en Silésie, afin qu'au retour du roi, on pût leur arracher les conquêtes qu'ils auraient faites, et les rejeter en Bohême. Le duc remplit assez bien ce premier devoir; mais les opérations du roi ayant été beaucoup prolongées par la constance de Soubise à refuser une bataille, le duc ne put pas aussi bien remplir la seconde partie du plan qui lui était confié. Les progrès que firent les Autrichiens doivent donc être attribués à cette longue absence du roi, et ils prouvent que, si on est forcé à faire deux lignes intérieures pour s'opposer à

deux lignes de l'ennemi, il ne faut pas trop éloigner ses deux armées, parce que celle qui serait affaiblie et destinée seulement à observer, pourrait être accablée, et que l'ennemi aurait le temps de faire des conquêtes solides, dont les avantages excéderaient ceux qu'on aurait obtenus sur un autre point.

L'armée du duc de Bévern était composée de 58 bataillons et 110 escadrons, tous très affaiblis par les pertes de deux batailles et par la désertion : on ne peut les estimer qu'à 36,000 combattans, avec lesquels le duc devait lutter contre une armée de 80 à 85,000 hommes. Il ne paraissait pas possible, avec des forces aussi inférieures, de conserver en même temps les communications avec l'Elbe et avec la Silésie; si cela eût été possible pour un moment, ce ne pouvait être qu'en prenant la position de Gorlitz, d'où l'on pouvait également arriver à Lignitz et à Dresde aussitôt que l'ennemi (1).

Les détachemens que Lloyd aurait voulu placer à Lauban et Bautzen eussent difficilement rempli son but; car on ne pouvait les composer en grande partie que de cavalerie, et les Autrichiens les auraient facilement expulsés, en em-

(1) Ceci n'est pas exact; la bonne position stratégique et centrale était celle de Bomisch-Leipa.

ployant contre eux les deux armes supérieures en nombre. Une armée plus faible que son adversaire ne peut point faire de détachemens, parce qu'elle s'exposerait à être battue en détail par un ennemi supérieur. La position du duc était même un peu hasardée : Winterfeld campait en-deçà de la Neiss, entre Radmeritz et Buhra, avec 15 bataillons et 45 escadrons ; il avait devant lui le général Nadasty : le prince François de Brunswick était à Bautzen avec 10 bataillons et quelques escadrons pour couvrir la boulangerie et les convois de Dresde : le duc était au centre avec le reste, entre Schœnau et Bernstadtel : son armée était donc disséminée sur une ligne de 10 lieues, et chaque corps trop faible pour opposer une résistance efficace, si l'ennemi avait profité de sa supériorité pour en accabler un, pendant qu'il aurait fait inquiéter les autres.

Il est une maxime incontestable pour les petites armées, *c'est d'agir toujours en masse;* par son application seule, elles peuvent former quelqu'entreprise importante ; elles doivent renoncer à vouloir tout couvrir, et viser seulement au but principal d'où dépend le résultat de la campagne ; si elles se permettent des détachemens, elles se ravissent elles-mêmes les moyens d'agir avec vigueur, lorsqu'une bonne occasion se présente. Une petite armée doit avoir

les yeux constamment fixés sur son adversaire; non seulement pour profiter de ses fautes, mais encore pour chercher à les provoquer: elle doit par exemple l'engager à des entreprises sur des forteresses, à des diversions qui affaiblissent ses forces en les disséminant: elle peut alors attaquer l'ennemi avec chance égale; s'il est battu, ses détachemens sont perdus, ou contraints à revenir.

Une armée qui se trouve dans un pareil cas peut encore, par un mouvement dérobé et rapide, tomber sur un de ces détachemens, et le ruiner avant qu'il ne soit soutenu. Le prince Henri en a donné deux exemples en 1759, près de Hoyerswerda, contre le général Wehla, et dans la même campagne, près de Dommitsch, contre le général Gemmingen. De pareilles opérations rétablissent la balance des forces physiques, et doublent les forces morales d'une armée inférieure, en ce qu'elles détruisent une partie de la confiance de ses adversaires.

Il paraît donc que le duc devait chercher à réunir ses trois corps, dès que les circonstances le permettraient. Le roi lui avait recommandé, dans son instruction, de prendre un bon camp dans les environs de Gorlitz, aussitôt qu'il aurait consommé les fourrages qui se trouvaient à Bernstadtel.

Lloyd donne des louanges, bien peu méritées, à la conduite du prince Charles : il convient

cependant que ce prince aurait dû attaquer les Prussiens à Lignitz, ou du moins envoyer 20,000 hommes pour assiéger Breslau, défendu à cette époque par une faible garnison, tandis qu'il aurait couvert le siége avec son armée : cette double opération était bien facile, au moyen de la grande supériorité des Autrichiens.

Les fautes de leurs généraux ne se bornèrent pas là; s'ils furent blâmables de n'avoir pas attaqué le prince de Prusse à Leipa, au mois de juillet, ils le furent bien plus d'avoir couru en Silésie, au mois de septembre, lorsque Frédéric était parti pour la Saxe, et que son sort devait se décider sur l'Elbe; ils auraient dû manœuvrer vivement de Zittau sur Lœbau, contre la droite du duc de Bévern, pour le couper d'avec le roi, et se porter sur Dresde, de concert avec l'armée combinée. On a prétendu, dans les campagnes de la révolution, qu'on avait agrandi l'échelle des combinaisons de la guerre; déjà dans cette campagne de 1757, on combattit, depuis la Moravie jusqu'à l'embouchure du Weser, sur une ligne circulaire de trois cents lieues. Mais en agrandissant ainsi l'échelle des beaux projets, on n'opéra point de concert; l'incohérence des entreprises égala la médiocrité des résultats que l'on se proposait. Pour faire la guerre en grand, il n'est pas nécessaire que l'échelle soit si étendue, ni qu'on l'embrasse dans tout son développement. L'em-

pereur Napoléon n'occupait pas une ligne si longue depuis Jéna à Naumbourg, depuis Donaverth à Ulm; mais je reviens aux observations de Lloyd.

Lorsque le duc de Bévern quitta Liegnitz et marcha vers Hainau sur l'Oder, le prince Charles aurait dû le faire suivre par une forte division, porter le reste de l'armée sur Dyrenfurth, y jeter plusieurs ponts, afin de pouvoir agir sur les deux rives avec la même facilité : il eût ainsi couvert le siége de Breslau.

On a peine à concevoir comment les Autrichiens laissèrent effectuer, au duc de Bévern, une marche de vingt lieues et deux passages de l'Oder, pour arriver à Breslau avant eux, qui n'avaient que 10 lieues à faire, et point de rivière à passer. En général, rien ne peut être comparé à leur lenteur et à leur irrésolution dans cette occasion, si ce n'est celle qu'ils déployèrent de même dans les campagnes suivantes. Le prince Charles avait les plus grands intérêts à profiter de la marche du roi en Saxe, pour combiner des mouvemens hardis, rapides et décisifs contre l'armée du duc de Bévern; on avait tout à risquer en agissant avec lenteur, parce qu'on donnait au roi le temps de revenir au soutien du duc. Au lieu d'opérer comme il aurait dû le faire, le prince restait dix à douze jours dans un camp et s'amusait à des accessoires; il ne sut pas même profiter de son

succès contre Winterfeld à Moys, puisqu'il fit évacuer la position qu'on avait enlevée.

Lloyd, qui juge beaucoup mieux les batailles que les grandes opérations, blâme avec raison le prince Charles d'avoir attaqué le camp de Breslau sur ses trois points les plus forts, ce qui ne pouvait avoir lieu qu'en faisant passer les troupes à travers mille obstacles, et sous le feu de tous les ouvrages des Prussiens. Il pense qu'il eût évité cet inconvénient et agi plus efficacement, s'il avait fait de fausses attaques sur le centre et la droite des ennemis, placé à cet effet sa gauche à Neukirchen, avec de la grosse artillerie et des obusiers, et prolongé sa ligne sur la droite, près de Gros-Mochber, entre Opérau et la Lohe, en faisant appuyer le corps de Nadasty immédiatement à son aile droite. Cette position circulaire offrait l'avantage d'éviter les ouvrages et les villages qui faisaient la principale défense des Prussiens, et de forcer même ceux-ci à les évacuer, pour faire face sur leur flanc débordé; alors l'artillerie placée à Neukirchen et à Gros-Mochber aurait enfilé toute cette nouvelle ligne.

Lloyd croit enfin que l'attaque principale aurait dû se faire par le corps du général Nadasty, afin d'éviter les obstacles que l'on rencontra, et que ce général, au lieu d'étendre sa droite, devait se lier par sa gauche avec le reste de l'armée.

L'auteur a raison dans cette occasion, mais il

ne donne pas une démonstration bien claire des motifs de son jugement, il ne le rattache pas aux grandes combinaisons de l'art. En jetant un coup-d'œil sur la position des Prussiens, il est facile de voir que les Autrichiens l'attaquèrent de la manière la plus ridicule. S'ils avaient eu la moindre idée du principe, de l'emploi des masses sur les points décisifs, ils auraient fait canonner Schmidefeld par une division, montré quelques troupes légères vers Pilsnitz, tandis que tout le reste aurait passé vers Gros-Mochber et Klettendorff. Le prince Charles aurait pu ainsi lier le gros de l'armée avec Nadasty, attaquer en masse la gauche des Prussiens formée par le corps de Ziéthen, établir ensuite une ligne depuis Grabischen à Graditz, pour culbuter l'armée du duc de Bévern dans toute l'étendue de sa ligne, et empêcher son centre et sa droite de gagner Breslau. Jamais occasion ne fut plus favorable pour opérer un effort général sur l'extrémité d'une armée: car les Prussiens eussent été acculés à l'Oder et perdus sans ressource. Telle fut la position de Clermont à Creveldt, des Français à Wissembourg (1793) et des Autrichiens à Wagram, après le mouvement exécuté par leur aile droite.

Je ne dirai rien des fautes reprochées aux Prussiens, elles sont moins graves que celles de leurs adversaires; seulement est-il vrai que les divisions du centre étaient un peu trop en arrière des ré-

doutes et des villages de Schmidefeld et Hœfgen; elles auraient dû aussi manœuvrer plus concentriquement avec le corps de Ziéthen. L'intervalle qui fut laissé vers Grabischen, fut occupé, et cet événement devait seul décider la victoire pour les Autrichiens, comme un incident pareil décida la bataille de Prague en faveur du roi.

Les dispositions des deux généraux, dans cette journée de Breslau, font naître quelques idées; la première, connue à la vérité, doit trouver néanmoins ici son application et sa preuve; c'est que le succès d'une affaire dépend ordinairement de la première attaque, surtout dans les passages de rivière et dans toutes les opérations où l'on est forcé de ne mettre ses troupes en action que successivement. Lorsque les premières colonnes, qui débouchent d'un pont ou d'un passage, peuvent se former et se maintenir jusqu'à ce que l'armée soit arrivée et en état de les soutenir, le succès de l'entreprise est assuré. On peut en conclure que l'essentiel est d'empêcher cette formation des premières colonnes; qu'il ne faut pas balancer un instant à se précipiter sur elles, le moindre mouvement d'incertitude perdrait tout. L'attaque, une fois résolue, doit se faire brusquement, car si elle était repoussée, on ne pourrait rien espérer d'une seconde tentative. Si le général Lestewitz avait observé ces maximes, il

est probable que la bataille de Breslau n'aurait pas été perdue par les Prussiens.

Le plus grand défaut des dispositions du duc de Bévern, était d'être défensives; si une armée, égale en nombre, ne peut espérer de succès qu'en prévenant son ennemi, afin de l'accabler au point principal de l'attaque, il est d'autant plus certain qu'une armée inférieure, lorsqu'elle prévoit une bataille, ne doit jamais attendre l'ennemi, mais suivre le bel exemple que Frédéric donna à Leuthen et à Rosbach.

Ces idées justifient les maximes que j'ai exposées à la suite de la bataille de Prague (Chapitre III).

Le duc de Bévern, qui voulut attendre les Autrichiens sous la protection de Breslau, avait sa gauche découverte, et pour l'appuyer, il fut obligé d'étendre sa ligne et de laisser un intervalle considérable entre cette aile et le reste de l'armée; cette disposition forma une espèce d'ordre en potence semblable à celui des Autrichiens à Prague, il causa la même ouverture qui leur fut fatale, ainsi que la figure suivante le démontre:

A

Ces intervalles, toujours dangereux dans une ligne, le sont bien davantage dans une ligne angulaire; parce que si l'ennemi parvient à s'établir au point A, il est constant que les deux ailes de l'armée seront battues dans tout leur prolongement, et forcées à rétrograder. Outre cela, l'une ou l'autre de ces parties peut être prise en flanc et à revers par l'ennemi, ce qui arriva aux Autrichiens à Prague, et aux Prussiens à Breslau.

Le duc de Bévern n'avait d'autre moyen, pour suppléer à cette disposition, que celui de gagner le flanc de l'ennemi, soit à la faveur de la nuit, soit par un mouvement caché par le terrain, et d'attaquer, avec ses forces réunies, le corps de Nadasty qui formait l'extrémité droite des Autrichiens. Il le pouvait avec d'autant plus de facilité, que la place de Breslau l'aurait protégé dans ce mouvement : il aurait ainsi accablé une partie faible, et culbuté la ligne d'un bout à l'autre, comme le roi le fit à Leuthen quelques jours plus tard.

Observations sur les lignes d'opérations du roi, depuis la bataille de Kollin.

Cette période est, à mon avis, une des plus brillantes de l'histoire de Frédéric; elle offre

de l'armée combinée, revient sur sa gauche par la Lusace, bat complètement l'armée du prince Charles et la rejette en Bohême (1).

Avec une masse d'environ 40,000 hommes, habilement mise en action, il opéra de bien plus grandes choses contre 160,000 hommes, fiers de leurs succès et de leur nombre, qu'il n'en avait fait avec 95,000 contre une armée inférieure, abattue par le sentiment de sa faiblesse, et par les victoires continuelles du roi dans les deux guerres précédentes.

On me demandera peut-être pourquoi, après avoir blâmé les lignes d'opérations sur un front trop étendu, j'ai pu admirer ces mouvemens du roi qui exposaient ses deux colonnes à être battues en détail. La réponse ne sera pas difficile. *Le roi ne présenta pas alors une ligne double à une simple; une ligne étendue à une autre qui était concentrée.* Il forma deux corps qui pouvaient se soutenir; le plus considérable devait attirer l'attention du prince Charles sur la ligne de gauche; l'autre devait attendre que les armées combinées fussent assez avancées pour que le mouvement qu'il voulait diriger contre

(1) Frédéric ne força point les Autrichiens à aller courir en Silésie; ils y marchèrent parce qu'ils le voulurent bien, et ce n'est pas la moindre des fautes qu'ils eurent à se reprocher dans cette guerre.

elles ne fût pas trop long, et ne donnât pas aux Autrichiens, le temps de faire des progrès alarmans. Sa division en deux corps avait pour but de sonder le système des ennemis, et de détourner leur attention de ce qu'il craignait le plus; *leur réunion, et la concentration de leurs efforts sur une seule ligne.* Si le prince Charles avait fait le moindre mouvement du côté de la Saxe, où cette réunion pouvait s'effectuer, le roi aurait bientôt rappelé le prince de Prusse, et présenté la masse de ses forces aux Autrichiens et aux Français successivement; mais comme il vit que le prince Charles donnait dans le piége et qu'il manœuvrait contre la Silésie, il maintint ses deux divisions pour les réunir, dans le cas seulement où une des deux armées entreprendrait quelque opération décisive.

Frédéric n'en présentait pas moins une ligne attaquée sur ses deux extrémités, à une grande distance; par conséquent une ligne dont les mouvemens pouvaient être beaucoup plus rapides sur l'un ou l'autre des points menacés, que ceux de ses adversaires. Il offrait donc une masse à des parties isolées. Le mouvement qu'il fit n'était point trop étendu, mais il devait forcer l'ennemi à en faire un de cette nature; et si l'armée combinée n'eût pas différé aussi long-temps l'invasion de la Saxe, il est certain que le roi aurait vu ses excellentes dispositions couronnées du plus bril-

lant succès, et qu'il eût été de retour en Silésie avant la prise de Schweidnitz et la bataille de Breslau.

La conduite de Frédéric et les événemens que nous rapporterons ensuite, s'accordent à prouver les maximes suivantes :

1.° *Une ligne d'opérations double peut être bonne, lorsque l'ennemi en a formé une pareille; mais, dans ce cas, il faut que les parties de la ligne ennemie soient extérieures, et les vôtres intérieures; les divisions ennemies seront ainsi à une plus grande distance que les vôtres, et ne pourront se réunir qu'en les combattant;*

2.° *Une armée dont les lignes sont plus rapprochées que celles de l'ennemi, peut, par un mouvement stratégique, les accabler successivement en y réunissant alternativement la masse de ses forces* (1);

3.° *Pour assurer encore d'avantage la réussite de ce mouvement, il faudra laisser une petite division devant celle de l'ennemi que l'on veut tenir en échec, avec ordre de ne*

(1) De toutes les opérations militaires, à mon avis, les plus savantes sont celles de l'Empereur Napoléon à Lonato et Castiglione, Trente et Bassano, Abensberg et Ekmuhl; aucunes ne prouvent mieux la vérité des maximes que je viens d'émettre.

point engager d'affaire, de se borner à arrêter et suspendre sa marche par tous les moyens possibles, en profitant des défilés, hauteurs, rivières, etc. Enfin, on donnera à cette division une direction de retraite sur l'armée.

4.° Il s'ensuit de là, qu'une ligne d'opérations double, placée extérieurement sur les parties d'une ligne d'opérations plus rapprochée, sera toujours funeste, si l'ennemi sait profiter des avantages de sa position, et de la rapidité des mouvemens dans l'intérieur de sa ligne;

5.° Une ligne d'opérations double contre une simple sera encore bien plus dangereuse, toutes les fois que ses parties seront éloignées de plusieurs journées de marche;

6.° En sens inverse des deux maximes précédentes, les lignes d'opérations simples et celles intérieures seront toujours les plus sûres : elles n'offrent aucun avantage à l'ennemi, et permettent, au contraire, d'agir en masse contre ses divisions isolées, s'il avait l'imprudence de suivre ce système;

7.° Enfin, la conduite du roi démontre la justesse de deux autres maximes. La première, que deux lignes intérieures pouvant se soutenir réciproquement, et devant faire face à deux lignes extérieures à une certaine

distance, doivent éviter d'être resserrées par l'ennemi dans un espace trop étroit, où ses divisions pourraient donner simultanément.

La seconde, qu'elles doivent éviter de même le danger d'une faute opposée, celle de pousser leurs opérations trop loin; parce que l'ennemi aurait le temps d'accabler la division qui aurait été affaiblie pour présenter une masse sur l'autre point, et qu'il pourrait faire des progrès et des conquêtes dont les suites seraient irréparables (1).

J'ignore si ces idées paraîtront neuves; mais il est certain qu'aucun auteur n'a traité cette matière importante sous le même rapport.

Lloyd a bien fait reposer quelques-uns de ses jugemens sur les mêmes principes, mais il ne les a point développés, et il s'en est même souvent écarté dans sa critique.

Le colonel Bulow a établi un système contraire dans ses lignes concentriques et ses retraites excentriques; les événemens dont nous avons donné la relation, et plus encore ceux des campagnes depuis 1792 jusqu'à 1809, prouveront que ce dernier a voulu démontrer des sophismes par de belles figures de géométrie. Je me pro-

---

(1) La malheureuse issue de la bataille de Breslau prouve cette assertion.

pose, au reste, de traiter cette matière avec plus de développement dans le chapitre XIV.

Observations sur la bataille de Leuthen et sur l'ordre oblique. Principe fondamental de la guerre.

Lloyd a fait plusieurs reproches aux Autrichiens, et certes il n'est pas difficile de leur trouver des torts. Le plus notable est celui de leur inaction après la bataille de Breslau et après la prise de cette ville; ils avaient des forces suffisantes pour anéantir les débris du duc de Bévern, en le poursuivant, en le mettant dans l'impossibilité de joindre le faible corps que Frédéric amenait à son secours; mais, à cette époque, des plans vastes, des opérations vigoureuses et hardies, étaient des choses aussi rares que de grands résultats.

Il n'est pas moins étonnant de voir une armée de 85,000 hommes se mettre gravement en ligne devant 30,000, les laisser manœuvrer à leur aise et attendre qu'ils se portent en masse contre leur seule gauche. *Une armée supérieure en nombre ne doit jamais déployer plus de monde que l'ennemi n'en a, elle devrait même en déployer moins; le reste doit toujours être disposé en*

colonnes prêtes à frapper des coups de vigueur, ou à manœuvrer sur l'extrémité de l'ennemi pour gagner des points décisifs. Une grande armée déployée n'est plus mobile comme des colonnes; et rendre immobiles des forces non engagées, c'est commettre une faute grave contre les principes.

Les Autrichiens commirent également la faute de faire marcher leur ligne par le flanc, pour soutenir leur aile gauche; les troupes arrivèrent ainsi l'une après l'autre, et furent battues par une masse.

Lloyd n'a pas eu plus de peine à trouver des motifs pour applaudir à la manœuvre du roi; c'est la plus belle et la plus savante de ses opérations; mais l'auteur a présenté d'une manière judicieuse la cause de son succès. La conduite de Frédéric fut basée sur les principes les plus incontestables de l'art de la guerre. Quoique son armée fût inférieure à celle de ses ennemis, cependant, par la supériorité de ses manœuvres, il porta au point d'attaque un plus grand nombre d'hommes qu'ils n'y en portèrent, ce qui doit être décisif lorsque les troupes sont à peu près égales en valeur.

Les généraux doivent s'appliquer, en temps de paix, à établir des évolutions qui facilitent les grandes manœuvres des armées; et en temps de guerre, à choisir des champs de bataille qui

puissent leur donner les moyens de cacher une partie de leurs mouvemens, et mettre ainsi en action plus de monde que leurs adversaires. Si le terrain, soit par sa nature, soit par la vigilance de l'ennemi, ne leur permet pas de couvrir leurs mouvemens, alors une grande facilité de manœuvrer remplira le même objet, et les mettra en état de porter, au principal point d'attaque, un plus grand nombre d'hommes que lui. L'avantage de la supériorité numérique provient de ce qu'on peut faire combattre un plus grand nombre de soldats; non-seulement cet avantage disparaît lorsque les troupes ne sont pas bien disposées ou employées, mais il devient encore à charge et augmente le désordre. On peut donc en déduire la maxime suivante :

Un général qui, par la rapidité de ses mouvemens ou l'habileté de ses manœuvres, peut mettre en action au même instant et au point principal de l'attaque, un plus grand nombre d'hommes que l'ennemi, les troupes étant égales en valeur, doit nécessairement remporter la victoire. Toutes les manœuvres qui ne tendraient pas à ce but doivent être proscrites.

Les maximes que Lloyd a tirées de la conduite du roi sont, sans contredit, le chef-d'œuvre

de cet auteur, elles seules suffiraient pour établir la réputation d'un génie, profond observateur; mais il ne leur a pas donné tout l'intérêt dont elles sont susceptibles.

Personne n'est moins partisan que moi des opérations trop compassées; je crois cependant que la dernière maxime de Lloyd renferme le principe général sur lequel doivent reposer toutes les combinaisons de la guerre. *Ce principe consiste à mettre en action, au point le plus important d'une ligne d'opérations ou d'une attaque, une plus grande force que l'ennemi. Les moyens d'exécution sont, les marches ou les mouvemens stratégiques pour les lignes d'opérations, et les manœuvres ou le choix des ordres d'attaque pour les batailles.*

Il parait incontestable que toutes les règles de l'art, comme toutes les fautes qu'on peut commettre à la guerre, sont rattachées à cette maxime. On s'en convaincra, en jetant un coup-d'œil sur les plus importantes de ces règles et de ces fautes, et sur leurs rapports avec l'application du système des masses dirigées sur les points décisifs.

Dans les lignes d'opérations, deux ou trois parties isolées sur une direction extérieure, égalant entre elles les forces d'une seule ligne ennemie, n'auront aucun succès, si elles ne peuvent donner simultanément sur cette masse; parce que l'ennemi mettra en action deux ou

trois fois plus de monde que chacune de ces parties : ainsi deux lignes intérieures sont avantageuses, parce qu'elles peuvent se concentrer à volonté et plus rapidement que l'ennemi; qu'elles l'accableraient de toutes leurs forces réunies, en mettant deux fois plus de monde en action. Les lignes simples, celles dont les parties sont unies, et peuvent se soutenir réciproquement, sont par la même raison les meilleures.

Dans les batailles, les divisions isolées; les mouvemens trop étendus qui privent une armée d'une partie de ses forces, et mettent ainsi l'ennemi à même d'accabler l'une ou l'autre partie; les lignes de bataille affaiblies par une trop grande extension; les obstacles entre les ailes ou les colonnes, qui empêchent leur réunion et donnent les moyens de les battre séparément, sont des fautes graves par les mêmes raisons et par le même principe.

En sens inverse, on peut dire des plus belles combinaisons, que leurs avantages tiennent à la même cause. Les ordres obliques, les attaques renforcées sur une aile, sans être obliques, celles qui débordent un flanc; enfin les ordres perpendiculaires sur l'extrémité d'une ligne de bataille, et ceux sur un centre morcelé et isolé, sont favorables, et presque toujours couronnés de succès, parce qu'ils présentent une ligne entière à

une seule extrémité ou à une partie de ligne, par conséquent une masse plus considérable que celle de l'ennemi.

Les hommes, qui veulent tout attribuer au génie naturel, ou au hasard, citeront peut-être quelques événemens qui font exception, et qui ont réussi en sens inverse; *mais ils seront dans l'erreur, parce qu'ils auront confondu les masses présentes avec les masses agissantes. Ce ne sont pas les troupes portées sur les tableaux d'une armée, ni celles qui sont mises en étalage sur un terrain, qui gagnent les batailles, ce sont celles qui y sont mises en action, les autres ne font qu'embarrasser.* On citera, à l'appui de ces vérités, la vie entière de Frédéric, celle de Napoléon, et en général de tous les grands hommes de guerre.

Sans doute le génie a une grande part aux succès, puisqu'il préside à l'application des règles reconnues, et qu'il saisit toutes les nuances dont cette application est susceptible; mais, dans aucun cas, l'homme de génie ne sera en contradiction avec ces règles, et l'on ne reconnaîtra jamais, pour un grand capitaine, celui qui aura remporté une victoire par hasard et contre les principes de l'art; car il faut bien que l'un des deux partis la remporte. Une semblable victoire n'est qu'une preuve d'une incapacité réciproque, une absence totale de tactique militaire; telles furent les batailles

du moyen âge; la qualité des troupes, la bravoure de leurs chefs étaient les seuls instrumens de supériorité.

L'idée de réduire le système de la guerre à une combinaison primitive, dont toutes les autres dépendent, et qui ferait la base d'une théorie juste et simple, présente une foule d'avantages; elle rendrait l'instruction bien plus facile, le jugement des opérations toujours sain, et dès lors les fautes moins fréquentes. Je crois que les généraux ne sauraient assez s'en pénétrer, et qu'elle devrait diriger tous leurs projets, toutes leurs actions.

Si le directoire exécutif avait connu et bien saisi cette combinaison fondamentale, les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse n'eussent pas été forcées d'abandonner rapidement l'Allemagne, en 1796, parce qu'il n'aurait pas formé une ligne d'opérations double sur une direction extérieure: les armées du Danube et d'Italie n'eussent pas été (en 1799) les victimes d'une fausse conception, et des attaques isolées et multipliées qu'elles effectuèrent sur trois lignes, par suite de cette faute. Si Wurmser avait pensé aux leçons sublimes de Frédéric, il n'eût certainement pas formé, de son armée, deux corps séparés par un lac, et qui furent battus l'un après l'autre; il ne se serait pas divisé non plus pour tout couvrir, en s'exposant par là aux résultats terribles de la marche de Napoléon sur Trente et Bassano. Enfin si Alvinzi,

Cobourg, le prince de Lorraine, Broun, n'avaient pas méconnu ces préceptes, et opéré sans ensemble, leurs ennemis ne les auraient pas accablés en détail (1).

Toutes les pages des annales militaires offrent des citations semblables, des preuves indubitables que tous les revers, comme tous les succès, ont eu les mêmes causes primitives, présentées sous différentes formes, avec les modifications produites par les circonstances du terrain, la position respective des armées, les manœuvres employées relativement à ces positions. Si donc, cette vérité est reconnue, pourra-t-on nier que le principe unique auquel se rapportent ces causes de succès ou de revers, ne soit la base de toutes les combinaisons de l'art et la seule mesure par laquelle on jugera si elles sont justes ou fausses.

L'opinion que je viens d'émettre est hardie; elle trouvera un grand nombre de détracteurs : ce-

(1) J'ai écrit ce chapitre en 1804 : dès lors l'Europe a changé de face par les mêmes causes. Les gouvernemens ne se sont pas contentés, en politique, de se faire accabler successivement, leurs armées ont toujours suivi les mêmes erremens : l'isolement de Mack, le mouvement trop étendu d'Austerlitz, les trois corps de Iéna, de Weimar, d'Auerstedt, l'isolement de Buxhowden et Beningsen à Pultusck; celui des deux armées autrichiennes à Abensberg, Eckmuhl et Ratisbonne, sont de fortes preuves de ces vérités.

pendant, je suis persuadé que cette classe d'hommes studieux, de militaires instruits, dont j'ambitionne les suffrages, y reconnaîtra une grande vérité.

Mais, pour ne pas anticiper davantage sur la discussion qui fera l'objet des volumes suivans, et qui sera plus intéressante, étant adaptée aux événemens des dernières guerres, nous allons soumettre quelques observations sur l'article inséré au Mémorial du dépôt de la guerre, et sur l'ordre oblique.

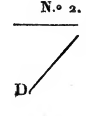
La définition qu'en a donnée Guibert, et que l'auteur de cet article a répétée, ne me paraît point strictement juste, principalement dans la disposition de la bataille de Leuthen.

Les figures suivantes le démontrent :

A N.° 1.

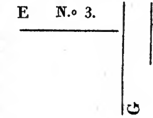
B

Une armée peut être hors de portée de l'ennemi, par conséquent refusée, en ligne à peu près parallèle et très-renforcée sur une aile, sans être oblique, (n.° 1, B.)

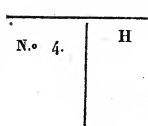


Elle peut être en ligne très-inclinée sur la tête des attaques, et former une diagonale positive, sans être renforcée. (n.° 2, D).

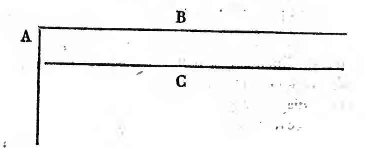
Elle peut être perpendiculaire sur les flancs comme celle du roi à Kunersdorf, ayant une aile renforcée, sans être en disposition diagonale, (n.° 3, G).



Enfin, elle peut être horizontale sur la tête des colonnes, sans être oblique, (n.° 4, H).



Il y a plusieurs modifications de ces différens ordres, entre autres du troisième, comme, par exemple, le crochet perpendiculaire en avant formé, par les Autrichiens, à Prague et à Kollin.



Le crochet A étant perpendiculaire à l'ennemi C, renforce l'aile droite de la ligne B, sans être oblique : il en est de même du crochet en arrière.

Je crois qu'en général les anciens ont plutôt suivi l'ordre parallèle renforcé que l'ordre oblique. Turenne mit en usage le premier à Ensheim, et le second à Sinzheim par sa droite; mais ces manœuvres, faites lentement à la vue de l'ennemi, avec une division de l'armée seulement, donnèrent le temps à celui-ci d'établir une ligne parallèle et de la renforcer au même point. Tempelhof pouvait donc dire avec raison que Frédéric avait apprécié tous les avantages d'un ordre pareil à celui de la bataille de Leuthen, parce que jusqu'alors il n'avait jamais reçu une application semblable. Ces avantages sont supérieurs à ceux des autres ordres de bataille que nous venons de citer, et je crois qu'on ne les a pas encore présentés d'une manière bien intelligible.

Une ligne parallèle, considérablement renforcée au point le plus important des attaques, est sans contredit bonne; elle est conforme au principe que nous avons posé pour base de toutes les opérations, elle peut donc procurer la victoire; mais elle offre plusieurs inconvéniens. La partie faible de la ligne étant trop rapprochée de l'ennemi, peut se trouver engagée malgré elle, et

être battue, ce qui balancerait et arrêterait les avantages remportés sur un autre point. L'aile renforcée peut battre celle qui lui est opposée, mais elle ne parviendra pas à prendre la ligne ennemie en flanc et à revers, sans faire un grand mouvement qui la séparerait des autres divisions, dans le cas où celles-ci se trouveraient engagées. Si ces divisions, au contraire, n'étaient pas en action, et qu'elles pussent suivre le mouvement de l'aile renforcée, ce mouvement serait nécessairement circulaire; celui que l'ennemi lui opposerait, formant la corde de l'arc, serait beaucoup plus rapide, et lui donnerait les moyens de reprendre l'offensive au point principal, en y portant le premier la masse de ses forces.

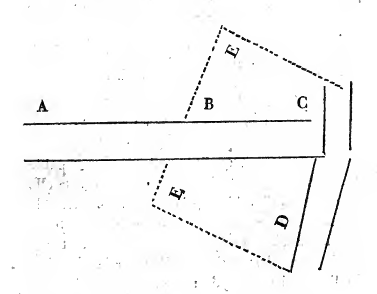
Il en est bien autrement de l'ordre du roi à Leuthen; l'extrémité de l'aile attaquée n'est pas seulement accablée par une ligne entière, le flanc de cette aile se trouve continuellement débordé, et sa ligne prise à revers, sans manœuvre, sans prolongement de direction, mais par une simple marche en avant de la ligne oblique. Les divisions qui ne sont pas destinées à la principale attaque, se trouvent, par leur éloignement, dans l'impossibilité d'être engagées avec un ennemi supérieur : loin de courir ce danger, elles sont à portée de soutenir successivement l'aile agissante.

Ces brillans résultats de l'ordre oblique ouvert,

quoique connus, ne sauraient être soumis trop souvent à la méditation des militaires, mais ils ne sont pas les seuls; car cet ordre présente encore un avantage bien plus important, bien plus décisif, c'est que l'extrémité de l'aile attaquée (je suppose les deux dernières brigades) reçoit successivement la charge de la moitié de l'armée ennemie, sans pouvoir arrêter sa marche par une contre-manœuvre. Quelle est la troupe capable de soutenir une telle lutte, lorsqu'outre cela elle se trouvera débordée et prise à revers? Le trouble et l'épouvante ne seront-ils pas semés dans toute une ligne ainsi culbutée sur les flancs, et menacée d'une destruction entière par la direction de l'ennemi sur ses derrières?

Telles seront néanmoins les suites infaillibles d'une attaque en ordre oblique, lorsqu'on sera parvenu à gagner le flanc de son adversaire sans en être aperçu, suivant les procédés que j'ai indiqués au chapitre V, et lorsqu'on formera rapidement sa ligne par la méthode simple de Frédéric, développée dans le chapitre VIII.

La figure suivante le démontrera d'une manière plus claire :



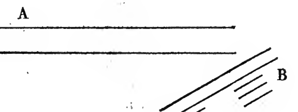
L'aile gauche (BC) recevra le feu de la deuxième brigade de l'armée (D), tandis que la première brigade, formée en colonne par peloton, la débordera, afin de décider vivement cette première attaque.

La deuxième brigade, en suivant son prolongement oblique, se trouvera immédiatement appuyée par la troisième, qui fournira son feu sur l'extrémité de la ligne, et continuera à la déborder en marchant droit devant elle. Lorsqu'elle aura dépassé cette extrémité, la quatrième brigade la remplacera et en fera autant. En supposant l'armée (D) arrivée à la ligne pointée

(EE), on verra qu'elle sera engagée totalement, avec le quart ou le tiers tout au plus de l'armée ennemie, dont les bataillons, successivement écrasés, se trouveront presqu'enveloppés.

Cette démonstration suffira, sans doute, pour faire saisir les avantages de l'ordre oblique ouvert; j'ai qualifié ainsi toute disposition pareille à celle du roi à Leuthen, parce qu'elle formait presque angle droit avec la ligne des Autrichiens, et qu'elle diffère absolument d'un angle aigu qui se rapprocherait trop d'une disposition parallèle: le propre du premier est, que l'aile refusée se trouvant plus rapprochée de l'aile ennemie sur laquelle on dirige ses efforts, que du reste de sa ligne, elle peut soutenir le point principal de l'attaque, tandis que l'ennemi ne peut point l'engager dans une affaire où il aurait la grande supériorité numérique.

Tous ces avantages de l'ordre oblique sont rapportés à la supposition d'une armée attaquant en ligne de bataille déployée; on pourrait également appliquer les principes et se procurer les mêmes avantages, en concentrant un peu plus ses masses sur l'extrémité que l'on voudrait accabler, comme cela est indiqué par les deux lignes suivantes.



L'armée B, au lieu de former deux lignes (comme l'armée D, dans la figure qui précède celle-ci) pourra ne donner cet ordre qu'à la moitié de ses forces; le surplus devra être disposé en colonne serrée, à demi-distance, sur les deux ailes, pour pouvoir manœuvrer, ou pour donner, au besoin, des coups de vigueur. Ces colonnes rendront ainsi, bien plus mobile, la partie des troupes qui ne serait pas destinée à la première attaque; elles ne les exposent pas non plus à être engagées, malgré elles, par un mouvement de l'ennemi.

La bataille de Leuthen fournit encore une maxime importante: c'est qu'une armée dont les flancs sont appuyés à un obstacle, tel que le grand étang de Gohlau, qui couvrait le crochet du général Nadasty, peut être également débordée au moyen d'une attaque oblique. Il suffira, pour cela, de laisser la brigade de l'ennemi qui se trouve à l'obstacle, en se bornant à la faire observer;

de disposer ensuite la ligne, de manière à ce que l'effort principal soit dirigé sur la deuxième brigade : on comprend que, la ligne étant rompue, et ayant perdu son appui, ces obstacles du terrain ne lui seront d'aucune utilité; ils pourront même contribuer à faire prendre la première brigade, si elle tentait de s'y maintenir (1).

Cette manœuvre est, sans doute, moins bonne qu'une attaque sur un flanc mal appuyé, ou qui serait plus facile à déborder : mais elle est néanmoins excellente; elle prouve qu'aucune position ne peut garantir une armée contre un ennemi habile, et que le seul moyen de lui résister est de manœuvrer dans le même sens que lui; elle justifie enfin les maximes qui ont été indiquées à la suite de la bataille de Prague.

Il me paraît donc, d'après toutes ces considérations, que l'auteur de l'article susmentionné a trop contesté à Frédéric la gloire qui lui revient de sa disposition oblique, différente de tout ce qui avait été écrit sur cette matière. Il a trop accordé d'influence au détail de l'instruction des troupes; ces dénominations vagues de troupes manœuvrières ne disent rien. *Le secret de la guerre*

(1) Je crois néanmoins devoir rappeler ici qu'il ne faut jamais diriger ses efforts sur celle des extrémités qui serait appuyée à un obstacle insurmontable, tel qu'un grand fleuve ou une mer.

ne sera jamais dans les jambes, il est tout entier dans la tête qui les fait mouvoir; une armée peut faire des marches forcées pendant toute la campagne; elle n'en sera pas moins perdue si la direction de ces marches est fautive. Cette vérité a été prouvée par les dernières guerres : les troupes de Frédéric n'ont rien su faire sous ses successeurs; les milices françaises, bien éloignées des manœuvres de Postdam, dans le commencement de la révolution, mais conduites par des chefs qui ont su les diriger, ont étonné l'Europe. Le seul avantage de l'armée du roi provenait de sa manière de marcher et de se former, qui a été déjà développée. Ce mécanisme était l'ouvrage du grand homme; mais il n'aurait pas gagné des batailles sans le génie qui en appliquait les effets. Je crois que, si Napoléon avait commandé les armées les mieux exercées, il n'aurait rien fait de plus, comme Frédéric n'eût rien fait de moins dans l'hypothèse contraire. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, qu'après six campagnes, après avoir renouvelé entièrement les régimens, ses troupes fussent très-bien exercées; il gagna néanmoins des batailles célèbres, en 1760.

CHAPITRE VIII.

Opérations contre les Russes et les Suédois; bataille de Jægerndorf. Maximes sur les attaques isolées.

Frédéric, informé que l'impératrice Élisabeth avait adhéré au traité de Versailles, fit marcher une armée d'environ 30,000 hommes aux frontières de Prusse du côté de la Russie. Le maréchal Lehwald, qui la commandait, rassembla ses troupes dans le courant du mois de juin, s'avança jusqu'à Insterbourg, et poussa un détachement sur Mémel afin d'observer l'ennemi.

L'armée russe était composée de 31 régimens d'infanterie, 14 de cavalerie, 5 de hussards; ce qui formait un total d'environ 60,000 hommes d'infanterie et 15,000 de cavalerie, sans compter 16,000 Tartares, Kalmouks et Cosaques. Elle se mit en mouvement dans le mois de mai, et marcha sur quatre colonnes contre les frontières de Prusse: trois de ces colonnes traversèrent la Pologne, et la quatrième marcha sur Mémel, dont elle devait former le siége, sous les ordres du général Fermor. L'amiral Lewis fut chargé de protéger cette entreprise, avec une flotte qui por-

tait 9,000 hommes de débarquement, et devait bloquer la ville par mer. L'un et l'autre arrivèrent à la fin de juin devant Mémel.

La place capitula le 5 août; elle procurait des avantages considérables aux Russes, en leur donnant une place d'armes pour y former des dépôts, qu'ils alimentaient facilement par le moyen de leur flotte. Ils furent ainsi à même de poursuivre leurs opérations avec vigueur, ce qui, sans cela, eût été impossible. Toute l'armée se réunit ensuite sous les ordres du maréchal Apraxin, sur les rives de la Russ, et pénétra jusques sur le Prégel.

Le maréchal Lehwald quitta alors Insterbourg, se retira derrière le Prégel le 8 août, et campa entre Ranglach et Buschdorf. En avant de sa position se trouvait une forêt épaisse coupée par trois routes, qui conduisaient au camp des Russes; la première longeait le fleuve, elle était gardée par les hussards de Malachouski; les deux autres étaient si larges qu'on y pouvait marcher sur front de division : la lisière du bois entre ces routes, quoique très-touffue et impénétrable, fut néanmoins surveillée par des piquets. (Voy. pl. 11).

L'armée russe, après le passage du Prégel, s'était campée en arrière du bois de Norkitten, dans un ordre assez irrégulier; la cavalerie de l'aile droite en avant de Weinoten, jusqu'à Michoulen; la droite de leur infanterie à Weinoten; le front sui-

vait de là en arrière et au travers du taillis jusque sur Schlosberg, de manière que l'aile gauche de l'infanterie appuyait au petit ruisseau d'Auxine, dont les rives sont escarpées et difficiles : la cavalerie de l'aile gauche et l'essaim de leurs troupes légères se trouvaient entre Sitterfeld et le bois de Norkitten. Dès que l'ennemi eut occupé ce camp, le maréchal Lehwald le reconnut avec une petite escorte; mais il lui fut impossible de découvrir autre chose que le camp des Cosaques, celui de la grande armée était hors de vue. Afin d'avoir des notions plus certaines sur la position des Russes, il envoya les généraux Schorlemmer, prince Holstein, Platen et Ruesch, avec 35 escadrons et 2 bataillons de grenadiers, par le chemin d'Almenhausen, afin de prendre des renseignemens exacts sur cette position. Les bataillons de grenadiers furent placés à l'issue de la route, un peu en arrière dans le bois, et la cavalerie avança dans la plaine. Pendant cette expédition, l'armée resta sous les armes : la reconnaissance ne put se faire avec toute la précision nécessaire, et l'on prit le camp de Sitterfeld pour celui de l'aile gauche ennemie, quoi qu'il n'y eût que des troupes légères. L'attaque fut fixée au lendemain, et les dispositions reposèrent sur ces mauvais renseignemens.

Tandis que ceci se passait, le maréchal fut informé qu'on apercevait un grand nombre de four-

rageurs sur la droite. Il résolut de les couper, et marcha à cet effet avec quelques troupes, pour renforcer le général Schorlemmer. L'armée, par un malentendu, et contre le véritable esprit de ses ordres, se mit aussi en marche, et se forma même dès qu'elle eut débouché du bois. Les Cosaques s'aperçurent bientôt de ce mouvement; on tira plusieurs coups d'alarme dans le camp des ennemis qui prirent les armes; mais comme ils restèrent dans l'inaction, le maréchal eut le temps de faire rentrer l'armée. Le général Schorlemmer tint encore en avant du bois, et fut salué de quelques coups de canon.

On a prétendu que le maréchal aurait mieux fait d'attaquer l'ennemi ce jour-là, que de renvoyer l'affaire au lendemain. Tempelhof est d'un avis contraire, et pense qu'il ne faut jamais précipiter une telle opération lorsqu'on est trop inférieur en nombre.

Le maréchal avait présumé de la reconnaissance faite, que l'aile gauche des Russes était la plus faible, et présentait le plus d'avantages pour une attaque; la droite se trouvait effectivement couverte par un grand nombre d'étangs et de marais saignés, que l'on ne pouvait passer que sur des chaussées longues et étroites.

On fixa donc cette attaque au lendemain 30 août. L'armée se forma en trois colonnes serrées sur le centre, pour déployer (en colonnes d'at-

taque). La première, composée de la droite de l'infanterie, marcha par sa gauche. La deuxième, composée de la gauche de l'infanterie, marcha par sa droite. Ces deux colonnes se dirigèrent ensemble par la route d'Almenhausen, laissant ce village à droite. Voici leur disposition :

10 escadrons hussards de Ruesch ouvraient la marche.

2.e COLONNE.		1.re COLONNE.	
Kanitz (second)	1 bataillon.	Premier bataillon,	Kanitz.
Below.	2	2	Kalnein.
Dohna.	2	2	Lehwald.
Polentz, grenad.	1	1	Rohr, grenadiers.
Manstein, *id.*	1	5	Escad. Holstein, dragons.
Manteufel.	4	1	bataillon Lossow, grenadiers.

Train d'artillerie.

La troisième colonne se dirigea par l'autre route : elle était composée de,

10 escadrons Malachouski, hussards, qui marchèrent la gauche en tête.

5 —	Platten.	Dragons qui marchèrent par la droite.
5 —	Plettenberg.	
10 —	Schörlemmer.	
5 —	Finckenstein.	

Dès que l'armée eut passé le bois, elle déploya en DD, la première colonne à droite, la

deuxième et la troisième à gauche. Après la formation elle fit halte un instant. L'ennemi restait absolument tranquille, et comme il avait coutume de retirer ses avant-postes au camp après le canon de retraite, on n'aperçut pas même une védette; il tira peu de temps après le coup de réveil, et l'armée prussienne commença à marcher en bataille, ce qu'elle fit jusque devant Jægerndorf en EE.

Pendant ce temps, les Russes avaient changé un peu leur position, et rapproché leur gauche de Sitterfeld; on a su depuis qu'ils avaient l'intention de l'abandonner, et de se porter sur Allenbourg, faute de vivres. Dans ce dessein, le général Liewen occupa Sitterfeld, le 29, avec une division, en attendant que l'armée eût fait ses dispositions pour le suivre le 30 au matin. Le maréchal Lehwald, qui avait le projet d'attaquer l'aile gauche, rencontra ainsi le milieu de la ligne ennemie. Aussitôt qu'il s'en aperçut, il fit prolonger la direction de l'armée à droite en FF, pour atteindre cette aile gauche. La cavalerie (GG) de l'aile droite (Ruesch et Holstein) attaqua, sur ces entrefaites, les Cosaques qui étaient devant elle, et les culbuta sur leur infanterie. Les dragons de Holstein percèrent même cette infanterie, enlevèrent une batterie de huit pièces, et sabrèrent tout ce qui opposait de la résistance; mais ils étaient trop éloignés de la ligne pour

pouvoir se maintenir. Le maréchal, qui avait placé presque toute la cavalerie sur sa gauche, sans qu'on pût en pénétrer le motif, s'aperçut alors qu'il en manquait à la droite, et il ordonna seulement à 5 escadrons de Schorlemmer de s'y porter rapidement. L'ennemi ayant dirigé son artillerie et des renforts contre cette cavalerie de la droite, elle fut contrainte à la retraite.

Pendant que ceci se passait, l'infanterie prussienne continuait d'avancer; elle pénétra dans le bois, et enleva plusieurs batteries: l'aile gauche surtout s'empara de la grande batterie (O), et poursuivit l'ennemi la baïonnette au bout du fusil jusqu'en P; le général Lapuchin fut fait prisonnier sur ce point. Cette infanterie rencontrait toujours de nouveaux obstacles, de nouvelles batteries: le général Romanzow étant aussi arrivé dans le même instant avec la réserve des Russes, à travers les bois, décida enfin un mouvement rétrograde.

Le temps nébuleux empêchait la fumée de monter, et le tourbillon, encore augmenté par l'incendie des villages de Uderballen et Taupelken, causa une méprise cruelle; la relation publiée à Berlin assure que la deuxième ligne des Prussiens tira sur la première. La marche en bataille ne fut pas exécutée avec tout l'ensemble nécessaire; quelques bataillons appuyèrent trop à droite, d'autres trop à gauche, et il en résulta de grands

intervalles : outre cela, l'infanterie de l'aile droite était menacée sur son flanc et ses derrières. Toutes ces raisons déterminèrent le maréchal à ordonner la retraite.

La cavalerie de l'aile gauche avait aussi obtenu de grands succès au commencement de l'action: dès que les hussards de Malachousky (K) eurent reconnu le bois, une partie de la cavalerie le traversa, le reste en longea la lisière, attaqua les escadrons russes en L, les jeta sur leur infanterie, et les poursuivit jusqu'en MM; elle tomba alors sous le feu d'une nombreuse artillerie, qui l'obligea de revenir en N, d'où elle protégea la retraite de l'armée, qui s'effectua sans être inquiétée.

Tempelhof attribue la perte de cette bataille à la réunion de plusieurs incidens. Suivant lui, le maréchal s'est un peu trop pressé; il n'avait pas une connaissance assez exacte de la position des Russes. Comme son intention était d'attaquer l'aile gauche avec sa droite, il aurait dû porter toute sa cavalerie sur ce point, et ne pas l'engager avant d'être en mesure de la soutenir avec l'infanterie; enfin, il devait nécessairement refuser sa gauche affaiblie, et ne pas commettre la faute que l'on fit à Kollin.

D'ailleurs, on doit les plus grands éloges à la conduite des troupes prussiennes; elles culbutèrent, au premier choc, tout ce qui leur était op-

posé, malgré l'énorme disproportion du nombre (l'armée russe était de 60,000 hommes, celle du maréchal Lehwald de 28 à 30,000).

Les Russes ont évalué leur perte à 800 tués et 4,260 blessés. Les généraux Lapuchin, Sybin, Kapenist étaient au nombre des premiers, et les généraux Liewen, Tolstoi, Bosquet, Villebois, Manteufel, Weiman, Plemanikow, au nombre des derniers. Ils estimèrent celle des Prussiens à 3,000 tués, blessés ou prisonniers; ceux-ci ont porté, dans leur relation, la perte des Russes à 9,000 hommes.

Le maréchal Lehwald se retira à Wehlau, et resta dans son camp jusqu'au 7 de septembre; il fit quelques démonstrations contre la droite des Prussiens, et pour le passage de l'Aller à Friedland; mais elles furent sans résultat; le 11, il se mit en marche, et évacua entièrement la Prusse, à l'exception de Mémel.

Les opérations des Suédois furent bien moins importantes. Le général Ungern passa la Peene à la tête de 17,000 hommes, s'empara de Demmin, Anclam, des îles Usedom et Wollin, et pénétra dans la Poméranie prussienne, parce qu'il n'avait devant lui que la garnison de Stettin, qui

20 *

n'était que de 2 à 3,000 hommes, et qui, d'ailleurs, ne pouvait pas abandonner la place pour tenir la campagne.

L'armée du maréchal Lehwald arriva enfin au secours, et repoussa les Suédois sous le canon de Stralsund avant la fin de décembre.

Observations de l'auteur sur la bataille de Jægerndorf.

La relation de Tempelhof offre un point obscur, et, à mon avis, incompréhensible, c'est la discussion sur la reconnaissance de la position des Russes. Si leur armée occupait celle dont l'auteur a fait la description, il est certain que l'extrême gauche appuyait près de Sitterfeld, la reconnaissance était juste; car on ne cherchait pas la gauche des troupes réglées, mais bien celle de la ligne. Cette extrémité se trouva néanmoins bien au-delà de Sitterfeld, il faut donc nécessairement qu'on ait pris le centre pour la gauche, ou que l'armée ait fait un mouvement pendant la nuit.

Quoi qu'il en soit, cette bataille est une nouvelle preuve que l'instruction des troupes prussiennes, sans le génie de Frédéric, était un bien faible instrument de victoire. Elle est intéressante par les fautes du maréchal Lehwald, et pour la justification de plusieurs maximes présentées dans le cours de cet ouvrage. L'armée exécuta un de

ces déployemens que j'ai combattus dans le chapitre V, et il est possible de démontrer qu'elle aurait pu s'en dispenser, si les combinaisons premières eussent été meilleures. On verra, en jetant un coup-d'œil sur l'ordre de marche, que les deux colonnes principales se ployèrent en ordre d'attaque sur les 2 bataillons du centre, (régiment Kanitz); qu'elles marchèrent l'une contre l'autre, et évitèrent ainsi les inconvéniens des colonnes séparées de Guibert; il faut convenir, cependant, que si le maréchal n'avait eu d'autre terrain pour se former que celui où il déploya, c'est-à-dire un terrain parallèle à sa première position, et occupant le même front, il eût fort bien jugé de l'emploi de cette manœuvre; on en conclura qu'elle ne doit avoir son application stricte que dans un pareil cas.

Les dispositions du maréchal Lehwald sont celles qui caractérisent tous les généraux médiocres; il paraît n'avoir eu aucun but déterminé. On ne peut honorer du titre de combinaison de l'art, la démonstration de deux régimens sur la gauche de l'ennemi, surtout en considérant l'isolement de ces régimens du reste de la ligne.

Enfin, toutes les circonstances de cette journée offrent de grands rapprochemens avec celle de Kollin. Dans toutes les deux, les attaques furent isolées, les armées engagées sur tout leur front, et les troupes, destinées à gagner les flancs, trop

éloignées de la ligne. La seule différence qui existe, c'est que le nombre de ces troupes fut beaucoup plus faible à Jægerndorf, et qu'à l'autre bataille, les fautes provinrent de l'exécution, et non des combinaisons. Il n'y a pas moins de rapport entre ces deux journées, et celles de Stockach et de Magnan, en 1799; néanmoins sous un point de vue différent. A Kollin, comme à Stockach, la partie de la ligne destinée à gagner les flancs, ne fut pas soutenue; l'aile affaiblie n'aurait pas dû être engagée. A Jægerndorf, comme à Magnan, les armées prussienne et française, conduites par la médiocrité, attaquèrent, sans grand but, en ordre parallèle sur toute la ligne.

En attendant que ces idées puissent être mieux développées par l'historique des dernières campagnes, j'en exposerai quelques-unes relatives aux différentes actions de la campagne de 1757.

La bataille de Kollin, celle de Leuthen et de Jægerndorf, ainsi que la discussion sur l'ordre oblique, insérée au chapitre précédent, prouvent que, pour assurer le succès d'une attaque bien combinée et renforcée au point le plus essentiel, il importe de refuser l'aile affaiblie (1). Cette manœuvre a été recom-

(1) Dans la dernière guerre, la bataille de Neerwinden fut perdue par Dumourier, pour avoir manœuvré contre

mandée par plusieurs auteurs, sans être bien motivée, sans être appliquée aux événemens; elle n'est pas seulement nécessaire, pour tenir hors de portée de l'ennemi, la partie faible de la ligne; elle est encore plus utile, parce qu'elle donne la facilité de faire soutenir le point d'attaque principal par les troupes qui composent cette partie. Ainsi, au lieu d'envoyer cette aile contre des forces supérieures, et par conséquent à une défaite certaine, on a l'avantage de l'employer à décider la victoire.

Il résulte de la même cause, *qu'il est dangereux d'attaquer une ligne par ses deux extrémités, à moins qu'on ne soit très-supérieur en nombre*, parce que, si une colonne était renforcée, l'ennemi pourrait accabler l'autre et rétablir l'égalité des pertes; d'ailleurs, on ne peut déborder les deux extrémités d'une ligne, égale en force, avec des divisions suffisantes, sans étendre beaucoup la sienne, et isoler les attaques; c'est ce qu'ont également prouvé les batailles de Neerwinden, en 1793, et de Stockach, en 1799.

Enfin, on peut poser en principe, *qu'une attaque de front est toujours inutile, lorsqu'on peut établir un effort concentré sur l'extrémité*

---

cette maxime : nous aurons occasion de rappeler quelques exemples de cette nature.

d'une ligne, il faut alors se borner aux démonstrations indiquées dans le chapitre III.

Je terminerai ces observations par un ordre de marche et d'attaque, supposé pour l'armée du général Lehwald, basé sur les dispositions ordinaires de Frédéric. Cette pièce prouvera combien il est rare qu'une marche de front soit nécessaire, même bonne (2). Dans aucun cas, elle n'offre moins d'inconvénient que dans la position du maréchal, puisque ses colonnes, étant absolument couvertes par le bois, on ne pourrait pas pénétrer entre elles; qu'elles étaient à même d'arriver à portée de l'ennemi, et d'y déployer, sans obstacles et sans danger. Pour combiner cette attaque avec la faiblesse de l'armée prussienne, je la placerai sur une seule ligne d'infanterie, 2 réserves de cette arme à la droite et au centre, la cavalerie en deuxième ligne, à l'exception des 10 escadrons à la gauche, et des hussards à l'aile destinée pour les premiers efforts. Cette base établie, l'armée marchera par la droite, chaque ligne formant une colonne, dans l'ordre suivant:

---

(2) Je n'entends pas parler des marches en bataille pour aller à l'ennemi, mais seulement des marches en colonnes que Guibert a traitées, et qui sont les mouvemens pour arriver à cet ordre de bataille.

1.re COLONNE.	2.e COLONNE.
10 escadrons Malachousky.	5 escadrons Holstein, drag.
1 bataillon Lossow, gren.	5 Platten, *idem.*
2 Gohr, *idem.*	5 Plettenberg, *idem.*
2 bataillons Lehwald.	10 Schorlemmer, *idem.*
2 Kalnein.	
2 Kanitz.	*Réserve.*
2 Dohna.	
4 Manteufel.	1 bataillon Manstein, gren.
2 Below (réserve).	1 Polenz.
5 escadrons Holstein, drag.	
5 Ruesch, hussards.	

Les deux colonnes se porteront d'Almenhausen par Albrechstal, sur la direction de Schaloupken, après avoir débouché du bois, elles se formeront par une conversion à gauche de chaque peloton, dans la direction de la route en WW (1).

Les grenadiers attaqueront Nendrinen, que les hussards tourneront en se prolongeant un peu à droite; l'armée marchera alors en avant, prendra ainsi l'ennemi en flanc et à revers, et accablera ses régimens l'un après l'autre.

(1) Voyez, sur le plan de bataille, les deux lignes noires marquées WW, les flèches désignent la direction de la marche supposée.

Cet ordre est aussi simple que la combinaison devrait l'être aux yeux de tous les militaires. En marchant de cette manière, le maréchal aurait pu disposer ses attaques à l'heure même, sur la position réelle de l'ennemi, et non sur une position mal reconnue un jour auparavant. L'ordre parallèle et les déployemens exigent beaucoup plus de temps, d'embarras, d'instructions, de précautions, et tout cela pour commettre une faute.

Nous terminerons ici la relation de la campagne de 1757, dans laquelle Frédéric frappa deux coups de maître, et déploya une grande vigueur. Il y exécuta des mouvemens multipliés, et occupa 107 camps différens. Les combinaisons de sa première ligne d'opérations ne furent pas exemptes de blâme; il ne choisit pas celle qui convenait le mieux et il l'embrassa par deux armées isolées à une grande distance, comme nous l'avons déjà dit : cette faute lui eût été funeste s'il avait eu affaire à l'Empereur Napoléon ou à un général qui eût su seulement appliquer les principes des masses centrales. Ses lignes secondaires après les batailles de Koliin, de Rosbach, ainsi que ses manœuvres dans cette bataille et dans celle de Leuthen, seront, sans contredit, un digne sujet d'étude pour les militaires de tous les siècles.

Je ne reviendrai plus sur la conduite des Autrichiens, on a vu à la suite de chaque chapitre combien ils commirent de fautes. Les plus notables sont,

1.° Celle d'avoir disséminé leurs forces sur une ligne de cent lieues pour couvrir leurs frontières, depuis Olmutz jusqu'à Egra;

2.° De s'être laissé bloquer dans Prague avec des forces aussi imposantes;

3.° De n'avoir pas poursuivi le roi dans la soirée de la bataille de Kollin, en portant leur masse par leur gauche sur Planian;

4.° De n'avoir pas marché concentriquement sur la Saxe avec l'armée de Soubise.

Ces fausses combinaisons appartiennent à la direction des grandes opérations, et les généraux de cette puissance n'en eurent aucune idée dans tout le cours de cette guerre, comme on le verra par les événemens des campagnes suivantes. Leur pusillanimité devant le prince de Prusse à Leipa; la manière fautive dont ils opérèrent contre le duc de Bévern vers Gorlitz, au lieu de manœuvrer contre sa droite pour le couper d'avec le roi et pour marcher ensuite sur l'Elbe; l'inaction dans laquelle ils restèrent devant lui pendant le siége de Schweidnitz, et surtout après leur victoire de Breslau; sont autant de fautes qui attes-

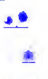
tent leur défaut de vigueur, d'activité et de véritable génie militaire. L'Empereur Napoléon, dans la même situation que celle de Daun à Kollin, ou du prince Charles à Nimes, à Gorlitz et à Breslau, aurait anéanti son adversaire et détruit la monarchie prussienne.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE

DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

